



Madame Louise de France

La Vénérable Thérèse de Saint-Augustin

DU MÊME AUTEUR

- La Congrégation** (1801-1830). Préface du comte *Albert de Mun*. Deuxième édition. 1 vol. in-8°. (Librairie Plon.)
- Un Curé d'autrefois, l'Abbé de Talhouët** (1737-1802). 1 vol. in-12. (Librairie Poussielgue.)
- Napoléon et les Cardinaux Noirs** (1810-1814). 1 vol. in-18. (Librairie Perrin.)
- Napoléon et ses récents historiens**. 1 vol. in-18. (Librairie Perrin.) — *Couronné par l'Académie française.*
- Madame Louise de France. La vénérable Thérèse de St-Augustin** (1737-1787). Neuvième édition. (Collection des *Saints*. Librairie Lecoffre.) — *Couronné par l'Académie française.*
- L'Ambassade Française en Espagne pendant la Révolution** (1789-1804). 1 vol. in-8°. (Librairie Plon.)
- L'Espagne et Napoléon** (1804-1809). Deuxième édition. 1 vol. in-8° (1809-1811). 1 vol. in-8°. (Librairie Plon.) — *Couronné par l'Académie française.*
- Correspondance du comte de La Forest**, ambassadeur de France en Espagne (1808-1813). 7 volumes. (Librairie Picard). — *Couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.*
- Le capitaine Pierre de Saint-Jouan** (1888-1915). Préface du général *de Castelnau*. 4^e édition. 1 vol. in-18. (Librairie Plon.) — *Couronné par l'Académie française.*
- L'Aumônerie militaire pendant la guerre** (1914-1918). 1 vol. in-8°. (Librairie Bloud.) — *Couronné par l'Académie française.*

" LES SAINTS "

Madame Louise de France

La Vénérable Thérèse de Saint-Augustin

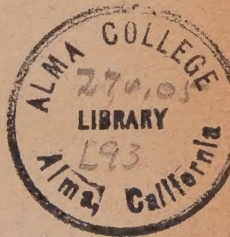
(1737-1787)

PAR

GEOFFROY DE GRANDMAISON

Ouvrage couronné par l'Académie française

DIXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA, Éditeur
RUE BONAPARTE, 90

1925

25169

NIHIL OBSTAT

Romae, die 6^a Novembris 1906.

ANGELUS ADV. MARIANI

S. R. C. Assessor.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 19 Octobris 1906.

G. LEFEBVRE

V. G.

PROTESTATION

En se servant dans ce livre des termes de sainte, de bienheureuse ou de miracles se rapportant à la Vénérable Thérèse de Saint-Augustin, Madame Louise de France, l'auteur ne le fait que dans le sens et dans la mesure des décrets d'Urbain VIII du 13 mars 1625 et du 4 juin 1631, sans vouloir prévenir le jugement de l'Église à l'autorité de laquelle il est pleinement soumis.

PRÉFACE

On ne trouvera pas dans ce petit livre de grandes découvertes, mais la mise en œuvre des documents originaux, la mise au point des travaux consciencieux des auteurs qui nous ont précédé. Tout au plus, ayant eu le facile avantage de venir après eux et l'honneur d'avoir consulté toutes les pièces du « Procès » en Cour de Rome, puis-je dire que je n'ai rien écrit que les textes sous les yeux. Soit dans les Dépôts, soit aux Archives, il m'a été possible d'étudier, de comparer, de rectifier les traits authentiques de la vie de Madame Louise, dont l'abondante correspondance fournit en outre les éléments les plus précieux. La *Bibliographie* apportera mes références, précisera mes recherches ; elle permettra aussi de les contrôler.

Les personnages historiques ne se comprennent bien que replacés dans leurs cadres ; j'ai donc essayé de dessiner — sur place — le triple milieu où la princesse a vécu : Fontevault, Versailles, Saint-Denis.

En me conformant avec respect au Décret d'Urban VIII, c'est-à-dire sans vouloir prévenir sur aucun point le jugement de l'Église par l'emploi que j'aurais pu faire des expressions de « Sainteté » et de « Saint », il m'est permis d'avouer ma religieuse admiration pour une femme, en effet *vénérable*. — C'est précisément ce culte de sa mémoire qui m'obligeait à vérifier tout nom, toute date, à élucider toute objection, toute controverse dans mon récit. Nul des faits que je rapporte sur la Mère Thérèse de Saint-Augustin n'est légendaire; j'ai eu grand soin de ne rien avancer que sur la parole de bons témoins, écartant l'affirmation de pure dévotion, encore qu'elle ait son prix, étayant la tradition par le document, choisissant de préférence ce dernier. La vérité n'a besoin d'aucun vêtement d'emprunt; et c'était l'avis de Madame Louise : « Soyons partout ce que nous devons être, nous ne craignons nulle part de paraître ce que nous sommes... »

Scrupuleux en face des panégyriques, je me suis défié plus encore des médisances dont la fin du xviii^e siècle fut prodigue, avec tant de légèreté et de perfidie, contre la famille royale. Aux « on dit », aux anecdotes secrètes, aux allusions anonymes, aux « Souvenirs » rédigés vaille que vaille quarante ans après les événements, j'ai préféré les lettres authentiques, les relations des contemporains, l'opinion unanime de ceux qui ont vu de leurs yeux et signent de leur nom.

Après cette épreuve beaucoup des accusations (que je nomme des calomnies) s'évanouissent. J'en ai été charmé, mais non surpris.

L'hagiographie atteint deux catégories de lecteurs ; et le mérite des saints personnages qu'elle propose à nos réflexions répond à l'un ou à l'autre de ce double besoin : elle a des tendresses pour émouvoir les indifférents, des virilités pour fortifier les fidèles ; Madame Louise de France appartient certainement au groupe qui inspire l'énergie.

Pour parler d'elle, il faut se souvenir que l'on s'adresse aux âmes catholiques. C'est leur suffrage qui m'importe : les plus humbles d'entre elles possèdent des lumières pour comprendre ce que je me sens impuissant à exprimer.

Les sceptiques, dont l'opinion est faite à l'avance, ne sauraient goûter une langue qu'ils n'entendent guère, ni croire à des vertus que leur propre expérience leur fait paraître fabuleuses. Tout jugement est subjectif : *sancta sanctis*. Ils n'ont point à me lire et je récuserais l'opinion de gens chez qui les défaillances du cœur mènent en proportion aux incrédulités de l'esprit.

Puisse au contraire une bonne fortune, comme il advient plus souvent qu'on ne pense aux livres de « bonne foi », faire tomber celui-ci aux mains d'un lecteur hésitant, ignorant, mais loyal, j'ai la confiance de le voir admirer, respecter, vénérer une femme

d'un élan tout français, d'une générosité si royale, d'une sincérité si chrétienne. On salue parfois un beau geste, on trouve toujours profit à méditer un noble exemple.

La première impression qui saisira l'esprit en ouvrant les pages qui vont suivre, c'est tout naturellement le contraste entre les situations extrêmes de l'héroïne : fille de Louis XV et enfant de sainte Thérèse, princesse et Carmélite, passant de la cour de Versailles au monastère de Saint-Denis. Et l'on regrette qu'un Bourdaloue, si habile à manier l'antithèse et à mettre en parallèle les disparates des choses de ce monde, soit descendu trop tôt de la chaire chrétienne pour tirer les oppositions émouvantes d'un sujet si digne de lui.

A la réflexion, tout au contraire, on voit l'unité caractériser l'existence de Madame Louise de France, et il semble que le même fil d'or vienne coudre les uns aux autres les divers feuillets de sa vie.

Un mot résume ses actes, révèle son secret, explique ses résolutions : l'expiation, le sacrifice.

Et graduellement, chaque jour, d'une marche insensible, mais constante, nous la voyons gravir cette échelle de la perfection qui monte au ciel et qu'un ange vient d'ailleurs poser au pied de notre berceau à tous, dès notre premier vagissement.

C'est une histoire très simple, qui veut être contée très simplement.

Cependant elle touche par certains côtés à de redou-

tables problèmes : le mérite de la souffrance, l'holocauste d'une âme pour le salut d'une autre, le rachat d'une race par l'immolation volontaire. Ce sont là de grands mystères, les plus attendrissants de notre foi.

Je ne crois pas qu'il soit possible de les oublier en étudiant la vie de Madame Louise. Sa vocation présente sans doute d'autres aspects encore, mais le point précis, délicat, décisif est où je dis.

Les événements le montreront, je pense, sans autre commentaire. Écoutons-les.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

En la fête de Sainte Thérèse, 15 octobre 1906.

MADAME LOUISE DE FRANCE

LA VÉNÉRABLE THÉRÈSE DE SAINT-AUGUSTIN

CHAPITRE PREMIER

A L'OMBRE DE FONTEVRAULT

737-1750

A Fontainebleau, le 5 septembre 1725, Louis XV épousait Marie Leczinska. Il n'avait pas encore seize ans, elle venait d'en avoir vingt-deux. L'union, d'abord heureuse, fut surtout féconde : en douze années, la reine donna au roi dix enfants.

Le 14 août 1727 vinrent au monde deux princesses jumelles : Elisabeth et Henriette, Madame *Première* et Madame *Seconde* ; le 28 juillet 1728 naquit Louise-Marie, qui devait mourir à quatre ans. Le royaume salua avec ivresse la naissance du dauphin Louis de France le 4 septembre 1729, puis le 30 août 1730 un second prince, titré duc d'Anjou, mort en bas âge. Désormais la reine n'a plus que des filles : Madame Adélaïde le 23 mars 1732, Madame Victoire le 11 mai 1733, Madame Sophie le 17 juillet 1734, Madame Thérèse le 16 mars 1736, Madame Louise dans l'été de 1737.

C'était le 15 juillet à dix heures trois quarts du soir¹. Il y avait eu d'abord une fausse joie causée par un huissier de la reine : pour envoyer quérir par un laquais de sa maîtresse, défaillante, un flacon de vin d'Espagne, il avait appelé du seuil de la porte : « Un garçon ! » — La foule de l'Œil-de-bœufs'y méprenant, ce furent d'abord des cris « Un garçon ! un prince ! Vive le roi ! » — Quelques instants après une fille venait au monde ; remise aux mains de la duchesse de Tallard, gouvernante des Enfants de France², la nouvelle princesse était aussitôt ondoyée, dans la chapelle de Versailles, par le premier aumônier du roi, Mgr Henri de la Tour d'Auvergne, archevêque de Vienne³. Ses prénoms furent Louise-Marie, ceux de ses père et mère.

Celle qui devait mettre un si beau fleuron à la couronne des lys fut accueillie sans enthousiasme par la famille royale. Sa mère seule eut une joie résignée : Louis XV ne cacha pas sa déception d'être privé d'un second fils ; il prit juste le temps de décommander les réjouissances par les courriers qui portaient annoncer la nouvelle à Paris, vint tranquilliser la reine, lui baïsa la main et s'en fut coucher.

1. *Mémoires du duc de Luynes*, I, 301.

2. Marie-Isabelle de Rohan-Soubise (1699-1754), mariée au duc de Tallard d'Hostun (1713), gouvernante des Enfants de France en survivance de son aïeule, la duchesse de Ventadour (4 septembre 1729).

3. Fils du comte de la Tour d'Auvergne et d'Henriette de Hohenzollern, neveu du cardinal de Bouillon et petit-neveu de Turenne. — Il avait été nommé archevêque de Tours en 1719 et transféré, avant d'être préconisé, sur le siège de Vienne (1720), dont il était déjà vicaire général en même temps qu'abbé de Redon et de Conches. — Cardinal du titre de Saint-Calixte le 10 décembre 1737. Il mourut fort pieusement à Paris en 1747, âgé de 76 ans.

La chronique lui prête, sans preuve, une réponse brutale pour cette petite princesse que la Cour se préparait, selon son habitude, à désigner sous le nom de « *Madame Septième* » : « On l'appellera *Madame dernière* ! » C'eut été frapper la mère plus que l'enfant, et déclarer la rupture. De fait, depuis le carnaval précédent la légèreté du roi n'était plus mystère, et à cet automne, le crédit de Mme de Mailly devait s'afficher, avant-coureur de tous les autres scandales.

Madame Louise trouvait une *Chambre* toute prête pour l'entourer : une première femme, une nourrice, sept femmes, une fille de lingerie, un huissier de la chambre, un garçon, un portefaix, une blanchisseuse du corps, une servante de cuisine. Pour tout ce monde, il fallait compter 23.700 livres de gages annuels et les ajouter à ceux des services des autres princesses qui, chacune, possédaient une *Maison*, soit : la gouvernante, trois sous-gouvernantes, deux gouvernantes de nourrice, médecin, chirurgien, argentier, dont les appointements atteignaient 226.000 livres. Le cardinal de Fleury, premier ministre, effrayé des dépenses générales du Trésor et des frais multipliés de l'éducation des nombreuses Filles de France, conseilla à Louis XV de supprimer la Maison des quatre plus jeunes et de les faire élever, comme de simples pensionnaires de grande naissance, dans un couvent de province. La mesure étant sans précédent, elle causa un étonnement extrême ; on peut croire que les titulaires « intéressés » cabalèrent pour l'entraver ; mais le vieux cardinal tint bon ; à ses motifs d'économie se joignait peut-être la raison d'éloigner de la Cour des jeunes filles à qui la conduite paternelle n'était plus d'un heureux exemple et l'on choisit le couvent de Fontevrault, à quatre-vingt lieues de Paris, — la mai-

son de Saint-Cyr étant trop voisine de Versailles pour le double but qu'on se proposait.

Comme en tout ce qui se décidait alors à la Cour, on adopta un moyen terme : les deux aînées, celles que leur âge précisément aurait dû, pour faire honneur au raisonnement, tenir éloignées, restèrent ; et même la troisième, Madame Adélaïde, dont les larmes de désespoir attendrirent et gagnèrent Louis XV. On fit partir les quatre plus jeunes : Madame Victoire, qui avait cinq ans ; Madame Sophie, quatre ans ; Madame Thérèse-Félicité, deux ans ; Madame Louise, onze mois.

Ce départ du 16 juin 1738, qui coûta beaucoup de pleurs à la reine et une émotion pénible au roi, eut lieu selon les règles de la plus minutieuse étiquette : les quatre princesses dans le même carrosse, les aînées au fond, en face la marquise de La Lande¹, sous-gouvernante, et une femme de chambre tenant Mme Louise sur ses genoux. A la portière, l'exempt, M. d'Autichamp, commandait douze Gardes du Corps, que suivaient voitures, fourgons et chevaux. On fut treize jours en chemin.

Cependant on épargna à ces enfants, dans les villes, les harangues d'usage, et le 28 juin 1738 la chevauchée atteignit le but du voyage : l'abbaye de Fontevrault, à la porte de laquelle toute la maréchaussée de la province formait la haie.

Fontevrault est une abbaye célèbre de l'ordre de Saint-Benoît, fondée au commencement du XII^e siècle, tant pour les hommes que pour les femmes, par Robert d'Arbrissel. Elle est située en Anjou, sur les

1. Louise Françoise de Biaudos de Casteja (1671-1761), mariée à Jacques-Salomon de La Lande.

confins du Poitou et de la Touraine, proche Saumur et Chinon, aux bords de la rive gauche de la Loire¹.

Fontevrault, maison mère, avait essaimé et se reconnaissait de nombreux enfants; au XVIII^e siècle, avec le privilège de ne relever que de Rome, elle présidait encore à soixante couvents de règle bénédictine. Comme par une clause spéciale la supérieure des femmes avait la direction de l'Ordre entier, même des moines, le fondateur exigeait que cette supérieure fût avant tout « capable des affaires temporelles »; aussi les plus grands noms de France se succédèrent à la tête de Fontevrault : Mathilde d'Anjou, duchesse de Normandie, fille du roi de Jérusalem, bru du roi d'Angleterre; Marie de Champagne, veuve du duc de Bourgogne; Alice de Bourbon; Aliénor de Bretagne; Isabeau de Valois; Blanche d'Harcourt, cousine du roi Charles VI; Marie de Montmorency, la fille du connétable; Marie de Bretagne, la parente de Louis XII; Anne d'Orléans, la fille du prince poète; Renée, Louise, Eléonore de Bourbon.

Sous Louis XV, Mme l'abbesse « chef et générale inamovible de l'Ordre » était Louise-Françoise de Rochechouart, la fille du maréchal duc de Vivonne, la nièce de Mme de Montespan et de Mme de Thianges et de cette autre abbesse, Gabrielle de Rochechouart, qui avait joint à une rare beauté autant de savoir que d'esprit.

Mme de Rochechouart, mise à l'abbaye à six ans, était appelée bien jeune encore à diriger le pensionnat très florissant. Pendant trente-huit ans, elle demeura la 34^e abbesse de Fontevrault².

1. Le monastère, fermé en 1792, pillé en 1793, est devenu une maison de réclusion en 1804; depuis 1850, il ne renferme plus que des hommes, un millier de détenus environ.

2. De 1704 à 1743, les dernières abbesses de Fontevrault

Accompagnée de Mme de Lesdiguières, sa sœur, elle reçut les Filles de France avec émotion et bonheur. Sur son habit blanc elle avait ôté son voile noir, afin de ne pas offrir un aspect trop sombre aux yeux grands ouverts des petites princesses. Celles-ci d'ailleurs, ravies de la nouveauté, au bruit de la foule mettaient la tête à la portière du carrosse et, sachant déjà leur monde, répondaient aux vivats par des baisers. On avait réuni pour les accueillir des fillettes de leur âge, et le soir, un feu d'artifice leur permettait de croire qu'une fête perpétuelle les attendait derrière les murs de l'antique abbaye.

C'était tout un monde : de grands bâtiments s'élevaient depuis la porte d'entrée, baptisée du nom pompeux d'*Athanasis*, « l'Immortalité ! », jusqu'à la haute tour d'Évrault. Au « Grand Moustier », les religieuses ; à Saint-Jean de l'Habit, les moines ; à Saint-Michel le logement de l'abbesse ; à Saint-Benoît les infirmeries et le cimetière. Enfin l'église abbatiale — elle tenait le premier rang dans le royaume, après la basilique de Saint-Denis. — Commencée au ^{xii}^e siècle, dans le meilleur style roman, elle s'était achevée dans toute l'efflorescence ogivale ; ses murs étaient tendus de riches tapisseries sur lesquelles se détachait le marbre blanc du cénotaphe de Robert d'Arbrissel.

Le cloître était la gloire de la maison : l'histoire des Plantagenets se déroulait là avec les tombeaux du roi d'Angleterre Henri II, de sa femme Aliénor de Guyenne, de son fils Richard Cœur de Lion, de sa fille Jeanne, reine de Sicile et comtesse de Toulouse, de son petit-fils Raymond VII à qui Innocent III avait

furent Louise de Montmorin (1743-1753) ; Louise de Valence (1754-1765) ; Gillette de Pardaillan d'Antin (1765-1793), morte en 1799.

conservé la couronne après la grande guerre des Albigeois ; enfin Isabeau d'Angoulême, femme de Jean sans Terre¹.

Un pavillon : le *Logis Bourbon*, dans un enclos fleuri, près d'une large terrasse ombragée de tilleuls et de marronniers, avec une petite chapelle, serait l'habitation particulière des filles de Louis XV². Une route reliant le Logis à l'Abbatiale à travers les jardins elles pourraient, sans quitter la clôture, se rendre à la demeure de Madame l'abbesse et celle-ci monter à leurs appartements par l'escalier de pierre où courait une rampe en fer forgé.

Mme de Rochechouart était trop âgée pour suivre de près l'éducation de si jeunes enfants ; elle allait d'ailleurs bientôt mourir, à 78 ans, le 5 février 1743, laissant l'héritage de Fontevault à Mme Louise-Claire de Montmorin de Saint-Hérem, qui avait été supérieure de la maison de Montreuil et de celle de Port-Royal de Paris.

On a dit d'elle qu'elle appartenait à une famille « toute ecclésiastique » ; en effet, son père, Gaspard de Montmorin, devenu veuf, avait quitté les armes pour entrer dans les ordres et gouverner l'évêché d'Aire ; son frère Gilbert, élevé à Saint-Sulpice, coadjuteur d'Aire puis évêque duc de Langres (1734), devait

1. Ces sépultures royales furent violées en 1793 ; la Restauration les sauva des prétentions de l'Angleterre, qui les réclamait après l'invasion de 1815 ; les pierres tombales, transportées en 1846 au musée de Versailles, ont été heureusement rapportées à Fontevault en 1849.

2. Il fallut remanier les bâtiments et les augmenter de constructions nouvelles ; le devis d'Aubert, architecte du roi envoyé par Gabriel, s'élevait à 94000 livres ; sur observations, il fut réduit à 65000 (octobre 1738), plus 6000 francs pour la chapelle (décembre 1739). (*Arch. Nat.*, O¹ 1905, dossier 8.)

s'éteindre le doyen de l'épiscopat français (1770). Fille et sœur d'évêques, sœur aussi de l'abbesse de Jouarre, Mme de Montmorin dirigea le monastère de Fontevrault jusqu'au 19 décembre 1753, jour qu'elle mourut. Comme Mme de Rochechouart, elle fut revêtue de la qualité de surintendante des Enfants de France et pourvue d'un brevet de duchesse, afin qu'elle eût droit au tabouret en présence de ses élèves.

L'âge de la dernière ne comportait guère au début que des soins matériels ; ils furent donnés sous la direction de Madame de Soulanges¹, religieuse d'une grande distinction qui présida avec une intelligente vertu à toute l'éducation de celle dont nous contons l'histoire.

Dans une régularité solitaire, il n'y a guère à noter pour les petites princesses que des maladies. Une indisposition de Madame Louise parut tout à coup si grave qu'on songea, puisqu'elle avait été ondoyée, à parfaire sur-le-champ les cérémonies du baptême : le 20 décembre 1738 un gentilhomme du voisinage, François Marc-Antoine de Bussy, seigneur de Bizay, et Marie-Anne Bailly Admet, première femme de chambre, furent les parrain et marraine de la fille du roi. — Le mal céda peu à peu ; les prières de la communauté en alarmes étaient exaucées : Madame Louise fut placée sous la protection spéciale de la Sainte Vierge, dont elle portait déjà le nom, et « vouée au blanc ».

Quelques mois plus tard, une alerte moins chaude laissa des traces plus durables.

Un matin, demeurée seule dans son berceau, elle

1. *Françoise Paris de Soulanges*, née en 1716. Devint abbesse de Royal-Lieu au diocèse de Soissons (1754). Elle refusa d'abandonner ses vœux (1790), fut chassée de son couvent (1792), emprisonnée à Chantilly (1793) puis au château d'Hondainville (1794).

escalada la balustrade, glissa et demeura à terre, évanouie. Le chirurgien du village employa en faveur de la petite blessée le seul talent qu'il possédât : celui de savoir bien saigner. Là aurait dû se borner la confiance en un tel Esculape, mais on voulut bien croire sur sa parole que la chute n'aurait aucune suite fâcheuse; on s'en repentit plus tard lorsqu'on s'aperçut d'une légère déviation de la taille de la jeune princesse.

On croit rêver en voyant quelle singulière Faculté était appelée à donner ses soins à la fille du roi, dans la première abbaye du royaume.

Louise de France plaisantait dans la suite sur cette épaule droite trop haute, et un jour, en espiègle qu'elle était, traça de la sorte son portrait : « Fort petite, grosse tête, grand front, sourcils noirs, yeux gris, nez crochu, menton fourchu, grosse comme une boule et bossue. » Les contemporains disaient que sa figure était pleine de feu; et de fait une physionomie intelligente n'est jamais laide.

De mémoire un peu lente, la princesse possédait un esprit vif, un caractère enjoué. Elle était logique en ses réparties et même assez positive.

« J'aime beaucoup le bon Dieu, disait-elle — elle avait quatre ans — à la mère de Soulanges, je lui donne mon cœur chaque matin. Que me donnera-t-il à son tour? »

Voilà bien déjà cette fille qui rachètera l'âme de son père par une immolation payée à la Providence, pour ainsi dire, quittance en main.

Mme de Soulanges eut beau jeu pour faire comprendre à cette enfant comblée des dons de Dieu, à qui elle devait la vie, la grâce et le rang; le cœur de Louise prit l'habitude facile de la reconnaissance, mais toujours avec une pointe de déduction, puisqu'elle

s'informait, en entendant gronder le tonnerre, qui lui faisait grand'peur, si c'était là encore un bienfait du ciel.

Les cœurs droits sont avant tout sincères ; elle retirait sa confiance aux femmes qui croyaient l'amuser par des contes bleus :

« Ne me parlez donc que de choses vraies, ou, si ce sont des contes, il faut m'en prévenir auparavant. »

Elle était généreuse, avec cette tournure de délicatesse un peu raffinée qui caractérise la politesse du ^{xviii}^e siècle. Apprenant un embarras pécuniaire de l'abbaye, elle porte ses poupées à Mme de Soulanges :

« Tenez, dit-elle, je vous prie de faire vendre toutes ces choses, elles ne me plaisent plus, et ni le roi ni la reine, j'en suis sûre, ne le trouveront mauvais. »

Elle avait sans doute les défauts de ses qualités : vive, et par suite violente, noble, et dès lors hautaine.

Une de ses femmes, qui portait un bandeau sur un œil malade, lui faisait une observation inexacte :

« Si vous y mettiez vos deux yeux, dit assez méchamment la princesse, vous ne me verriez peut-être pas faire ce que je ne fais pas.

— J'ai assez d'un œil, Madame, répliqua la servante, pour voir au moins que vous êtes bien orgueilleuse. »

Madame Louise s'arrêta net :

« Vous avez raison. Me pardonnez-vous ? »

Et elle ajouta, avec un soupir très convaincu :

« Hélas ! Il faudra que je m'en confesse. »

Pour lui donner une leçon, après une faute d'orgueil, sa gouvernante, contre l'usage, fit demeurer sur des chaises les servantes pendant le repas. Rectifiant le cérémonial méconnu, l'enfant s'exclama :

« Debout, s'il vous plaît : Madame Louise boit ! »

La mère de Soulanges répondit sur le même ton que

Madame Louise pouvait boire tout à son aise, mais que ses femmes resteraient assises, parce qu'il leur était enjoint d'oublier qu'elle était princesse toutes les fois qu'elle-même ne songerait pas qu'une princesse doit parler avec bonté aux personnes qui lui rendent service.

Gourmandant une autre fois une camériste :

« Suis-je pas la fille de votre roi ? »

A quoi la servante, bien inspirée (ses servantes décidément avaient de la riposte) :

« Et moi, Madame, suis-je pas la fille de votre Dieu ? »

En vérité, rien de ceci ne sent la mièvrerie ; et cette rondeur, cette franchise, ce doigté sans faiblesse, cet assouplissement du caractère où tout l'entourage de « Mesdames » semble bien s'être rencontré, font l'éloge du principe qui présidait à cette formation délicate. De tout temps, les enfants des grands trouvent des flatteurs ; le sentiment d'une puissance plus haute, celle du Roi des rois, peut seule contenir la vanité d'une princesse dans les justes bornes de la vertu chrétienne qui s'allie d'ailleurs à la déférence du rang et aux bienséances sociales. Le respect de soi est en partie le respect des autres et l'égalité religieuse, sans morgue comme sans envie, est capable de mâter, de diriger, de purifier l'orgueil d'une illustre naissance.

Excellentes éducatrices du cœur, les religieuses de Fontevault possédaient-elles les mêmes capacités, dépensèrent-elles le même zèle pour l'instruction de l'esprit ? Il ne semble pas qu'elles se soient montrées pires ni meilleures que les maîtresses ordinaires.

La mère de Soulanges, qui reconnaissait chez son élève un esprit sagace, combattait la paresse enfantine par le sentiment de la gratitude et du devoir :

« Voulez-vous donc qu'on me reproche un jour de vous avoir laissé ignorer ce qu'il vous importait d'apprendre? »

Les « classes » furent ce qu'elles devaient être, quand des motifs de santé ne les dérangent pas : moins un entassement scientifique de connaissances multipliées qu'une formation d'ordre général pour des princesses à qui il était séant de connaître les gens plus que les choses. Et l'on peut s'imaginer sans émoi que parfois la leçon se donnait dans les jardins de l'abbaye, sous les vieux tilleuls, près des parterres, justement par ces routes que Montaigne souhaitait pour toute éducation « gazonnées et doux fleurantes ».

Serait-il vraisemblable (je ne dis pas : est-il vrai), que Madame Louise eût quitté Fontevault à douze ans « sans avoir parcouru la totalité de l'alphabet » ?

Qui porte cette accusation étrange ? En ses *Mémoires*, Mme Campan, qui n'était plus, lorsqu'elle les rédigea, la lectrice de Mesdames ou la femme de chambre de Marie-Antoinette, mais l'ex « maîtresse de pension » de Saint-Germain. Sur la pédagogie elle possédait des maximes personnelles, peut-être bonnes, sans doute exclusives, certainement hostiles aux « couvents ». Son droit de ne les pas aimer s'arrêtait à la calomnie, et son affirmation n'est point autre chose. Des preuves matérielles établissent son erreur.

Voici une dédicace de la main de Madame Louise, sur un livre qu'elle donne à Mlle de Braque, en 1750 : un *Racine* en trois petits volumes¹ ; et le choix même

1. Avec des vignettes dessinées par de Sève, gravées par Sornique ; édité chez Claude Le Clerc, à Paris, quai des Augustins. Relié en veau marbré, filets d'or sur les plats, aux armes de Madame Louise, cet exemplaire précieux appartient à la collection de M. Gabriel Hanotaux.

de l'ouvrage indique une culture classique heureuse chez une enfant de treize ans.

Voici encore une lettre autographe du 26 mars 1748 (elle avait alors dix ans) pour demander à Mme de Civrac des nouvelles de sa sœur Madame Victoire qui venait de rentrer à Versailles.

Enfin, on possède un dessin de la princesse, paysage grossièrement colorié, qui veut représenter quelques bâtiments de Fontevault ; et en bas cet autographe très net : *Louise fecit 1746*. — De sorte que celle qui à douze ans, n'aurait pas connu ses lettres, écrivait à neuf ans du latin et des chiffres très couramment¹.

Pour appuyer le dire de Mme Campan, on citait une lettre de Marie-Antoinette à l'impératrice Marie-Thérèse : « J'ai appris que les filles du roi avaient été élevées dans un couvent, très loin en province, où elles n'avaient rien appris. » Le témoignage par ricochet était déjà médiocre ; mais la lettre (datée du 13 juin 1773) a été reconnue apocryphe. Le faussaire, loin de corroborer l'affirmation de Mme Campan, n'a fait que piller, dans ces *Mémoires*, son accusation.

La sous-gouvernante de Fontevault, la mère MacCarthy, avait, paraît-il, une indulgence assez voisine de la faiblesse ; l'abbesse, Mme de Montmorin, don-

1. L'ignorance eût été vraiment bien peu dans les traditions de l'abbaye qui possédait, dès le xvii^e siècle une bibliothèque réputée « une des merveilles de la province d'Anjou ». Dom Martène, dans son *Voyage littéraire*, la signale « très grande et bien remplie de livres ». Madame Louise, parmi les manuscrits curieux, y put souvent admirer les miniatures des *Heures* du duc de Bretagne et du *Bréviaire* de Madame Renée de Bourbon. — Au xviii^e siècle, il y avait trois bibliothèques ; celle des religieuses (1 200 vol.), celle des religieux (3 000 vol.), celle de l'Abbesse (1 500). *Archives de Maine-et-Loire*, série 9.

nait à sa douceur une allure plus conforme à sa charge ; elle était sûrement très aimée de ses élèves, comme le prouve plus d'un billet de Madame Sophie ; et Madame Louise lui conserva toujours une reconnaissance cordiale que son sentiment du devoir n'aurait pas accordée à une personne qui l'eût gâtée. Cette lettre qu'elle lui adressait, à peine de retour à Versailles, montre à la fois de la confiance, de la simplicité et de l'esprit ; l'orthographe ressemble, dans ses fantaisies, à celle de toutes les femmes du XVIII^e et même du grand siècle, Mme de Sévigné et Mme de Maintenon y comprises. Là encore, le tour de la phrase n'est pas pour laisser croire qu'une jeune fille qui écrivait de la sorte ne savait pas lire :

« Ce 27 novembre 1750.

« Je vous demande un million de pardon¹, ma chère maman, d'avoir été si longtemps sans vous répondre ; mais je n'en ait pas eu le moment.

Vous savez que je ne suis pas paresseuse. Dieu merci, c'est mon moindre deffaut. Plût à Dieu que je n'en eut pas d'autres. Il faut que je vous gronde, ma chère maman. Vous me mettés toujours dans vos lettres des *très humble* que je déteste et qui me feraient presque croire, si je ne vous connoissoit, que vous ne m'aimés que comme on aime les grans, hordinairement et non de cœur. Mais je connois trop le votre pour vous soupçonner de cette amitié-là. Soyés sure de la mienne pour vous et de toute ma tendresse qui ne finirons l'une et l'autre qu'avec la vie.

« *Chif.* »²

Dans les leçons on faisait une large part à l'histoire de France, et on tenait l'attention de Mesdames res-

1. Je conserve l'orthographe pour les lettres manuscrites que j'ai consultées.

2. Nous dirons plus loin ce que signifiait cette signature.

pectueusement éveillée sur les grandes actions de leurs ancêtres; également sur les faits et gestes du roi. Ce fut d'abord le temps de la guerre de succession de Pologne qui intéressait si fort leur grand-père Stanislas; puis commençait la guerre de la succession d'Autriche et l'invasion des Pays-Bas par nos troupes. Quand notre princesse sut que Louis XV partait aux armées, au début de cette campagne de 1744 où contre les Anglais et les Impériaux nous eûmes tant de sièges heureux, elle eut ce mot charmant : « Papa-Roi veut donc que nous ne dormions plus ! »

Louis XV s'était exposé au feu « avec une résolution qui le faisait adorer de ses troupes » ; aux premiers jours d'août, la maladie l'atteignit, elle produisit « une manifestation éclatante de l'amour de son peuple ». La France entière tomba à genoux pour arracher au ciel la guérison de son souverain. Celui-ci, aux portes du tombeau, comprit la leçon et répondit à cet élan par l'empressement de sa foi chrétienne. Il fit amende honorable de ses fautes, renvoya publiquement la duchesse de Châteauroux, appela la reine et ses filles, et reçut, avec repentir, les derniers sacrements. La santé lui fut rendue ; un délire d'allégresse s'empara du royaume : on portait en triomphe les courriers qui annonçaient la bonne nouvelle, les villes illuminèrent, les paysans dansaient de joie, et la nation traduisait ses sentiments en décernant au prince — qui devait trop vite tromper son espérance — le glorieux nom de « Louis le Bien-Aimé ».

On peut croire qu'à Fontevrault on partagea les alarmes et les réjouissances ; les princesses se trouvaient en âge de les comprendre ; elles avaient bien pleuré en priant pour leur père malade, elles furent bien heureuses aux certitudes de la guérison et aux

marques de fidélité joyeuse dont les échos leur parvenaient. Pour s'y mieux associer, Mme de Montmorin organisa une petite fête à l'abbaye : compliments, bouquets, jeux, festin, *Te Deum*, illuminations; la journée fut charmante. Il eût paru cruel d'en priver, pour une indisposition, aucune des filles du roi; cependant Madame Thérèse-Félicité était souffrante, et le lendemain elle sembla gravement atteinte; c'était la petite vérole, que l'ignorance du médecin ne reconnut pas.

« L'enfant gardait sa tête; elle était gracieuse et embrassait le crucifix. A six heures du soir, la léthargie commença; l'agonie au matin. Elle mourut un peu avant midi. A quatre heures, toute la communauté vint saluer chacune de Mesdames; le prieur ensuite, avec ses religieux. Le lendemain, le corps fut levé; quatre diacres le portèrent. L'abbesse suivait derrière, puis venaient les quatre sous-gouvernantes¹ ».

La catastrophe, tombant si brusquement au milieu d'une fête et en quelque sorte sans la transition accoutumée de la maladie, fit sur Madame Louise une impression profonde et la jeta dans une extraordinaire affliction. C'était la première fois qu'elle voyait auprès d'elle la mort avec tout son saisissant appareil, la première fois qu'elle était revêtue de vêtements de deuil. Dans son existence et dans son cœur, le vide était immense : Thérèse-Félicité était celle de ses sœurs avec laquelle, à cause du rapprochement de leur âge, elle vivait le plus habituellement, partageant la même éducation, les mêmes travaux, les mêmes jeux. Sans doute, à sept ans, les impressions sont fugitives, mais il est des souvenirs d'enfance que les yeux voient

1. *Mémoires du duc de Luynes*, année 1744.

toujours, que le cœur n'oublie jamais; et cette petite sœur qu'on aimait à lui dire « montée au Ciel avec les anges », Madame Louise la contemplait d'abord entourée de fleurs sur les tentures blanches, elle entendait les psalmodies, regardait les graves révérences des religieuses, et suivait à travers les corridors le long cortège dont les cierges traçaient, de leur flamme ondoyante, une route de feu qui semblait sans fin. — Les années se marquent par les souffrances : il est facile de rattacher toutes les émotions de ce monde au premier sacrifice de la vie.

Au 15 août de l'année 1745, dans la fête de Notre-Dame, on procéda aux cérémonies solennelles du baptême pour Mesdames Victoire et Sophie; Mme l'abbesse fut leur marraine et leur parrain son frère, l'évêque de Langres. Le même jour on les confirma et Madame Louise, malgré son jeune âge, fut admise à recevoir l'insigne sacrement; le grand aumônier, Mgr de La Tour d'Auvergne, était venu tout exprès, lui qui jadis l'avait ondoyée à la chapelle de Versailles.

Déjà Madame Louise laissait voir son goût pour les cérémonies religieuses, les processions, les chants liturgiques, la musique sacrée. On ne fut donc pas peu surpris de sa réflexion, lorsqu'on lui parla de sa première communion : « Il n'est pas temps encore d'y penser. » Elle s'en trouvait indigne. Cette bouffée de jansénisme inconscient se dissipa. Elle en tira prétexte pour mettre à ce grand acte une attention plus scrupuleuse, un souci d'apprendre plus soutenu, un zèle, un respect plus opiniâtres. Son imagination travaillait autant que son cœur. Et il advint que sa confession écrite, qu'elle soumettait à sa gouvernante, portait cet étrange aveu, dont Mme de Soulanges avait grandement raison

de lui demander l'explication : « Je m'accuse, par vanité, d'avoir désiré être née Turque. »

— C'est, dit la princesse, que je me figurais un grand plaisir à faire une abjuration éclatante du mahométisme. »

Ceci paraîtrait quelque peu recherché, s'il n'était, au contraire, très naturel, et dès lors ne semblera point du tout banal.

Cette première communion eut lieu le 21 novembre 1748 ; pour tout Fontevrault elle fut un sujet de fête et d'édification ; la princesse en garda un tel souvenir qu'elle ne manqua jamais d'en célébrer l'anniversaire, et la prière qu'elle composa plus tard à ce propos, révèle l'impression profonde qu'elle avait dû ressentir :

« J'ai éprouvé, ô mon Dieu, dès l'aurore de mes premiers jours, tout ce que votre amour pouvait me témoigner de prédilection et de tendresse. Les gages de votre amitié paternelle ne suffisaient pas à l'étendue de votre charité. A peine les premiers enseignements de cette semaine sainte s'étaient-ils fait goûter à mon âme, que vous y fîtes naître une piété affectueuse pour le sacrement de vos autels. En recevant de nouveaux dons de votre grâce, une foi vive, un ardent amour accrurent encore mes désirs. Vous les avez entendus et exaucés et couronnés en me donnant votre Corps sacré pour nourriture. »

Mesdames grandissaient ; et ces goûts de piété se trouvaient à propos dans la vie monotone des pensionnaires royales. Leurs prières, quelques lectures, des leçons de danse et de maintien, le clavecin¹, l'amu-

1. En juillet 1741, Mesdames se plaignent de n'avoir « pour leur clavecin » et leur salle à manger qu'une petite pièce unique ; l'évêque de Langres transmet leur désir d'aménagement

sement des oiseaux¹ remplissaient les journées; avec les visites aux pauvres dans le village de Montsoreau et les promenades sous les grands bois du monastère.

On attendait la belle saison pour descendre en barque vers les coteaux de la Loire, au milieu des voiles blanches des pêcheurs, le long des tourelles grises des vieux manoirs; parfois l'on poussait l'excursion, en la transformant en pèlerinage, jusqu'au petit port de Candes, sur le confluent de la Vienne, là où était mort saint Martin.

Afin de rendre ces sorties plus dignes de ses filles, Louis XV envoya deux carrosses, une gondole, trente-deux chevaux, quatre ânesses harnachées, avec cochers, postillons, piqueurs, quatorze personnes de la Grande Écurie².

Mais lui-même ne trouva pas de loisirs pour se rendre à l'abbaye. Satisfaits des bulletins de santé, ni le roi ni la reine ne vinrent voir leurs enfants; et la seule visite de famille que Mesdames reçurent, elles en furent redevables à leur tante, la duchesse de Penthièvre, qui passait en ces pays-là.

Notre temps, enclin à subordonner toute la vie domestique à la santé, aux exigences, parfois aux caprices des enfants, jugera cette absence dure et sans tendresse. Dès l'époque du règne de Louis XVI, alors qu'on devenait « sensible », les parents sacrifièrent davantage au culte « des lois de la Nature », et, si au lieu d'être les tantes, elles se fussent trouvées les nièces de leur neveu, Mesdames n'auraient pas

qui leur donneront plus d'espace et aussi une « salle d'assemblée ».

1. En août 1749 on construit pour Mesdames une « volière », qui coûte 471 livres.

2. *Archives Nationales*, O¹ 1905, dossier 8.

été élevées plus loin que le hameau de Trianon ; mais au milieu du XVIII^e siècle, l'éducation restait encore sévère jusqu'à la rudesse ; pour aimer ses enfants, peut-être autant, on le laissait moins voir.

La reine se conformait passivement aux volontés du monarque son époux ; et Louis XV, qui vivait d'habitudes, ne prétendait point allonger ses « petits voyages » de Cour en des déplacements plus lointains, dispendieux et nouveaux.

A défaut de tendresse, ce prince possédait de la galanterie. Du fond des Pays-Bas, la veille de l'assaut de Berg-op-Zoom, il songeait à dépêcher à Fontevrault, « en grand secret », un peintre (c'était Nattier), pour exécuter le portrait de ses trois filles, et cela afin d'en faire la surprise à Marie Leczinska. Du camp de Hamal, le 22 septembre 1747, il s'applaudissait, dans une lettre à Mme de Montmorin, de la réussite de son dessein. Le mois suivant, pendant le séjour à Choisy, Louis XV, qui se montrait plein de prévenances pour la reine, alors souffrante, lui causa la joie inattendue des portraits¹. Marie Leczinska ne se tint pas d'en écrire aussitôt à la duchesse de Luynes :

« Les deux aînées sont belles réellement, mais je n'ai jamais rien vu de si agréable que la *petite*. Elle a la physionomie attendrissante et très éloignée de la tristesse, Je n'en ai pas vu une si singulière : elle est touchante, douce et spirituelle. »

Et, de fait, elle était charmante, cette *petite*, dans ses dentelles, en grands paniers roses, le sourire aux lèvres, les mains pleines des fleurs des jardins du couvent. — Curieuse, émue, Madame Sophie soulève discrètement son voile. — Madame Victoire, drapée

1. *Mémoires du duc de Luynes*, VIII, 308.

en son écharpe jaune, semble déjà prête à la conquête du monde. Les portes, du moins, allaient lui en être ouvertes, elle atteignait ses quinze ans. Louis XV la fit revenir à Versailles au printemps de 1748.

Sans jouer en aucune sorte le rôle de Cendrillon, les deux plus jeunes avaient eu naturellement les yeux grands ouverts sur le brillant cortège venu leur enlever leur sœur aînée, son « cher cœur », comme l'appelait Madame Louise. Les gracieusetés et les prévenances de ces dames d'honneur l'avaient personnellement ravie, et à l'une d'elles, la comtesse de Civrac, elle écrivait tout aussitôt pour la remercier de sa lettre de nouvelles, lui en demander d'autres, et nouer un commerce épistolaire, nommant sans manquer ces aimables personnes un moment entrevues, qu'elle se savait appelée à retrouver à son tour¹.

A Versailles, non seulement la reine et aussi le roi, mais encore toute la Cour, s'étaient montrés charmés de l'arrivée de Madame Victoire : « Elle me paraît très aimable et très bien élevée », disait sa sœur Adélaïde, qui ajoutait obligeamment, l'écrivant à Mme l'abbesse : « Je n'en suis pas étonnée, puisque c'est votre ouvrage ». Louis XV n'avait qu'à s'applaudir du résultat de l'éducation de « Mesdames Ca-

1. « Ce 26 mars 1748.

« Je vous tiens grand conte, Madame, de votre attention à me donner des nouvelles de ma sœur Victoire. Vous me ferez toujours plaisir de m'en dire, quand elle ne le fera pas elle même. Elle vous trouve fort de son goust. Je n'en suis pas surprise. Je pense comme elle et vous aime beaucoup.

« LOUISE-MARIE. »

« Faites, je vous prie, mes complimens à Madame la maréchale de Duras et luy dites que je ne l'oublie point, ni Mlle de Charleval. »

dettes » ; la jeunesse aimable de Victoire lui faisait souhaiter la présence des deux dernières, et, maintenant qu'il avait pu contempler à loisir les portraits de Nattier, il estimait l'heure venue de posséder l'original.

Le 14 octobre 1750, les princesses quittaient cette maison de Fontevault où elles avaient passé, en paix, douze années de leur enfance.

Madame s'échappa des révérences pour aller faire une dernière prière sur la tombe de sa sœur Thérèse-Félicité, avant de rejoindre la maréchale de Duras, les comtesses de Clermont, de Coigny, de Castellane, Milles de Welderen et de Braque, qui formaient le cortège¹.

Les « mères » mêlaient leurs larmes à l'émotion des princesses, qui, les baisers au bout des doigts, disaient « au revoir ! »

Le peuple sortait sur la route pour s'émerveiller de la bonne grâce des filles du roi et battre des mains au passage. Durant ce long trajet qui sépare Fontevault de Paris, l'histoire de leur race défilait, sous leurs yeux éveillés, par la portière du carrosse, le long des bords de la Loire : les ruines de Cinq-Mars, les tourelles de Luynes, les créneaux de Chaumont, les balcons de Blois, les futaies de Chambord. Le premier jour on s'arrêta à Tours ; les autres étapes furent Amboise, Cléry, où l'on fut saluer la Vierge Marie et entendre sonner les cloches selon le couplet de la vieille chanson :

Orléans et Beaugency,
Notre-Dame de Cléry,
Vendy, Vendôme !

1. *Mémoires du duc de Luynes*, X, 347. 355, 383.

On côtoya Orléans, pour coucher à Bellegarde, dans le Gâtinais. Comme on atteignait Bouron, sur la lisière de la forêt de Fontainebleau, la chevauchée s'arrêta : c'était le roi, venu à la rencontre, et M. le Dauphin et Madame Victoire.

Grande joie, grande émotion ; il est facile de deviner le battement des cœurs. Ses filles étant descendues, « le roi les tint embrassées l'une après l'autre, et pleurant, comme un bon père de famille, bourgeois de Paris »¹.

Il faut croire qu'on fit ensuite diligence, car, le soir même, on entra comme en triomphe à Versailles.

1. Barbier, *Journal* IV, 475.

CHAPITRE II

SOUS LE SOLEIL DE VERSAILLES.

1750-1770

Oh ! que Versailles était superbe,
En ces jours, purs de tout affront,
Quand les prospérités en gerbe
S'épanouissaient sur son front !
Là, tout faste était sans mesure,
Là, tout arbre avait sa dorure ;
Là, tout homme avait sa parure ;
Tout du maître suivait la loi.
Comme au même but vont cent routes,
Là les grandeurs abondaient toutes ;
L'Olympe ne pendait aux voûtes
Que pour compléter le grand roi !¹

Solitaire et dépouillé, l'admirable château fait encore courir sur nos fronts un frisson d'orgueil, à voir seulement le soleil dorer les marbres de ses terrasses et allumer les vitres flamboyantes de sa galerie. Quand il était le cadre de la monarchie française, le théâtre de sa splendeur, le témoin de sa gloire, de quels sentiments ne pouvait-il pas agiter un cœur de treize ans, à qui il semblait tout à la fois la maison de fa-

1. Victor Hugo. *Les Voix intérieures*.

mille et le palais des Fées. — Roulez donc sur vos gonds dorés, et ouvrez-vous toutes grandes, portes du passé, portes de l'avenir, pour accueillir la fille du roi!

Louis XV, qui aimait passionnément les arrangements intérieurs, n'avait pas manqué d'ordonner avec soin les logements de ses enfants, et songé jusqu'à préparer, « dans le carré près des grilles », un petit jardin pour les jeux de la plus jeune.

Madame Louise a occupé successivement deux appartements dans l'immense demeure qui se trouvait encore étroite pour le nombre de ses habitants. Ils ont disparu l'un et l'autre, lors des bouleversements exécutés sous Louis-Philippe; mais l'on retrouve toujours la vue qu'avait la princesse sur ces beaux jardins.

Tout d'abord, elle fut logée avec ses sœurs dans l'aile des Princes (ou du Midi), au premier étage, à l'emplacement actuel de la « galerie des Batailles ». Il y avait là toute une enfilade de salons au-dessus des arabesques des parterres de Lenôtre, de l'orangerie de Mansart, en face des bois de Satory.

Après la mort de Madame Henriette, Louis XV, remaniant tout le palais, fit descendre au rez-de-chaussée ses enfants : à l'angle du Midi le dauphin et la dauphine, ses filles à l'angle du Nord. A la fin de 1755, Madame Louise s'installe ainsi dans le corps central du château et va, avec Mesdames Sophie et Victoire, occuper les pièces, jusque-là réservées à leur sœur Adélaïde, que l'on nommait « l'appartement des Bains », juste au-dessous de la galerie des Glaces¹. — On y accédait par la cour des Cerfs.

1. Blondel. *Architecture française*, tome IV, p. 117. L'appartement occupait l'emplacement actuel de la vaste salle où se trouve l'armoire à bijoux de la reine Marie-Antoinette; le lit

Les trois chambres des princesses se trouvaient contiguës. Celle de Madame Louise, la plus à gauche, avait été prise sur le grand péristyle du milieu, réduisant ainsi d'un tiers sa large colonnade. Un boudoir, un cabinet et une bibliothèque complétaient en arrière ce logis, dont les vastes et hautes fenêtres s'ouvraient sur une perspective merveilleuse : dominant le « Parterre d'eau » ; au second plan le bassin de Latone ; entre les arbres du Petit Parc, l'œil-enfilait le « Tapis Vert » pour se reposer sur le bassin d'Apollon et s'aller perdre dans l'horizon du Grand Canal.

C'est là que notre souvenir doit aller chercher la dernière fille de Louis XV pour la placer dans son cadre habituel, en des pièces où doreurs, peintres, tapissiers travaillent toujours, qu'ils transforment souvent et embellissaient encore lorsqu'elle partit pour le Carmel.

Parmi tous ces visages nouveaux empressés autour d'elle, mais dont le moqueur sourire aurait pu aussi lui faire peur quelque peu, car ils savent jusqu'au raffinement cette science de l'étiquette où elle se sent encore novice, Madame Louise se trouvait heureuse de rencontrer ses sœurs. La présence des plus jeunes lui rappelait leur vie commune de Fontevault et continuait doucement leur intimité d'enfance.

L'aînée, « Madame Infante », mariée depuis 1739 au fils du roi d'Espagne, Philippe, duc de Parme, revenait de temps en temps à Versailles, et en 1757 y prolongea si bien son séjour qu'elle y demeura deux ans, jusqu'au 6 décembre 1759, qu'elle mourut de la petite vérole dans le château.

devait être placé contre le mur où est posé le grand tableau de madame Vigée-Lebrun.

Madame Henriette l'avait précédée dans la tombe en 1752; princesse tout aimable, dit le duc de Luynes, avec « un visage agréable, quand il a du rouge », et, ce qui vaut mieux : « une grande piété, beaucoup de douceur, de politesse et d'attentions ».

Madame Adélaïde, « extrêmement vive, ne tient pas en place; fait en une demi-heure de temps beaucoup de choses différentes » : elle joue du violon, chante, touche du clavecin, sonne du cor, pince de la guimbarde, travaille à son tour, s'occupe d'horlogerie, monte à cheval ou lit de l'histoire, tout cela, dans une « sorte d'ardeur polonaise »; et ce caractère déterminé qui plaît au roi, sans doute parce qu'il contraste justement avec sa nature indécise, se trahit par une voix virile, une parole brève, des manières empreintes de brusquerie.

Belle et surtout gracieuse, « son sourire parfaitement d'accord avec la bonté de son âme », Madame Victoire est d'une charité inépuisable, d'une scrupuleuse piété; elle aime le travail, s'y adonne et s'y complaît. Son portrait de Nattier révèle une figure ronde, pleine, à la ligne légère, au regard accueillant, une physionomie ouverte qui inspire la confiance et la retient.

La plus intime compagne de sa sœur Louise, sa « camarade » de couvent, rapprochée par l'âge, Madame Sophie, bien que l'aînée, semble la cadette, car elle s'efface; amoureuse de solitude, d'une timidité qui confine à la sauvagerie, elle demeure dans un rôle passif. Son indolence est paresseuse dans l'amour de ses aises; sa douce « bergère » capitonée lui devient le « mol oreiller » de Montaigne; elle est la première à en convenir, et s'en défend moins qu'elle n'en sourit. Le duc de Luynes, qui la voyait de près, la dépeint « fort blanche avec un air de beauté ». —

Il faudrait la croire par contre « d'une rare laideur, l'air effarouché, regardant de côté à la manière des lièvres », si on accorde confiance aux souvenirs lointains de Mme Campan¹. Ce témoin à charge ajoute toutefois : « Elle s'instruisait beaucoup, mais *elle lisait seule* ». — Serait-ce-là le grief secret de cette lectrice évincée ?

« Fort timides avec le roi, les princesses étaient fort à l'aise avec la reine² », qui les chérissait tendrement, sans méconnaître la différence de leurs divers caractères. Pour présenter ses filles à la dauphine, Marie-Josèphe de Saxe, elle le fit en ces termes :

« Henriette, sage et prudente ; Adélaïde, vive et toujours gaie ».

Et la dauphine de répliquer gracieusement, avec une révérence :

« Je prendrai donc conseil de Madame Henriette, et je me divertirai avec Madame Adélaïde ».

Cette princesse de Saxe, elle-même parfaitement aimable et vertueuse, fut une amie très attentive, avec ses six ou sept ans d'avance d'âge, pour ses deux petites belles-sœurs, et leur amitié se fortifia d'année en année.

Son mari, le dauphin, était un prince « caressant et gai, d'imagination vive, avec des saillies plaisantes »

1. Dans le portrait de Nattier, les yeux saillants de la princesse ne fixent pas, en effet, droit devant eux. Son air est bien moins agréable que celui de ses sœurs. — On a voulu faire état d'une lettre de Marie-Antoinette : « La tante Sophie a toujours l'air de tomber des nues. Elle restera des mois sans ouvrir la bouche, et je ne l'ai pas encore vue en face. » Mais cette lettre (mise à la date du 14 février 1771) est l'œuvre d'un faussaire, qui s'est contenté, une fois encore, pour établir sa prétendue pièce, de démarquer le texte de Madame Campan.

2. Duc de Luynes.

et par suite très goûté, très admiré de ses sœurs, comme un frère unique, comme un frère aîné. D'habitudes modestes; moins occupé des affaires de l'État, dans lesquelles le roi lui faisait petite part, que de sa famille; curieux de s'instruire, attentif aux choses militaires, où il se sentait charge d'âmes; de mœurs irréprochables, d'une religion avertie, de sincère piété, très ennemi de toute morgue, passionné pour l'honneur de son pays, condamné par respect filial et par devoir (étant le premier sujet de la Couronne) à fermer les yeux et les oreilles sur les scandales de la Cour, M. le Dauphin vivait sans intrigues, et donnait, jusque dans le teint sanguin de son visage et l'embonpoint prématuré de sa taille, l'impression d'un brave gentilhomme, paisible et bienfaisant¹.

Dans ses rapports avec les siens, c'est aussi en quelque sorte de mœurs bourgeoises que se montrait Louis XV. Son égoïsme s'accommodait fort de toute cette famille de gens vertueux, point quémandeurs ni difficiles : femme, fils et filles. Leur déférence ne laissait jamais percer le moindre blâme pour l'irrégularité de sa conduite, leur religion très pure ne se posait pas

1. « Pieux et dévot dans un milieu où l'on faisait volontiers parade d'incrédulité, de mœurs austères, alors que Versailles offrait le spectacle de tous les désordres, le dauphin restait comme dépaycé. Cette froide dignité et sa vie, qui contrastait si fort avec celle du roi, semblaient à Louis XV un reproche muet. L'affection du père pour le fils diminuait chaque jour; le dauphin l'avait bien senti; il avait donc pris le parti de vivre surtout avec sa femme, avec ses enfants, dont il dirigea lui-même l'éducation, avec sa mère, qu'à force de tendres attentions il consolait de ses tristesses conjugales, avec ses sœurs, dont il se faisait à quelques égards le précepteur, car elles n'avaient reçu qu'une instruction trop incomplète. » (Druon, *L'Éducation des Princes dans la maison des Bourbons de France*, II.)

en censeur austère. Ici l'on ne rencontre guère le roi Très Chrétien, le souverain absolu; et la façon bon-homme, vulgaire, triviale même dont, selon la mode du temps, il affublait ses enfants de surnoms bizarres qui nous choquent encore, manifeste le ton de leur intimité. Les sobriquets, empruntés au vocabulaire le plus populaire, étaient d'usage courant dans leur conversation et leur correspondance : Madame Adélaïde était appelée : Loque (ou Torchon); Madame Victoire : Coche; Madame Sophie : Graille (synonyme de corneille); Madame Louise : Chiffe; — et nous avons vu qu'elle signait de ce nom déplaisant une lettre à l'abbesse de Fontevault.

Dans l'engrenage de l'étiquette, des réceptions, des déplacements, il eût été difficile de réserver le temps qu'exige une éducation en forme; et c'est là où l'économie du cardinal de Fleury, en envoyant Mesdames à Fontevault, trouvait sa récompense. Du moins, pendant ses années de jeunesse à Versailles, Madame Louise fut suivie par des maîtres excellents; elle-même mena jusqu'au bout ce qu'elle nommait « des entreprises de grandes lectures », et quotidiennement M. Hardion, un académicien, bibliothécaire du roi, venait donner une leçon d'une heure à chacune de Mesdames¹.

1. Jacques *Hardion*, qui était membre de l'Académie des Inscriptions (1720) et de l'Académie française (1730), a publié une *Histoire poétique* « à l'usage de Mesdames de France » (3 vol., 1752); et une *Histoire universelle, sacrée et profane*, « composée par ordre de Mesdames de France » (20 vol., 1754-1769).

Ce littérateur était aussi un amateur de fleurs. « Dès que les approches du printemps offraient quelques jours sereins, il allait dans son jardin considérer les premiers efforts de la nature; il en rapportait presque toujours quelques belles quenouilles de jacinthes, qu'il présentait à Mesdames, trois ou

Est-ce lui qui inspira à ses royales élèves le goût des livres? On sait qu'elle se passionnèrent plus tard pour les belles éditions et rassemblèrent plus de 17 000 volumes. Les bibliophiles connaissent bien ces reliures de maroquin plein, timbrées aux armes des princesses.

Elles avaient, chacune pour elle-même, adopté des couleurs uniformes, sur la diversité desquelles les psychologues, curieux de retrouver dans l'attrait des yeux l'indice des caractères, peuvent dissenter : Madame Adélaïde le rouge; Madame Victoire l'olive; Madame Sophie le citron. Je ne sache pas que Madame Louise ait expressément fait choix d'une teinte spéciale, cependant il serait vraisemblable que ce fut le vert, à en croire, par exemple, ce volume des *Prières pendant la messe*, que l'auteur lui présenta dans une belle reliure de maroquin vert foncé, évidemment la couleur qu'il devait savoir convenir à la destinataire¹. Sur divers volumes lui ayant appartenu, on retrouve avec certitude ses armoiries dans l'écu de France en losange, posé entre deux branches de laurier contournées.

Ainsi une existence toute de plaisir, si l'étiquette n'en détruit pas le charme, toute de jouissance si la satiété n'en émousse pas la saveur, toute de grandeur si les courtisans n'en corrompent pas l'éclat, envelop-

quatre odes d'Anacréon traduites en vers français, et un rhume.»

1. *Prières pendant la messe à l'usage de Madame Louise de France*. « Fait à la plume et présenté par son très humble et très obéissant serviteur, Philippe-Charles Gallande, chanoine régulier de Sainte-Geneviève », 1764, pet. in-8° de 46 pages, mar. vert foncé, filets, dos orné, gardes de tabis rose; tranches dorées. — Appartenait à la collection du baron Pichon.

paît notre princesse, et a quinze ans, la nature, comme une cire molle, se prête au pli du bonheur, aussi bien que plus tard elle reçoit sans défense l'empreinte de l'adversité.

A Madame Louise chacun s'accordait à trouver de l'intelligence, de la gaieté, une physionomie sans cesse en mouvement, une franchise toujours épanouie. « Petite, moins blanche que ses sœurs, fort jolie néanmoins, de l'esprit. C'est elle qui porte toujours la parole. » Et non sans hauteur, étant, comme elle le disait « de la tige des Capets ».

A son ardeur extrême, les exercices du corps convenaient. Elle suivait avec passion les chasses, accompagnant le roi aux parades de troupes, cavalière intrépide et de bonne mine.

En forêt de Compiègne, sa monture se cabre, la princesse est désarçonnée : roulant sous la roue d'un carrosse qui arrive à toute allure, elle voit la mort, par miracle y échappe ; sauvée, veut remonter en selle :

« Qu'on me donne mon cheval ! Il a besoin d'une leçon. »

Elle le cravache, le maîtrise, et rouge de contentement, tête haute, rentre au château. Mais au seuil de ses appartements, la sensibilité nerveuse reparait, les larmes montent à ses paupières, elle court à son priedieu remercier la Sainte Vierge de sa protection.

Madame Louise est là tout entière.

Son élan la pousse en avant, elle ne prévoit pas l'obstacle ; pour l'arrêter, il faut que vienne la fatigue, et encore pas toujours :

« Je sentais que j'aurais eu besoin de repos, mais l'heure du jeu était venue : j'allais au jeu par complaisance. Suivait l'heure du spectacle, la com-

plaisance m'y conduisait encore, et je m'y endormais de lassitude. Ce train de vie, si opposé à la vie que je menais au couvent, me fatiguait beaucoup et m'échauffait le sang. Mais j'étais à la Cour; il fallait faire comme à la Cour, et je le faisais sans me plaindre, contre mes inclinations et au préjudice de ma santé. »

Ce sont d'abord les années de jeunesse où les heures s'envolent légères, pour les riches comme pour les pauvres, pour les filles de roi et les filles du peuple, car l'illusion soulève le poids des événements. D'ailleurs, entre 1750 et 1755, sauf les chicanes amères du Parlement, la monarchie française est stable, tranquille, fière malgré la pénurie d'argent; l'on se souvient encore de Fontenoy, de Raucoux et de Lawfeld; la rivalité armée avec les Anglais se résout au loin, par derrière l'Océan, dans les vallées du Canada, sur quelques « arpents de neige », comme disait Voltaire. Et en des cérémonies publiques, c'est à travers une auréole que nous voyons apparaître Madame Louise et ses sœurs.

Le grand jubilé de 1751 les touche de près, pour elles-mêmes et pour leur père.

« Le Père Griffet, jésuite, prêcha à la Cour pendant le carême qui précéda l'ouverture du jubilé, et retrouva, pour tonner contre les vices à la mode, les accents de Bourdaloue. On remarquait l'assiduité du roi à ses sermons, qui avaient lieu deux fois par semaine; pour n'en pas manquer il avait changé les jours de chasse; il ne découchait même plus de Versailles et ne se permettait que de rares dîners-soupers à la Muette ou à Bellevue¹. »

1. P. de Nolhac, *Louis XV et Madame de Pompadour*, chap. VI.

Le prince allait-il, pour revenir à Dieu, profiter des « jours de salut » ? *Tempus acceptabile*.

La présence de Mme de Pompadour demeurerait, canoniquement, le seul obstacle. Celle qui tirait toute sa morale des conversations avec les philosophes essaya de passer « à travers les mailles de l'intransigeante orthodoxie des gens d'Église. » En vain. Les confesseurs du roi, « les confesseurs jésuites, qu'on accuse de morale relâchée, n'admettaient aucun tempérament : ils ne croyaient pas que le scandale pût être réparé autrement que par l'éloignement de la marquise. S'ils avaient été plus relâchés, il est certain qu'ils pouvaient avec adresse conserver M. le Dauphin et se ménager la marquise¹ ».

Mme de Pompadour, rongée par « la fièvre du jubilé », passa alors, contre la Compagnie de Jésus, des avances aux menaces, à l'animosité qui ne désarmera pas ; et sachant que le roi aimait mieux s'abstenir des Sacrements que les profaner, elle mit tout en œuvre pour reculer la date fatale. Elle y parvint. Quand le 30 décembre 1751 a sonné l'heure de la clôture du jubilé, le roi Très Chrétien, au grand scandale de son peuple, n'y a pas pris part.

La reine et ses filles ont prié cependant et on les a vues empressées, recueillies, ferventes aux exercices de ces « grands jours », au milieu de l'affluence de chrétiens, dans la cathédrale de Paris.

A Notre-Dame encore elles assistent au *Te Deum* du 27 août 1752, pour la guérison de M. le Dauphin qui vient d'échapper à la petite vérole. Marie Leczinska entourée des « quatre Dames de France », suivie du plus magnifique cortège, est acclamée par ses sujets.

1. Lettre de Bernis.

Le bourgeois de Paris, frondeur à sa façon et à son heure, est profondément attaché à la maison de Bourbon ; naissances, morts, maladies, mariages de la famille royale sont pour lui comme des événements domestiques ; il connaît ses princes et il les aime ; i ne s'abstient jamais d'une raillerie, toujours un bon mot, le plus souvent un refrain de chanson lui monte aux lèvres, mais il professe au fond pour eux un culte de dévotion, et s'il vient à leur refuser le respect, il faut qu'ils l'aient perdu septante fois sept fois.

Comme il aime encore de passion les spectacles militaires, il est satisfait de voir la reine et Mesdames également fidèles à ces belles revues annuelles de la plaine des Sablons, au dessous des terrasses de Saint-Germain. Et après avoir applaudi la « Maison du roi » : les gendarmes au plumet blanc, les chevau-légers en équipage écarlate, les mousquetaires gris ou noirs, l'habit rouge des cent-suisses, l'habit bleu des garde-françaises, il pousse des vivats aux carrosses dorés des princesses lorsque, après le défilé, elles acceptent les rafraichissements que la galanterie du prince de Soubise et du duc de Chaulnes a fait préparer sous des tentes¹.

Tout le royaume, déjà inquiet des dépenses des favorites, se sent consolé et affermi par la naissance de jeunes princes : le duc de Bourgogne (1751), le duc d'Aquitaine (1753), le duc de Berry (1754) qui sera Louis XVI, le comte de Provence (1755) qui sera Louis XVIII, le comte d'Artois (1757) qui sera Charles X.

Au contraire, c'est un deuil national lorsqu'il faut

1. Barbier, *Journal*, V.

ouvrir les caveaux de Saint-Denis. En février 1752, Madame Henriette meurt à vingt-quatre ans. Tout s'arrête : on se trouve à la veille du carnaval, au lieu des divertissements et des masques, Paris ferme ses théâtres et prépare une pompe funèbre.

Madame Louise est touchée au cœur : « Ah ! pourquoi ne m'a-t-on pas laissée à Fontevault ? Je ne l'aurais jamais connue ! » Elle ajoute encore : « J'avais dans Henriette un beau modèle. Elle vivait comme une sainte ; tout le monde le disait, et ce que nous voyions le disait aussi. »

Avec les siens, Madame Louise se rend à la chapelle ardente des Tuileries jeter l'eau bénite sur le lit de parade de sa sœur. Cette princesse, en effet, a été la nuit transportée de Versailles d'une étrange façon qui est bien la marque de l'extrême simplicité de ce temps à la fois raffiné et grossier, la preuve de l'oubli absolu de toute règle d'hygiène, du dédain de tout soin matériel pour la « guenille » humaine, qu'aujourd'hui une réaction païenne encense et divinise. Simplement enveloppé d'un drap, le cadavre habillé a été placé, assis, au fond d'un carrosse ; soutenu par un anneau et des courroies fixées au dossier, il est balotté à chaque cahot d'une façon lamentable ; en face, ont pris place, terrorisées, deux femmes de chambre « très fâchées de cet emploi » dit le chroniqueur Barbier¹, que l'on peut croire en ce récit macabre.

Au jour, ce sont des pompes extraordinaires, qui montent à 300.000 livres. La liste des dignitaires, des hérauts d'armes, des officiers, des gentilshommes, des magistrats, du clergé, et les 1500 flambeaux, et les carrosses drapés et les chevaux caparaçonnés remplis-

1. *Journal*, V. p. 166.

sent les pages du *Journal* de Barbier. — Madame Louise, plus ferme que son aînée Adélaïde, qui n'a pu prendre sur elle de venir, est présente à tout, même aux funérailles de Saint-Denis, où le prince de Conti lui donne la main.

Les années joyeuses n'ont pas été pour la princesse plus longues que pour personne ; les heures de l'adolescence s'envolent, les soucis voltigent déjà autour de son front. Toute cette période de notre histoire, que l'on peut appeler « le règne » de Mme de Pompadour, s'enveloppe d'une brume de tristesse ; en ces mains avilies la monarchie est sur son déclin.

La guerre de Sept ans (1756-1763) épuise nos finances, notre crédit, nos armées, notre gloire. La famille royale suit avec une pénible attention ces campagnes douloureuses ; et les Parisiens savent remarquer qu'à la revue des Sablons (octobre 1756) « les Dames de France étaient en pleurs ¹ ».

A la défaite de Rosbach s'ajoute la capitulation de Québec. Sur mer, nos flottes essuient des désastres et les Anglais bloquent Cherbourg, enlèvent nos comptoirs des Indes, ruinent nos possessions des Antilles. Quand il faut signer la paix, nous abandonnons le Canada et nous démolissons Dunkerque ; nous indemnisons l'Espagne notre alliée et lui cédon la Louisiane parce qu'elle cède à l'Angleterre la Floride. Cette longue lutte nous a coûté 220.000 hommes, et 1350 millions.

Le succès du bannissement arbitraire des jésuites peut paraître une faible compensation à toutes ces pertes honteuses.

Un jour, le 5 janvier 1757, on a cru voir mourir le roi : un assassin, un fou, Damiens l'a frappé de son

1. Barbier, *Journal*. VI, 380.

couteau. Il faut noter cette date comme l'un des moments les plus alarmés de la vie de Madame Louise. C'était pour visiter ses filles souffrantes que Louis XV venait cette après-midi-là de Trianon à Versailles ; elles se reprochaient presque d'avoir été la cause involontaire d'une promenade si tragiquement terminée.

Louis XV aimait ses filles pour l'embellissement gracieux de son palais, Marie Leczinska pour la douceur de l'intimité et la consolation de ses épreuves.

L'erreur serait grande de ne regarder dans ce château de Versailles que le brillant cortège de Mme de Pompadour.

Et les marquis à grand fracas
Et les belles ambitieuses

n'étaient pas les seuls à frôler les trois marches de marbre rose.

Les philosophes du xviii^e siècle, il est vrai, ceux-là précisément qui portaient l'encens à la favorite, ont proclamé les scandales du roi très chrétien, dont le peuple, logiquement, demanda compte plus tard à la noblesse et à la monarchie.

Mais, à côté de ce torrent tumultueux d'égoïsme, de frivolité, de scepticisme et de gaspillage coulait un ruisseau discret de patriotisme, de sagesse, de religion et de charité. Il murmurait sous les roseaux, du salon du dauphin au cercle de la reine. Réunion de bons esprits soucieux des alliances de la couronne, anxieux des dépenses du Trésor, ennemis des encyclopédistes, défenseurs des jésuites, trahis par Choiseul, moqués par Voltaire et n'ayant — comme les honnêtes gens de tous les temps — qu'un tort : celui de ne pas conserver jusqu'au bout le courage de leur opinion.

Si on étudiait cette histoire à peine soupçonnée, on

y verrait la famille royale réparer par ses mérites cachés les fautes affichées de son chef, et en face des pratiques glacées du jansénisme s'épanouir, comme une rose de Noël au milieu des neiges, le culte du Sacré-Cœur, dont la reine propageait avec foi la dévotion.

Telle mère, telle fille. — Pourrait-on connaître la physionomie de Madame Louise sans regarder d'un peu près le visage de Marie Leczinska? Pénétrons avec elle dans le « cercle de la reine » où elle entraît quotidiennement.

En sortant du « salon de la Paix » nous voici au seuil de la chambre à coucher; Madame Louise y est née; les dorures sont bien un peu fanées, puisqu'on ne les remettra à neuf qu'après quarante ans de séjour, mais d'admirables boiseries couvrent les murailles. Dans l'ovale des lambris sculptés les portraits du roi Stanislas, du dauphin, de Mesdames en « allégories ». — A côté du grand « Cabinet vert » un salon que Boucher a décoré de jeux d'enfants et de trumeaux champêtres; un boudoir que la reine appelle le « Cabinet des poètes », en raison qu'elle y a rassemblé dans des bibliothèques grillagées ses auteurs préférés, qu'ici elle les vient lire et apporte, afin d'en faire des copies, sa petite écritoire de cristal garnie d'or.

On passe dans le *Laboratoire* pour la peinture, dénommé le « Cabinet des Chinois », moins à cause des laques et des vases cloisonnés qui s'y trouvent que parce que la reine y a peint elle même « saint François Xavier évangélisant la Chine ».

La salle de bains, tapissée de carreaux de faïences où s'accrochent des tableaux dont Natoire a pris les sujets dans « les églogues de M. de Fontenelle », s'ouvre sur la galerie ornée de vernis Martin et d'une « Nativité » de Coypel.

C'est Coypel aussi qui a travaillé aux allégories des « *Oratoires* », sur les indications de la reine : « L'Ange gardien qui enlève au ciel Madame Troisième », et « l'Apothéose du duc d'Anjou. » On remarque là un tableau singulier : sainte Maranne — qui, par modestie, se couvrait d'un sac le visage — et quelques portraits de pieuses personnes : l'évêque d'Amiens et une humble fille de la charité : la sœur Jouvin, longtemps associée aux aumônes de la reine ; tout auprès, accroché à la place d'honneur, le vieux chapelet de cette sainte religieuse. Madame Louise aimait à venir dans ces calmes réduits où elle retrouvait sa mère, comme elle sortant des divertissements de la Cour, rassasiée de plaisirs, et le cœur vide de joies.

Les familiers de la reine ne sont cependant point moroses : ni le président Hénault, ni l'abbé de Broglie, ni le comte de Tressan, ni le marquis de Nangis ne présentent des figures trop austères.

Le président, tout aimable, « d'un agrément infini » d'un esprit très orné, avec beaucoup de douceur, de politesse, tient, en économiste habile et fidèle, la bourse de Sa Majesté. — L'abbé de Broglie, de grande taille, de tenue peu soignée, de propos toujours railleur et parfois libre, apportait, dans cette intimité où son habileté s'était fait admettre « par un vrai prodige », un mouvement et une distraction inaccoutumés. « Il charmait la monotonie de longues soirées, imparfaitement remplies pour les princesses par la tapisserie et le cavagnole, grâce à une inépuisable fécondité d'anecdotes toujours gaiement racontées¹ ».

Nangis, chevalier d'honneur de la reine, a voué un culte passionné à sa maîtresse. Quand il revient,

1. Duc de Broglie. *Le secret du roi*, I.

couvert de gloire, des guerres d'Allemagne, il donne à Versailles le ton de la plus vaillante courtoisie¹.

Le comte de Tressan², galant officier, rimeur agréable, faisait les délices de la Cour de Lunéville chez le roi Stanislas ; Mme de Villars³ l'a conduit à Versailles dans les salons de Marie Leczinska. — Quant au maréchal de Villars sa rondeur militaire ne risque plus de conseils depuis que la malice de la reine a répondu à sa franchise : — Il pressait la souveraine de se rendre à la comédie, lui disant que lui y allait, parce que cela l'amusait et qu'il n'y voyait pas de mal. — « Et moi, répondit la reine, je n'y vais pas, précisément pour les deux raisons contraires ».

Le cardinal de Tencin n'est guère autre chose qu'un prélat de cour, mais le cardinal de Luynes, évêque de Bayeux, qui mourra archevêque de Sens et doyen de l'épiscopat français, se présente comme un curieux d'érudition, membre de l'Académie des sciences, successeur du cardinal de Fleury à l'Académie française, et d'une inébranlable orthodoxie.

Pour ne venir qu'en passant au château de Compiègne, car il réside fidèlement dans son diocèse, l'évêque

1. Louis-Armand *de Brichanteau*, marquis *de Nangis* (1681-1742). Chevalier des Ordres du roi, gouverneur de Salces, maréchal de France (1641).

2. Louis *de Lavergne*, comte *de Tressan* (1705-1783). Maréchal de camp à Fontenoy, gouverneur de la Lorraine, grand maréchal du palais du roi Stanislas (1750), membre de l'Académie des sciences, un des fondateurs de l'Académie de Nancy.

3. La « Sainte duchesse », que l'on appelait aussi « Papette » Amable Gabrielle, seconde fille du maréchal duc *de Noailles*, belle-fille du maréchal de Villars. Née en 1706; dame du palais (1727); dame d'atours (1742), mariée (1721) au duc Honoré *de Villars*, gouverneur de Provence, membre de l'Académie française.

d'Amiens, est comme le « directeur » spirituel de Marie Leczinska et de ses enfants. Les grandes vertus de Mgr de la Mothe¹ l'ont rendu populaire même en un temps d'irréligion manifeste; il lui est indifférent d'être qualifié de « fanatique » par Voltaire; avec toute la discrétion épiscopale, toute la vigueur apostolique il apporte au roi des avertissements, des consolations à la reine, et aux princesses des conseils. La reine l'appelle : « mon vénérable »; le dauphin « mon pasteur »; le « cher grand-papa », ainsi le nomma dans son affectueux respect Madame Louise; et Louis XV lui-même le désigne d'un mot juste : « le saint »; il se recommande à ses prières et le donne comme modèle à tout l'épiscopat².

Voilà les personnes que Madame Louise rencontre habituellement et qu'elle goûte fort de retrouver chez sa mère.

Avant tous, avant toutes, la duchesse de Luynes et son mari; les grands amis de cœur, les confidents, les intimes³. La reine a eu un mot charmant sur ce ménage lorsque la duchesse fut éloignée d'elle par la

1. Louis-François Gabriel d'Orléans de la Mothe (1683-1774), vicaire général d'Arles, administrateur de Senez (1728). Évêque d'Amiens (1734-1774).

2. Abbé Proyart. *Vie de Mgr d'Orléans de La Mothe*.

3. Charles-Philippe d'Albert, duc de Luynes (1695-1758), petit-fils par sa mère (Mlle de Courcillon) de Dangeau. Mlle de Neufchâtel (de la maison de Bourbon-Soissons) qu'il avait épousée en 1710 et qui mourut en 1721, lui donna en 1717 un fils : le duc de Chevreuse. Il se remaria le 13 janvier 1732, à Marie Brulart, fille du premier président au Parlement de Dijon; elle-même veuve du marquis de Béthune-Charost, tué à Malplaquet. — Elle était tante de Madame du Deffand.

C'est cette seconde duchesse de Luynes qui fut dame d'honneur de Marie Leczinska, à partir de 1735 jusqu'à sa mort en 1763.

petite vérole : « Ce n'est pas votre absence qui me fait sentir le prix de votre présence ; je les sens vivement, l'une par le plaisir, l'autre par la peine. »

Chaque après-dîner, de quatre à six, Marie Leczinska se réserve quelques heures d'intimité, dans ses « entresols », avec son amie ; presque chaque soir, quand il n'y a pas grand couvert, elle s'en va souper chez elle, et l'on compta une année que ce fût 198 fois.

D'autres jours, avec la joie d'écoliers en vacances, la reine, ses dames et ses filles montent dans trois grandes berlines à six places qui trottent sur la route de Chevreuse jusqu'à Dampierre, chez les de Luynes. Les tables sont dressées ; après une promenade en barque et le salut à la chapelle on soupe, on joue, on écoute le clavecin et les harpes, et à travers le parc illuminé les châtelains reconduisent les princesses, dans une satisfaction réciproque.

Le roi Stanislas entretient une correspondance fidèle avec sa fille, qui, de son côté, lui dépêche trois « ordinaires » par semaine. Il se fait tous les ans une fête de venir voir sa famille ; Trianon lui sert alors de résidence. Ses petites filles ne manquent jamais les possibilités d'aller lui rendre ses visites en Lorraine ; Mesdames Adélaïde et Victoire y furent souvent ; Madame Louise ne semble pas avoir été désignée pour ces voyages ; une lettre d'elle nous manifeste sur ce point l'expression de ses regrets :

« La Reine a bien voulu, mon cher papa, se charger de cette lettre. Je m'estimerais bien heureuse si elle vous exprimait aussi tout le désir que j'aurais de l'accompagner. Jamais on n'a tant regretté de n'avoir pas quelque rhumatisme qui, en me conduisant à Plombières, me procurerait le bonheur de vous faire ma cour, et de mettre à vos pieds les sentiments d'un

cœur rempli pour vous de la tendresse la plus vive et du respect le plus profond. »

Il fut un temps où le roi Stanislas espaça ses visites à Versailles ; la conduite de Louis XV expliquait trop sa réserve. La reine elle même se retirait dans le silence de sa dignité d'épouse outragée. Ce n'est pas la Cour qui la vit changer, mais elle qui vit changer la Cour, et ses vertus, constamment les mêmes, n'y parurent austères que lorsqu'elles y offrirent une censure importune du désordre et de la licence.

Elle se rapprochait d'avantage de Dieu. Chaque matin, elle récitait l'office de la Sainte Vierge. Ses veillées pieuses se prolongeaient aux grandes fêtes. Elle ne manquait point de prendre quatre ou cinq jours de retraite à l'automne, chez les Carmélites de Compiègne lors du séjour de la Cour au château. Sa dévotion aimait se confier en saint Jean Népomucène, d'abord parce que ce martyr était son ancêtre, puis, qu'invoqué pour le bon usage de la langue, la reine disait plaisamment que personne n'avait plus besoin de son assistance que les femmes.

Très attentive à faire dire des messes (aux Récollets de Versailles) pour le repos de l'âme de ses amis défunts, très fidèle aux jeûnes prescrits, elle n'admettait pas le prétexte de son rang pour des adoucissements qu'il lui eût obtenus : « L'Eglise aurait manqué son but si la pénitence qu'elle nous impose ne nous coûtait rien. » — Ou encore : « Je crains que Dieu trouve bien de la délicatesse dans ce que vous appelez mes austérités. »

Très pieuse, elle ne se montrait point crédule : à propos des révélations, visions, miracles (on sait les jongleries du cimetière Saint-Médard autour du tombeau du diacre Pâris) dont on lui parlait, pensant

l'intéresser et même lui faire sa cour : « Je crois répondait-elle que cela peut être, mais j'attendrai que l'Église m'y autorise pour dire : cela est. » — Son mot était : « Je crois ce que croit l'Église ; et disons notre chapelet. »

Ce n'est point exagérer de reconnaître dans le zèle de Marie Leczinska l'anneau mystérieux qui relie la Bienheureuse Marguerite-Marie aux pieux fidèles du XIX^e siècle. — Dès 1743, elle échangeait avec Benoit XIV une correspondance sur la dévotion au Sacré-Cœur. En 1765, après un décret de la Congrégation des Rites, Clément XIII avait accordé aux évêques de Pologne (discrètement encouragés dans cette démarche par la reine leur compatriote) une messe et un office propre à la fête du Sacré-Cœur. En ce moment l'Assemblée du clergé de France tenait à Paris ses séances ; la reine en profita pour presser les prélats de suivre cet exemple dans leurs diocèses. L'Assemblée se rangea à cette invitation¹. — Cette chapelle que nous voyons à Versailles, au chevet de l'église du château, pavée de marbre rouge et dont l'autel est surmonté d'un cœur en bronze doré, c'est la reine qui la fit disposer aux frais de sa cassette, de la bourse du dauphin et de celle de Madame Louise.

La charité d'une telle chrétienne se peut deviner.

1. A bon droit la belle gravure de J.-J. Pasquier, qui commémore cet événement, est « dédiée à la Reine ». Elle représente la princesse à genoux, les mains tendues vers la Religion portée sur des nuages, montrant les cœurs de Jésus et de Marie, entourée des vertus théologiques. Dans le ciel Dieu le père tend la main pour bénir, l'Esprit saint lance le rayon de son amour. Sur la terre : l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique demeurent dans l'attitude de la prière et de l'espérance.

Cette vertu lui était si familière qu'elle semblait plus un attrait de sa nature qu'une marque de sa munificence. Partout à Versailles, à Compiègne, à Fontainebleau, en Lorraine, en voyage, la matinée était consacrée à la visite des indigents, dont la foule formait autour du carrosse des princesses ce que Nangis appelait d'un beau nom : « Le régiment de la Reine ! »

Elle appliquait le précepte évangélique ; l'aumône était à ses yeux un devoir de religion, et la philanthropie lui laissait des doutes sur ses principes comme sur son efficacité¹. Quand, en 1764, les économistes essayèrent de réglementer la mendicité, elle s'écria : « Je crains pour mes pauvres ! »

Rencontrer de faux mendiants, être trompée parfois, elle le savait, le regrettait sans s'inquiéter outre mesure : « Heureusement, j'avais donné pour l'amour de Dieu. » Ses aumônes discrètes étaient immenses ; les sœurs de Saint Vincent de Paul furent ses messagères fidèles. Elle envoyait des secours cachés aux couvents de province. Plus d'une pauvre fille y put suivre sa vocation grâce à la dot fournie par la reine. Elle multipliait les présents aux *Capucines* de Paris, aux Carmels, à l'*Ave Maria*. Accompagnée de Mesdames, elle visitait les infirmeries ou encore l'œuvre de l'*Enfant-Jésus*, accordant sa protection et ses secours à M. Languet de Gergy, curé de Saint-Sulpice, pour cette fondation ingénieuse, qui sauvait, par le travail de la mousseline, des jeunes filles du

1. La sœur Jouvin, la supérieure de l'hôpital Saint-Louis de Versailles, avait eu un jour devant la reine ce mot profond : « Jadis on nous donnait par charité beaucoup et à petit bruit ; aujourd'hui on nous donne par humanité peu et au son de la trompette. »

monde sans fortune et des femmes de la campagne sans ouvrage.

On admirait cette charité, on se demandait seulement comment les ressources de sa cassette y pouvaient suffire. La duchesse de Villars répondait en souriant au roi, qui lui posait la question : « Je conseillerais à Votre Majesté de mettre la reine à la tête des finances de l'État, car elle a évidemment le don des miracles pour multiplier les siennes. »

Ce secret merveilleux était de retrancher sur son luxe, sur ses goûts, sur ses dépenses personnelles : « J'ai assez de robes, et mes pauvres manquent de chemises. »

Un jour qu'on lui proposait un bijou tout à fait à sa convenance, mais d'un assez grand prix : « Il me plairait assez, dit-elle, mais pour en bien juger, il me faudrait mes yeux de demain. » Quand le lendemain l'orfèvre se présenta ponctuellement à sa porte, demandant l'honneur d'entretenir Sa Majesté : « Oh ! à coup sûr, répond la reine, ce n'est pas à ma Majesté qu'il en veut, ce n'est qu'à ma Fantaisie ; vous lui direz qu'elle est partie. »

Le bon exemple n'est jamais vain. Dans un temps qui « se contraignait fort peu sur la vertu », selon le mot de Saint-Simon, des femmes de la Cour, après s'être laissées aller au courant, — au contact de Marie Leczinska et de ses filles, remontaient la pente pour finir dans des sentiments d'honneur et de piété, une vie où l'ambition et autre chose encore avaient tenu trop de place.

Tout occupée de ses bonnes œuvres, Marie Leczinska n'eût guère trouvé le temps de songer aux intrigues de la politique, si même, par principe, elle ne s'en était soigneusement défendue :

« Je me souviens d'avoir ouï dire à mon père que les Français accordent tout aux femmes excepté le droit d'en être gouvernés. »

Elle n'importunait point le roi de sollicitations, et si l'on a gardé le souvenir de la grâce d'un déserteur qu'elle obtint, c'est pour sa délicate repartie à Louis XV, hésitant à faire fléchir les lois militaires :

« La miséricorde des rois est de rendre la justice, mais la justice des reines est d'exercer la miséricorde. »

Elle ne disputait rien, sur le terrain de l'influence, à la favorite, se contentait de lui imposer le respect, et arrachait à Mme de Pompadour cet aveu pénible sous sa forme railleuse : « Je vois que la *vraie* dévotion est bonne à quelque chose ».

En une circonstance, elle sortit de sa réserve, car elle s'estimait en face d'un devoir impérieux et devinait trop le péril de la religion : les événements ont confirmé depuis sa sagacité. C'est au moment du complot tramé, sous un vain prétexte, contre la Compagnie de Jésus. L'acharnement de ses ennemis indignait sa raison, leur mauvaise foi révoltait sa justice, leur but à peine voilé alarmait sa piété et, dans cette persécution de religieux respectables, elle considérait la victoire des incrédules, l'ébranlement de l'Église de France, la responsabilité coupable de la monarchie.

Elle fit donc appeler le duc de Choiseul et dit au premier ministre :

« Vous savez, monsieur, que je ne me mêle point d'affaires et que je ne vous importune pas de mes demandes ; c'est ce qui me donne la confiance que vous ne me refuserez pas une chose que je crois bien juste et à laquelle est attaché le bonheur de ma vie :

promettez-moi que l'affaire des jésuites n'ira pas jusqu'à leur destruction.

— Sa Majesté me demande un miracle.

— Eh bien ! faites ce miracle, et vous êtes mon saint. »

La reine, le dauphin, la dauphine, Mesdames parlèrent à Louis XV, le supplièrent, lui manifestèrent leur émotion, leur chagrin, leurs alarmes. Le monarque n'eut rien d'autre à leur répondre que leur faire espérer qu'ils exagéraient. Déjà il ne semblait plus le maître, son égoïsme comptait acheter le repos en sacrifiant des prêtres silencieux à des robins fort bruyants; il oubliait que le roi n'est roi que pour le bien de ses sujets, et qu'il ne se trouve plus à l'abri des révolutions, parce qu'il ne remplit plus sa fonction, dès que l'injustice ne se brise pas aux pieds du trône.

Les maisons et les collèges des jésuites furent donc fermés, les Pères dispersés. Jamais Marie Leczinska ne voulut renoncer à l'espérance de leur rétablissement¹. Comme, entourée de ses filles, elle recevait le P. Griffet, dont elle avait, avec tout Versailles, goûté les sermons, lui montrant la broderie qu'elle tenait en main :

« Tenez, lui dit-elle, voici une chasuble que je destine à la première de vos maisons qui sera rétablie.

— Cela étant, Madame, répondit le jésuite perspicace et plus au fait de la puissance de la malice des hommes, Votre Majesté pourrait se contenter d'en faire un point par jour.

— J'espère mieux que vous, je verrai ce que je désire; je dirai mon *Nunc dimittis* et mourrai de joie. »

1. Elle faisait remettre 400 louis par an aux jésuites de Lorraine

La princesse eut au contraire le temps et la douleur de constater combien l'irréligion augmentait en proportion de l'absence des religieux expulsés, et si elle avait déjà quitté cette terre lorsque la Compagnie fut dissoute par Clément XIV, avant de mourir elle avait pu voir — la maison de Bourbon n'eut jamais d'aberration plus étrange — la persécution, officiellement triomphante dans le royaume de France, se propager dans les États d'Espagne, de Parme et de Naples.

Navrée, elle n'était point surprise : le jour de 1751 où la librairie royale avait cru devoir lui apporter, comme un hommage de la nouveauté, le premier tome de l'*Encyclopédie*, elle ouvrit, parcourut et referma le volume, et sa sentence a été ratifiée par la postérité : « C'est du mauvais, du très mauvais ! »

Sur ce chapitre, sa bonté savait céder le pas à son indignation ; elle tenait en singulier mépris les « philosophes », et, plus que les faux pauvres, elle écartait les quémandeurs indignes ; ainsi pour Voltaire : il avait (on ne sait par quel subterfuge de ses amis et par quel reniement de ses maximes) obtenu de la pieuse reine une pension sur sa cassette ; enfin la princesse déclara net avoir été abusée et le scandale cessa. En considération des services du savant Helvétius, elle avait pourvu son fils d'une charge de maître d'hôtel de sa maison ; quand celui-ci publia son livre de *l'Esprit* elle le disgracia.

Ces principes d'une fermeté vengeresse, Madame Louise les recueillait d'un cœur loyal et d'une intelligence amoureuse de la justice. Plus tard, appelée à son tour à la responsabilité du commandement, elle reproduira dans ses actes ces exemples d'une mère objet de sa vénération.

« Maman, disait-elle dans les premières années de

son retour de Fontevrault, maman remplit ici ses journées encore plus saintement qu'on ne nous proposait de le faire au couvent. »

Et après l'expérience d'une longue intimité, moins avec la tendresse d'une fille qu'avec la force d'un témoin, elle se trouvait en droit d'écrire à l'abbé Proyart sollicitant des détails sur la princesse dont il se préparait à composer l'histoire :

« Ne vous flattez pas de pouvoir découvrir tout ce qu'il y aurait d'édifiant à dire sur la reine ; mes sœurs et moi avons toujours remarqué que la première de ses vertus était une grande humilité, d'où naissait une attention continuelle à nous dérober ce qu'il y avait de plus parfait et parfois d'héroïque dans ses actions. J'ai plus appris depuis sa mort que je n'en savais pendant sa vie. »

CHAPITRE III

LA VOCATION

La grâce de Dieu nous sollicite toujours, notre mérite est d'y correspondre. La vertu devient une habitude ; les plus vertueux sont ceux là qui depuis plus longtemps gravissent courageusement la colline ; à la fin ils s'élèvent au-dessus des brouillards de la terre et reçoivent les rayons du sommet. La fidélité de Madame Louise à ses devoirs datait de loin, et, n'ayant guère connu de défaillance, ayant évité les écarts, les arrêts et les chemins de traverse, elle s'était épargné le temps perdu, avançant d'une manière insensible sur la route royale de la perfection.

Dès le couvent, comme il est aussi fréquent que naturel, l'existence paisible de l'abbaye avait souri à sa jeune imagination. Son attrait pour les choses religieuses se développait dans une atmosphère capable de l'entretenir aussi bien que de le faire naître. Le retour auprès des siens ne lui avait pas coûté, parce que rien n'est onéreux à douze ans et que la diversité, à cet âge heureux, offre mille charmes ; l'accueil de son père, la tendresse de sa mère, l'affection de ses sœurs augmentaient sa joie d'entrer dans un pays enchanté, justifiaient son plein contentement des splendeurs de Versailles. Sa sagesse conservait avec scrupule ses habitudes de piété, notamment l'usage de réciter cha-

que jour en son particulier, tout comme à Fontevault, l'Office canonial. Elle manifestait dans ses pratiques une simplicité si calme, dans ses actes une régularité si sereine que Marie Leczinska disait : « Je n'aime pas seulement ma fille Louise, je la respecte. »

La première effervescence du tourbillon de la Cour étant apaisée, la princesse n'eut aucune peine à suivre la marche de ses pensées. « Tout ce qui est autour de moi serait de m'inviter à m'arrêter sur cette terre en apparence riante et heureuse; tout ce qui est dans moi me crie qu'elle n'est qu'un lieu d'exil et de pèlerinage. » Voilà son propre témoignage : il est impossible de le récuser.

Un fait extérieur vint bientôt préciser ses réflexions et faire germer dans son âme la semence qui s'était, en silence, développée au point de ne pouvoir désormais être étouffée.

Marie Christine de Gramont, comtesse de Rupelmonde, mariée à dix ans, à seize ans dame du Palais de la reine, à vingt-quatre orpheline et veuve, avait en treize mois perdu son enfant, son père et son mari. Sa dévotion était remarquée et les plaisants nommaient la « Semaine Sainte », la semaine où avec ses pieuses amies les duchesses de Fleury et d'Ance-nis, la comtesse de Talleyrand, elle prenait son service auprès de la reine. Dieu l'appelait. Riche, jeune, belle, adulée, elle quittait Versailles pour devenir au Carmel « sœur Thaïs de la Miséricorde »¹.

1. Marie de Gramont, née à Paris le 31 mars 1721, épousa en 1731 Yves de Lens de Récourt, comte de Rupelmonde, tué à l'ennemi en avril 1745; son père, le comte de Gramont, tomba à Fontenoy, au mois de mai; son fils de quatre ans était mort au mois de mars. Elle entra au Carmel le 19 juillet 1750, prit l'habit le 7 octobre 1751. Cette grande dame occupa jusqu'à

Le 7 octobre 1751, à la prise de voile, dans la chapelle du couvent de la rue de Grenelle¹, Madame Louise accompagnait sa mère. L'impression sur elle fut profonde² : « Voilà du courage ! voilà comment on ravi le ciel. » Et dans la visite de la maison, les interrogations devinrent si pressantes, si précises, que Mme d'Havré, la mère prieure, ne put s'empêcher de remarquer en souriant : « On croirait vraiment que Madame songe à devenir fille de Sainte-Thérèse. — Et pourquoi pas, riposta sérieusement la princesse, puisque les filles de Sainte-Thérèse sont si heureuses ? »

On ne vit dans cette répartie qu'un compliment naturel aux personnes aimables.

Il y avait plus. Et encore irrésolue, mais déjà inquiète « d'un rang qui ne fait pas le bonheur » — ce sont les propres expressions fixées par sa plume — elle estimait le train du monde une « illusion étrange, séduisante et commune » ; elle se sentait « enchaînée aux honneurs qui l'environnaient ». « Préféramment aux apanages de sa naissance » le calme des cloîtres,

sa mort (novembre 1784) l'emploi de « portière ». — *Chroniques de l'ordre des Carmélites*, V, 510. — Comte de Villermont : *Les Rupelmonde à Versailles*.

1. Les Carmélites avaient à Paris trois monastères : au faubourg Saint-Jacques où les religieuses réformées s'étaient installées en 1604 dans le prieuré de Notre-Dame-des-Champs ; au faubourg Saint-Martin, rue Chapon, dans un ancien hôtel des évêques de Châlons (1617) ; rue du Bouloy dans une maison dont les reines Anne et Marie-Thérèse d'Autriche posèrent la première pierre en 1664 ; ce monastère, en 1689, se transporta au faubourg Saint-Germain, rue de Grenelle, proche des Invalides.

2. « Je n'oublierai jamais ce que je lui dois, écrivait-elle, trente ans plus tard ; ce fut sa cérémonie de prise d'habit qui me frappa, et si fort que ma vocation n'a jamais varié. »

dans des travaux soulagés par la prière, lui promettait le plus certain et peut-être le seul trésor de la vie : la paix du cœur.

Contre-partie de Fontevrault, Versailles ne lui offrait pas le spectacle du bien, il étalait l'aspect du mal.

Elle avait rencontré le péché et par suite la nécessité de la pénitence. La parabole de la plus grande difficulté pour le riche d'entrer au paradis que pour le chameau de passer par le trou d'une aiguille l'impressionnait étrangement : elle était riche parmi les riches. Que d'autres se forgent une chimère sur la félicité des princes, elle ne pouvait partager ces illusions. Toucher de si près la fragilité du bonheur des couronnes terrestres augmentait son désir de la couronne préparée au ciel. Sa charité naturelle engendrait son besoin du détachement, et de sa générosité même naissaient des scrupules : songeant au précepte de l'aumône qui doit s'étendre à tout le superflu, elle se disait : « ce superflu pour moi est immense ! »

Soucieuse ainsi de dénouer les fils de soie de sa prison dorée, ce n'était point pour songer à se lier par les nœuds nouveaux du mariage, ni justement faire exception aux précédents de ses sœurs aînées, restées filles, satisfaites apparemment de leur sort, sans quitter leur patrie, auprès du roi, dans la première Cour du monde.

Lorsque Kaunitz vint à Versailles pour conclure, en flattant Mme de Pompadour, une alliance imprévue entre la France et l'Autriche, on disait tout bas qu'il avait l'ordre de cimenter cette « union monstrueuse » (ainsi la qualifiaient les vieux diplomates et les généraux) par un accord de famille. La plus jeune fille de Louis XV pouvait seule être mise en cause, le mari éventuel

n'ayant pas dix ans.¹ La princesse, se sachant l'objet de l'attention intéressée de l'ambassadeur, affecta de se donner mauvaise grâce devant lui pour écarter tout rapport favorable, partant tout projet de mariage.

A l'abri de graves évènements qui eussent contre son gré irrévocablement fixé sa destinée, elle se prêtait très volontiers, pour le reste, aux exigences de son rang. Nous la voyons faire à Paris une sorte d'entrée officielle qui ne s'accomplit pas sans apparat :

Avec Madame Sophie, en un beau jour du mois de juillet 1761, elle partit entendre la messe à Notre-Dame, vénérer la châsse de sainte Geneviève et, sur les boulevards, précédée du duc de Chevreuse et du prévôt des marchands, prolonger une promenade sensationnelle dans les grands carrosses du roi.

De la porte Saint-Honoré à la porte Saint-Antoine, deux longues files de voitures rangées sur les contre-allées, derrière les arbres, amenaient les gens du bel air qui éclataient en applaudissements, au milieu d'une foule de piétons où maintenait le bon ordre M. de Roquencourt, chevalier du guet².

Au soir, Mesdames vinrent prendre sur les berges

1. En adoptant ce renseignement fourni par Barbier et par d'Argenson, on devrait conclure qu'il s'agissait de l'archiduc Léopold, plus tard grand-duc de Toscane et empereur d'Allemagne, dont la date de naissance (5 mai 1747) coïnciderait bien ; il aurait pu être également question de son aîné Joseph, le futur empereur, alors âgé de seize ans, et qui ne se maria qu'en 1760 avec Isabelle de Parme. Mais on ne saurait s'arrêter à la personne de l'archiduc Maximilien qui n'était pas encore né. M. de la Brière a été trompé ici par un trop ingénieux rapprochement entre les vocations religieuses de Madame Louise et du prince Maximilien, entré dans les ordres et mort archevêque de Cologne.

2. Barbier. *Journal*, VII, 3-8

de la Seine leur berline de voyage et, sous le soleil couchant, dans un nuage de poussière dorée, disparaurent aux yeux des Parisiens qui regrettaient de voir s'enfuir la gracieuse apparition enveloppée de dentelles et de soie.

On les revit d'ailleurs trois jours après, au grand service célébré à Notre-Dame pour la feue reine d'Espagne afin d'entendre l'oraison funèbre prononcée par Mgr de Roquelaure, évêque de Senlis. Le dauphin menait la dauphine, le duc de Chartres Madame Sophie, le comte de la Marche Madame Louise ; trois seigneurs portaient la queue des robes des princesses. La cérémonie terminée, l'on fut diner à l'Archevêché où Mgr de Beaumont hébergea 300 personnes. Les vivats retentirent au retour sur le Pont-Neuf, le quai du Louvre, les Tuileries, derrière les garde-françaises qui formaient la haie jusque dans la demi-lune du cours de Versailles.

A ces cérémonies fastueuses, la princesse préférait naturellement l'existence régulière de son intérieur. Et c'est pourquoi les séjours de Compiègne lui semblaient agréables, l'étiquette s'y allégeant beaucoup. La reine, qui partageait ces goûts, ne revenait à Versailles qu'en regrettant, elle aussi, de « rentrer à Babylone ». Elle profitait de ce calme relatif pour faire sa retraite annuelle ; chez les Carmélites, voisines du château, elle s'était réservé un petit appartement qui lui permettait de suivre les exercices de la communauté. Madame Louise l'accompagnait à la chapelle, le samedi, pour le chant de l'antienne à la Sainte Vierge, au parloir pour échanger avec la prieure des entretiens que prolongeaient des billets pleins d'abandon. Si bien que dans cette intimité avec les filles de

Sainte-Thérèse, Madame Louise, appréciant davantage leur vertu et leur bonheur, plus tard écrivait avec une pointe de malice : « Toutes ces occasions réveillaient mon désir et la reine, sans s'en douter, contribuait plus que personne à l'entretenir. »

Il y avait, tout proche de Compiègne, une maison bénédictine, l'abbaye de Royal Lieu, dont la supérieure se trouvait la plus vieille amie de Madame Louise : Mme de Soulanges, sa maîtresse de Fontevrault¹.

La princesse multipliait les prétextes pour se rendre auprès de sa chère abbesse² ; ses visites avaient le charme et la simplicité de l'imprévu ; elle bannissait tout train extérieur, au point d'arriver seule, à pied, à travers les futaies de la forêt comme ce jour où, surprise par l'orage, elle rentra ses vêtements tout mouillés au château. L'intimité de ces tête-à-tête roulait souvent sur la vie religieuse et Madame confiait ses espérances, ses hésitations, ses désirs de perfection, les embarras de ses devoirs présents à une personne qui, capable de lui apporter des lumières, possédait de tout temps sa confiance.

Préoccupée de ne pas désobéir à la grâce d'en haut, elle avançait « avec une détermination réfléchie ». Ces réflexions venant se présenter tumultueusement à son esprit, elle retombait au-dessous des résolutions prises et des promesses faites. « Elle était arrêtée par la crainte de la singularité ». Parfois, elle s'alarmait que Dieu « ne lui parlât que trop clairement et

1. Madame de Soulanges avait reçu la bénédiction de sa charge le 8 juin 1754, dans la maison de Saint-Cyr, en présence de Mesdames et des mains de leur premier aumônier.

2. Madame Louise et le Dauphin tiennent sur les fonds baptismaux une nièce de Mme de Soulanges, le 29 janvier 1762.

qu'elle ne fût obligée de s'engager trop avant dans son service ».

Le premier pas de sa vocation avait été le désir, le second la certitude de rencontrer la paix dans le cloître. La reconnaissance des bienfaits de Dieu l'avait portée plus avant d'un élan généreux.

Les splendeurs de la Cour ne l'enivraient guère ou ne l'éblouissaient plus; les courtisans lui semblaient mesquins. « Elle n'apercevait que des cœurs insensibles aux dons célestes, avides seulement à chercher les biens de la terre. » Pour elle-même, comblée de tout, « les douceurs et les plaisirs qu'elle goûterait ne feraient pas le moindre accroissement à son mérite ». C'était prudence peut-être de ne pas se séparer des biens qu'elle possédait selon l'ordre de la Providence « par un divorce entier et éclatant », mais c'était témérité de risquer son salut éternel pour les satisfactions passagères d'une prospérité fatalement bornée. Quelle âme un peu généreuse n'a cherché le moyen de témoigner à Dieu sa reconnaissance pour ses bienfaits et n'a ressenti une certaine angoisse à ne pas le trouver ? Ayant reçu beaucoup, Madame Louise croyait devoir beaucoup.

D'un sentiment identique est fait principalement l'amour filial. En même temps qu'à assurer son bonheur futur, Madame Louise songeait à sauver l'âme de son père, dont la conduite présente ne motivait que trop ses inquiétudes qu'une fille pouvait concevoir. La tâche était plus difficile, partant plus urgente. Sa foi grandissait en proportion de ce que s'allumait son amour. Dans Louis XV elle voyait son père, mais elle considérait aussi son roi, et le roi Très Chrétien de la nation fille aînée de l'Eglise, le royaume baptisé à Reims, sacré avec Charlemagne, sanctifié par saint

Louis. Prières et sacrifices ne lui peuvent désormais paraître excessifs ; elle ne dit pas : « Je veux me sauver », mais : « Je veux sauver la France ! » A ses yeux s'ouvre le seul horizon digne d'une chrétienne, celui de la charité¹.

En posant si fréquemment le pied sur ce terrain de la dévotion solide, elle se sentait plus affermie pour marcher sur le parquet glissant de la Cour. Plus haut que l'horizon des bosquets de Versailles, son esprit prenait son vol. Sa force morale grandissait avec les années. Elle sondait ses pensées, méditait, écrivait ses réflexions. Chaque soir son portefeuille s'enrichissait d'une page nouvelle.

Personne n'a lu les *Exercices spirituels* de saint Ignace sans être frappé des comparaisons militaires employées naturellement par le chevalier de Pampe-lune. Chacun peut aussi remarquer, dans les *Méditations* de Madame Louise² — en particulier celle qui a trait aux Rois Mages — des allusions aux préséances, aux dignités, à l'honneur et une allure toute aristocratique, pour traduire, dans une grande noblesse de langage, une très ferme précision d'idées. Elle revient sans cesse à la « modération dans l'usage des grandeurs », et proclame que la vertu est d'une « obligation plus pressante pour les personnes que l'éléva-

1. « Je ne dois pas borner ce respect pour la loi de Dieu à mon avantage particulier. L'état supérieur où le Ciel m'a fait naître exige encore que j'y appelle toutes les personnes qui m'approchent, que mes exemples comme mes paroles leur servent d'instruction continuelle. »

2. Ces *Méditations*, auxquelles nous avons déjà fait quelques emprunts, furent recueillies respectueusement au Carmel ; elles ont été publiées, après la mort de Madame Louise (le privilège porte la date du 14 mars 1789), par l'abbé Guillon. — M. l'abbé Bernard en a donné une nouvelle édition en 1879.

tion du rang place au-dessus des autres ». Elle s'affermir dans ses « engagements de sujette, d'enfant, de maîtresse et de chrétienne ». Le devoir supérieur qu'elle entrevoit la conduit à perfectionner son devoir d'état : elle demeure donc « attentive à remplir ce qu'elle doit à l'autorité et à la société. » L'humilité chrétienne ne la fera pas déchoir : « une vertu commune n'est pas assez pour répondre aux vues du Seigneur ». Elle se sent appelée à « quelque chose qui l'attache plus particulièrement à son service ». Comme le gentilhomme fidèle suit son prince, elle regarde le chemin royal de la croix où s'avance le Sauveur : « Vous allez, s'écrit-elle, m'y voir à vos côtés ! »

Les obstacles, elle les devine, elle les énumère, mais pour les vaincre : « Je me tiendrai en garde contre l'orgueil, contre l'indolence et la mollesse que détermine une situation sans contrainte, contre la vivacité des désirs qui naît des pouvoirs attachés à mon rang, contre la dissipation à laquelle me porterait une imagination difficile à fixer, contre une multitude d'autres penchants que j'ai à craindre dans un séjour où tout les flatte, où tout peut me les rendre funestes. »

Une défiance d'elle-même la fait prudente vis-à-vis d'autrui ; pour le bien, elle étudiera les caractères « de peur d'irriter le mal en voulant le guérir ».

Point de piété sombre « qui ne sait pas s'accommoder aux personnes et aux circonstances ». Mais « que tout ce qui m'approche, que tout ce qui dépend de moi reconnaisse qu'on ne saurait me plaire qu'autant qu'on respecte la religion et la vertu ».

Il semble difficile de lire plus clairement dans l'histoire d'une âme, d'y suivre avec plus de simplicité l'action de la grâce, d'y mieux retrouver l'empreinte

du doigt de Dieu. Quelle vocation religieuse fut jamais plus logique et visa un but plus élevé ? Le contraste qui étonnait tout d'abord entre le palais d'une grande princesse et la cellule d'une pauvre moniale ne saurait choquer ; les termes du problème sont renversés, les disproportions s'effacent, et ces pages intimes exhalent, dans une sérénité touchante, le parfum divin qui enivra une Fille de France et à travers les siècles embaume encore nos cœurs.

Demandons la fin de son histoire à ces pages, elles renferment tout son secret :

Environnée d'une pompe dans laquelle elle constate qu'il est si difficile de se garder de l'orgueil, poison de toute grandeur humaine, elle veut cependant devenir, quels que soient les obstacles, « humble, charitable et pieuse ». Pour cela elle acquerra la science qui fait les saints, uniforme pour toutes les créatures, avec les moyens pratiques et parfaitement simples qui y conduisent. Dans un rang très élevé et dans un monde très frivole elle veut éviter surtout la singularité. La célébration des fêtes de l'Église soulignera, sans les faire remarquer, les étapes de ses efforts, et dans les intervalles de ces grandes dates liturgiques, la préparation de la fête prochaine, le souvenir de la fête passée viendront l'aider à se maintenir comme en un perpétuel recueillement.

Elle trouvera certainement ainsi une paix et un bonheur que le remords enlève visiblement à tous ces gens qui l'entourent et qui les cherchent vainement dans le tourbillon des plaisirs. Le moins heureux de tous, le plus fatigué, peut-être le plus coupable, c'est le roi, le roi son père. Son cœur filial s'émeut d'une compassion particulière. Le salut de cette âme, qui glisse à sa perdition au milieu des plus grands scan-

dales, devient son idée maîtresse. Chaque jour sa religion lui fait demander la conversion des pécheurs. En est-il pour elle un plus proche et plus tendrement aimé ? Que de fois elle a vu couler sur lui les larmes de Marie Leczinska, épouse trahie, reine outragée, chrétienne en deuil ! Racheter l'âme de Louis XV, obtenir son retour, expier ses fautes, Madame Louise en a le moyen par son propre sacrifice.

Elle sent son cœur frémir et distingue déjà tout le mystère qui arrachera son père au démon. Un soir, sur son carnet, elle écrit les mots qui résument sa certitude :

« Le Seigneur m'appelle à quelque chose de plus élevé qui m'attache particulièrement à son service. »

Et d'un trait elle souligne les deux éléments du problème qu'elle veut résoudre :

« Moi, carmélite ; et le roi tout à Dieu ! »

Dès lors, dans une patience égale à sa résolution, elle va attendre l'heure où le Ciel lui permettra de remplir son désir en accomplissant sa vocation. Et les accents qu'elle trouve sont sublimes :

« Dieu, qui commandez aux orages et aux tempêtes, apaisez les troubles intérieurs qui voudraient empêcher votre voix. *Calmez, s'il le faut, jusqu'à mes espérances* ; anéantissez en moi jusqu'aux regrets ; remplissez mon âme de cette sérénité pure qui surpasse tout sentiment. Réglez sur mon cœur et rendez-le digne de votre amour ! »

Où sera situé ce royaume ? Sa première pensée a été se reporter naturellement vers Fontevault ; tout l'y attire : les souvenirs de son enfance, sa gratitude, la maison qu'elle connaît, les règles déjà pratiquées. Mais elle craint les honneurs dont on ne manquera

pas de l'entourer, et la crosse d'abbesse qu'on s'empressera de lui offrir. Ce n'est point pour retrouver des hommages qu'elle quittera Versailles.

Ira-t-elle à la Visitation? Attirée par la dévotion au Sacré-Cœur vers les filles de sainte Chantal, elle en est éloignée par leur tâche d'éducatrice, pour laquelle elle ne se sent pas faite.

C'est dans un Ordre de pénitence, de mortification qu'elle veut entrer, et son renoncement au monde, qui lui procurera la paix religieuse, doit aller jusqu'à l'extrême : à l'immolation des moindres aises de son corps, des plus lointaines velléités d'orgueil de son cœur.

Le Carmel, qu'elle connaît déjà, fixe sa résolution. Les exemples du monastère de la rue de Grenelle, les pratiques du couvent de Compiègne l'impressionnent et l'instruisent.

Mais rien n'est simple dans la vie et le sentiment du devoir, tout le premier, crée pour notre délicatesse des hésitations douloureuses, jusqu'au jour où la lumière, qui brise nos incertitudes comme l'éclair déchire les nuages, nous vient d'en haut. Ayant précisé ses volontés, Madame Louise se prit à douter de leur accomplissement : son humilité lui fit craindre la présomption. Elle traversa une crise d'âme nouvelle, la plus pénible qui se puisse rencontrer : l'obscurité dans l'esprit.

« Les austérités corporelles, à coup sûr, n'étaient ni au-dessus de sa foi, ni au-dessus de son courage. Au contraire, elles allaient merveilleusement à cette âme avide de sacrifices, d'expiations et qui ne demandait qu'à faire d'elle-même l'holocauste le plus complet. Mais à cause du peu de santé qu'elle se connaissait et de la faiblesse de son tempérament, il lui semblait

qu'elles étaient au-dessus de ses forces. C'était donc à ses yeux un très sérieux obstacle. Elle se défia de tous ces désirs d'immolation que Dieu mettait en elle¹. »

Il est certain que sa complexion était assez frêle ; à diverses reprises, elle eut des crachements de sang. Et la reine, à qui ne pouvait échapper l'extrême piété de sa fille, ayant dit à quelques confidents : « Vous verrez que Louise finira par vouloir se faire carmélite », la reine ajoutait, dans une mélancolie ou son bon sens calmait ses craintes : « Mais avec sa santé, la pauvre enfant n'y tiendrait pas. »

On peut avec certitude faire remonter le choix de Madame Louise au moins à l'année 1762. A cette époque, atteignant sa vingt-cinquième année, elle fit son testament et elle y exprima le désir, quel que fut encore son rang dans le monde, d'être enterrée non pas à Saint-Denis, mais à Paris, au petit cimetière du monastère de la rue de Grenelle, et en habit de carmélite.

Si par délicatesse, et afin de ne pas provoquer trop tôt les alarmes maternelles, Madame Louise n'échangeait avec Marie Leczinska que des paroles discrètes sur le grand sujet qui la dominait, au contraire elle s'ouvrait entièrement avec son confesseur des « avances miséricordieuses du Seigneur », et elle constatait en retour « l'étendue des faveurs dont Dieu la comblait au tribunal de la pénitence ». Ses directeurs éclairés furent successivement le père de Larive, et à partir de 1760, le père François de Beauvais, un prêtre d'une trempe antique et d'une énergie qui savait la vie².

1. Abbé Gillet.

2. Le P. de Beauvais avait été désigné par Mgr de Beau-

Auprès de sa sainte pénitente, il exerça son ministère délicat jusqu'au printemps de 1764 ; à cette époque, mis en demeure par un arrêt du Parlement de renier la Compagnie de Jésus, il préféra quitter l'intérêt de ses emplois et la douceur de sa patrie que de trahir ses serments¹. A Madame Louise, qui lui garda toujours la plus fidèle reconnaissance, il n'aurait pas su enseigner la mollesse, et il remettait une âme toute fortifiée à son successeur auprès d'elle : le pieux abbé du Ternay.

Dieu parlait d'ailleurs un langage plus expressif encore que celui des hommes et menait pas à pas la future carmélite sur la route du détachement. La mort fauchait autour d'elle les plus belles branches du tronc royal. La famille des Bourbons semblait revenir aux jours des grands deuils qui avaient laissé une empreinte néfaste sur les dernières années de Louis XIV. L'œil du chrétien voit, dans ces hécatombes d'une race, à la fois des punitions et des relèvements. Louise de France estimait qu'en cette disparition d'êtres chéris elle retrouvait l'entière liberté d'une vocation qui couronnerait, par son immolation personnelle, le rachat des coupables.

mont. Il ne faut pas le confondre avec son éloquent contemporain et homonyme, l'abbé J.-B. de Beauvais, prédicateur du roi et évêque de Senez, mort en 1790, député aux Etats généraux.

1. Sa protestation mérite d'être conservée : « J'ai passé 35 ans à former des citoyens et je cesse de l'être. Il me faut, à 70 ans, chercher une retraite et finir dans un pays étranger une vie dont 42 ont été consacrés au service de la patrie. Dans l'alternative rigoureuse de l'exil ou d'un serment que je crois ne pouvoir faire, je ne balance pas, et je pars, victime de la fidélité que je dois aux saints engagements que j'ai contractés ; plein de respect pour la main qui frappe, soumis à celle qui permet, je n'implore que celle qui soutient. »

Depuis la mort de sa grand'mère, la reine de Pologne, elle avait pleuré ses sœurs : Madame Henriette et Madame Infante ; ses neveux : le duc d'Aquitaine et le duc de Bourgogne ; sa nièce, fille aînée du dauphin ; le dauphin lui-même, ce frère qui partageait si étroitement sa foi, ses goûts, ses opinions ; son grand-père, le roi Stanislas ; sa belle-sœur, Marie-Josèphe de Saxe, et enfin sa mère, Marie Leczinska.

Ce dernier coup fut le plus sensible. La santé de la reine déclinait depuis la mort du dauphin : « Vous me guérirez, disait-elle avec une amertume résignée, si vous pouvez me rendre mon fils. » Elle devenait presque aveugle, s'excusait de reconnaître mal son entourage : « Croyez bien que je ne me serais pas méprise si je pouvais y voir par mon cœur. »

Enfin le temps arriva, comme dit justement Proyard, où cette pieuse princesse « se sut bon gré d'avoir fait toute sa vie l'apprentissage de la mort. » Ceux-là même de ses sujets qui s'occupaient peu d'une souveraine dont l'influence paraissait bornée, s'avisèrent de ses vertus et se souvinrent de ses bontés. Les antichambres de Versailles se trouvèrent pleines de gens en quête de nouvelles, et le roi, qui avait tant outragé l'épouse, parut affligé de perdre la reine. Il l'entoura de respects et de regrets. Lorsqu'il apprit des médecins que tout espoir devait être abandonné, il sut trouver pour l'avertir un mode de courtoisie que les circonstances rendaient touchant : il s'approcha du lit de la reine, avec ses filles et, en s'inclinant : « Voici Mesdames, que je vous présente pour recevoir votre bénédiction. » Marie Leczinska comprit.

Elle rendit le dernier soupir, ses mains défaillantes égrenant encore son chapelet, vers la fin du jour, le vendredi 24 juin 1768. Elle avait soixante-cinq ans

et était reine de France depuis quarante-trois années.

Parmi les maximes morales qu'elle se plaisait à écrire et à distribuer ensuite à ses amis, l'une pouvait lui convenir particulièrement : « Les femmes dont on a le mieux parlé après leur mort, sont celles dont on parlait le moins pendant leur vie. »

Son testament mentionnait surtout des charités aux pauvres, des dons à ses serviteurs. Elle recommandait à ses filles le soin de ses œuvres : les couvents de Versailles, les missions de Pologne, l'acquittement de ses legs, le paiement de pensions, la continuation de ses aumônes¹. Il est vraisemblable qu'elle comptait particulièrement sur la fidélité de Madame Louise.

Après une semaine que les peuples furent venus prier auprès de son corps, on lui fit des obsèques solennelles à Saint-Denis, et sous les voûtes de la basilique, Mgr Poncet de la Rivière, ancien évêque de Troyes, fit éclater l'émotion de l'auditoire en racontant l'histoire de la reine, c'est-à-dire en rappelant ses vertus.

De ce tombeau, où la douleur de Madame Louise ensevelissait ses dernières joies terrestres, allait sortir comme une résurrection, la résolution suprême qui la conduirait à son but.

Dans sa maladie, la reine a confié à sa fille Louise le soin de la conversion de Louis XV, et une fois de

1. Les pensions de la reine montaient à 27 500 livres : le poète Moncrif y figure pour 2 400 francs ; Fréron pour 10 louis « cinq abonnements aux *Feuilles littéraires* » ; un valet de chambre de Mme de Luynes : 288 francs « pour avoir soin de ma guitare ».

Et sur la liste des secourus, on lit cette singulière annotation du contrôleur : « M. de Pomery m'a dit de dire à M. de Tramecourt que l'homme sans jambes et la nouvelle convertie étaient conservés en entier. » -- (*Archiv. Nat.*, O¹ 3781, 4^e dossier).

plus ces saintes femmes s'entretiennent de leur triste espoir. La reine n'ignore plus la vocation de sa fille , elle craint seulement pour elle une santé mal habituée aux fatigues.

Madame Louise est plus préparée qu'elle ne croit. Après des années de réflexion, sur son cahier de pensées elle écrit la conclusion pratique :

« J'ai mis tout au pis. Rien ne m'a effrayé. J'ai comparé l'état de princesse et l'état de carmélite ; et j'ai toujours prononcé que l'état de carmélite valait mieux que celui de princesse. »

Elle vient de triompher de la plus sûre des épreuves : celle du temps.

Doucement, prudemment, pour ne pas éveiller l'attention de la Cour, elle augmente les mortifications personnelles. Sur sa table, autrefois recherchée, elle laisse intacts les meilleurs mets et son cuisinier s'en dépite, déclarant que Madame Louise devient si difficile que rien ne la peut satisfaire. Souvent elle se contente d'un morceau de pain, alléguant la fatigue de son estomac ; et pendant tout un carême, on ne la vit prendre que du lait, sous le même prétexte.

Dans sa chambre, dès qu'elle est seule, elle éteint les bougies des candélabres et allume des chandelles pour s'habituer à l'odeur du suif. Sous sa robe de brocart et ses paniers de soie elle porte la tunique de serge d'une carmélite qu'elle a obtenue en grand secret du couvent de Compiègne¹.

1. Elle écrivait à la mère Marie de l'Incarnation, la prieure :

« J'ai une grâce à vous demander, mais sous le plus grand secret. C'est que vous vouliez bien m'envoyer la tunique de serge que votre novice portait hier à sa prise d'habit. Je serais fâchée qu'on le sût, parce que bien des gens en riraient et d'autres le trouveraient extraordinaire. Pour moi, je vous

Et pour fournir une explication à l'étonnement de ses femmes, elle veut, leur dit-elle, atténuer par la rudesse de l'étoffe ses douleurs de rhumatisme.

Tous ses loisirs, elle les emploie à des lectures graves : elle fréquente saint Ambroise et résume pour son usage la traduction que l'on vient de publier du *Traité de la virginité*. Elle lit, relit la *Vie des Saints*, choisissant ceux dont la condition s'est rapprochée de la sienne : saint Louis, saint Henri, saint Edouard, sainte Marguerite, sainte Elisabeth, qui « sont devenus des saints au milieu du monde le plus corrompu ». Son livre de chevet est la *Règle de sainte Thérèse* ; elle en a reçu un exemplaire du Carmel de Saint-Denis, elle cache le petit volume dans une cassette dont elle porte la clef, et, seule dans son appartement, le feuillette, l'annote, le médite. Elle apprend la vie qui va devenir sienne, en scrute avec un respectueux empressement les obligations.

Et pendant ces épreuves intimes elle accepte sans sourciller l'éternelle monotonie de Versailles.

Au roi, trois visites par jour :

Le matin, Louis XV, par son petit escalier, se rend chez Madame Adélaïde, qui tire ses sonnettes afin d'avertir ses sœurs : elles accourent embrasser leur père avant le départ pour la chasse.

Au retour de l'équipage, vers six heures du soir, c'est le « débotter du roi ». Mesdames interrompent leur lecture, passent une jupe ornée, attachent une

avoue que je regarde presque comme une relique la tunique que porte cette novice, à ce premier sacrifice qu'elle fait d'elle-même. Vous pourrez me l'envoyer un matin par votre tourrière, enveloppée d'un papier bien cacheté, avec ordre que le paquet me soit remis à moi-même en personne. »

longue queue de soie à leur taille, jettent sur leurs épaules un grand mantelet de taffetas noir. Leurs officiers, portant des flambeaux, les précèdent jusqu'au cabinet du roi.

Après le dîner, on prend le café chez l'ainée, Madame Adélaïde, avant de s'asseoir aux tables de jeu pour le *cavagnole*, cette sorte de loto qui avait amusé la reine autant qu'il ennuyait ses filles. A minuit, chacun regagnait son appartement.

A l'abri des importuns, Louise de France s'ingéniait à rencontrer Louis XV seul à seule. Avec ce père qu'elle allait quitter elle se faisait plus tendre. Il y était sensible et à l'occasion savait écouter de sa fille la plus jeune des paroles graves, même aux jours des plus grandes faiblesses pour Mme du Barry.

Les courtisans en faisaient la remarque. Un matin que Madame Louise avait passé une grande heure dans la chambre du roi, la duchesse de Duras, qui l'attendait dans le salon voisin, lui demanda en riant à sa sortie « si elle avait son portefeuille » ?

— Sans doute, repartit la princesse sur le même ton, il est dans ma poche, le reste est dans ma tête ».

Elle donnait de la sorte satisfaction à sa tendresse filiale, gagnait le cœur d'un père qu'il allait falloir attendrir, et à qui on aurait un consentement pénible à arracher. Mais elle n'osait encore aller plus loin.

Son confident, son conseil en une conjoncture aussi extraordinaire, c'était le pasteur du diocèse, Mgr Christophe de Beaumont. Le zélé archevêque de Paris l'éclairait sur ses doutes, lui apportait son expérience; il fut enfin chargé par elle de faire la démarche auprès du roi.

Dans les derniers jours du mois de janvier 1770, Mgr de Beaumont, tout ému, se rendit à l'audience

et exprima à Louis XV le désir de sa fille d'entrer au Carmel. — Elle en demandait humblement la permission à Sa Majesté.

L'archevêque déclara depuis qu'il aurait peut-être hésité à accomplir sa mission, s'il avait prévu le trouble avec lequel le roi entendit ces premiers mots. Il se leva brusquement, puis, reculant d'un pas :

« Quoi ! monsieur l'archevêque, c'est là votre nouvelle, et c'est vous qui me l'apportez ? »

Le prélat, remis de son émoi, représenta au prince les inquiétudes de Madame Louise, ses longues réflexions, la conviction où elle était parvenue, l'appel de Dieu, le désir d'y correspondre ; l'état même de sa santé qui s'altérerait en cette contrainte.

« Sans doute, reprit Louis XV, qui, à son tour, s'était ressaisi : j'aime mieux la voir vivante au couvent que morte au château. »

Puis, la tête dans ses mains, appuyé sur le dos d'un fauteuil, il demeura songeur, n'interrompant son silence que par des exclamations entrecoupées : « C'est cruel ! c'est cruel ! »

Il ajouta : « Si Dieu la demande, je ne puis la refuser. » Et se tournant vers l'archevêque : « Je répondrai dans quinze jours. »

Certes Louis XV était homme à garder un secret. Mgr de Beaumont avait estimé l'audience assez pénible pour n'en pas aller divulguer les détails. Il ne laissa rien deviner à personne.

Il n'y eut dans l'intervalle, entre le père et la fille, aucune entrevue particulière. Elle pria, souhaitant seulement que la décision royale fût prompte, car les fêtes du mariage du jeune dauphin et de Marie-Antoinette d'Autriche, fixées au mois de mai, étaient proches, et si madame Louise avait ostensiblement laissé faire les

préparatifs de ses parures de noces, elle avait résolu de quitter la cour avant ces jours bruyants.

Le 18 février 1770, Louis XV lui envoya sa réponse affirmative :

« Monsieur l'archevêque, chère fille, m'ayant rendu compte de tout ce que vous lui avez dit et mandé, vous aura sûrement rapporté avec exactitude tout ce que je lui ai répondu. Si c'est pour Dieu seul, je ne puis m'opposer à Sa volonté ni à votre détermination. Depuis dix-huit ans, vous devez avoir fait vos réflexions, je n'ai plus à vous en demander. Il paraît même que vos arrangements sont faits. Vous pourrez en parler à vos sœurs quand vous le jugerez à propos. Compiègne n'est pas possible; partout ailleurs, c'est à vous à décider, et je serais bien fâché de rien vous prescrire là-dessus. J'ai fait des sacrifices forcés; celui-ci sera volontaire de votre part. Dieu vous donnera la force de soutenir votre nouvel état, car la démarche faite, il n'y a pas à en revenir. Je vous embrasse de tout mon cœur, chère fille, et vous donne ma bénédiction. »

En effet, Louise de France avait songé à tout, même aux détails.

Elle manda le supérieur de la rue de Grenelle et le supérieur du Carmel de Saint-Denis. Apprenant de ce dernier, l'abbé Bertin¹, que le monastère se

1. Augustin Bertin, vicaire général de Périgueux, président au Parlement de Bordeaux, abbé de Brantôme (1758) et de Saint Mansuy (1763), conseiller d'Etat (1761), fut, comme supérieur du Carmel de Saint-Denis, où il succéda à Mgr de la Mothe, le directeur très écouté de Madame Louise, qui se déclarait « sa fille et filleule ». Soit de son logement au château de Versailles soit de son appartement de Paris, rue Neuve des Capucines, il se rendait très fréquemment à Saint-Denis.

Fils de Jean Bertin comte de Saint-Géran et de Bourdeilles

trouvait dans une si grande détresse que sa pauvreté l'avait fait appeler « la Trappe du Carmel » et que ses vingt-neuf religieuses n'y trouvaient plus de pain, elle déclara son choix, précisément pour cette humble maison.

Le jour même où Louis XV accordait sa permission, la Communauté en alarmes finissait une neuvaine pour obtenir de la Sainte Vierge du secours. Et l'une de ces pauvres sœurs, en hochant la tête, ne savait pas si bien dire :

« Il ne nous faudrait rien moins qu'une fille de France. »

La Providence l'envoyait.

Dans les entretiens qu'elle ne multiplia pas, par prudence, avec son père, Madame Louise demeura uniquement préoccupée de le consoler, et d'assurer le sort de toutes les personnes de sa « Maison ». Elle prit ses arrangements d'un esprit lucide, net, satisfait comme lorsqu'on touche au but et que toute hésitation s'efface.

L'abbé Bertin la venait voir et recevait ses ordres ; ils furent simples :

« Je n'ai besoin que d'une cellule conforme en tout à celles des autres religieuses. Mais, comme je suis accoutumée à ne monter ou descendre que des

maître des requêtes, et de Lucrèce de Saint-Chamans. Frère de Charles (1712-1774), évêque de Vannes (1746) ; et de J. Baptiste (1719-1792), intendant du Roussillon (1750), de Lyon (1754), Lieutenant de police (1757), Contrôleur général (1759-1763), ministre d'État (1764) et par intérim des Affaires étrangères (1774), membre des Académies des Sciences et des Inscript

Les trois frères étaient réputés pour leur valeur morale, honnêteté et leurs sentiments chrétiens.

escaliers faciles, s'il n'y a pas de rampe à ceux du Carmel, je vous prie de faire mettre des cordes, car mon étourderie ne vieillit point. »

Le supérieur se rendit donc à Saint-Denis pour y tout préparer. Les bonnes religieuses furent assurément bien surprises quand elles le virent, accompagné d'un architecte du roi, visiter en détail tous les bâtiments, commander des travaux qui ne paraissaient ni urgents, ni même nécessaires, faire mettre des rampes aux escaliers, ordonner de substituer dans la cave le vin au cidre, qu'on avait adopté par raison d'économie. Aussi la mère Prieure et la mère Dépositaire, qui n'avaient point d'argent et voyaient là de nouvelles dettes à faire, se permirent-elles, avant d'obéir, quelques observations dont, à leur grande surprise, on ne tint nul compte.

Pour mettre à couvert les responsabilités de tout le monde, la princesse demanda au roi un consentement écrit, et elle reçut de son père ce billet envoyé de Choisy :

« Vous n'aurez de moi qu'un mot, mon petit cœur, car il était tard. Je vous envoie l'ordre dont vous me parlez pour votre départ et j'exécuterai ce que vous désirez pour vos domestiques et tous vos autres arrangements. »

Au milieu des agitations de la Cour pour le prochain mariage du dauphin, Madame Louise pouvait plus aisément cacher son émotion et sa joie, son trouble et son espérance. Le carême finissait; elle fixa au mercredi saint le jour de son éloignement, demandant à Dieu l'énergie nécessaire pour retenir ses larmes à l'heure décisive du sacrifice.

CHAPITRE IV

L'ENTRÉE AU CARMEL

Les rares passants qui, de grand matin, le mercredi 11 avril 1770, rencontrèrent à la grille de Versailles une voiture aux livrées de la Cour, firent peut-être un jugement téméraire; ils se trouvèrent certainement excusables de ne pas soupçonner que la plus jeune fille du roi quittait ainsi, pour toujours, le château.

Ma'lame Louise avait, la veille, commandé à la grande écurie, pour sept heures du matin, une berline qui fût sans escorte, et désigné une seule dame pour l'accompagner, la princesse de Ghistelle¹, un seul écuyer, M. de Quincerot. — Comme elle leur avait donné pour motif son dessein d'aller à Saint-Denis prier sur le tombeau de la reine, ses deux compagnons respectaient le silence de la princesse. On changea de chevaux à Sèvres, on passa au grand trot Saint-Cloud, pour longer le bois de Boulogne, relayer de nouveau à Clichy, traverser Saint-Ouen. Mais ar-

1. Louise Élisabeth *de Melun*, fille du prince *d'Épinoy*, mariée (septembre 1758) au marquis *de Ghistelle* (ou Guistelles) *de Saint Floris*, Dame de la Dauphine (1763), Dame pour accompagner Mesdames (1768).

rivé aux maisons de Saint-Denis, au moment de se diriger vers la basilique, Madame Louise donna l'ordre d'arrêter au Carmel¹.

On l'attendait si peu que la portière parlementa avant d'ouvrir, il fallut chercher le supérieur, l'abbé Bertin; Madame entra seule, mais dès qu'elle eut pénétré en deça de la clôture, elle se rendit au parloir et y fit appeller la princesse de Ghistelle et M. d'Haranguier de Quincerot surpris et déjà inquiets de l'absence. Elle leur dit qu'elle ne sortirait plus du couvent, leur adressa ses adieux, les priant de retourner sans elle à Versailles. Ce fut une stupeur : dans le souci de sa responsabilité l'écuyer refusait d'obéir; la dame d'honneur s'évanouit. Après des objurgations, des plaintes, des instances, il fallut se rendre à l'ordre écrit du roi que Madame Louise tenait en réserve : ils laissèrent leur maîtresse dans sa chère solitude, partagés entre la tristesse et l'admiration.

Pour elle, se rendant au chœur où la messe conventionnelle allait commencer, elle refusa le prie-dieu apporté à la hâte, demeura à genoux durant tout le saint sacrifice et, quand les religieuses se furent retirées, continua ses prières devant le Saint-Sacrement.

Cependant l'abbé Bertin réunissait la communauté et lui tenait ce discours surprenant :

« La princesse qui vous édifiait tout à l'heure pendant la messe ne doit plus sortir d'ici. Elle n'y est venue que pour se faire carmélite, sans adoucissement

1. Le monastère de Saint-Denis avait été bâti par les Loménie, (1625) et agrandi par les maisons de Gamaches et de Créqui. Le cardinal de Bérulle lui donna le nom de *Jésus-Maria*. C'était un essaim des Carmélites d'Amiens.

et sans distinction. Elle a choisi cette maison. Le roi y consent. Elle devient aujourd'hui même postulante. Au reste, vous allez l'entendre elle-même »

Les religieuses avaient cru d'abord que M. l'abbé extravaguait. L'émotion les paralysa, la stupéfaction dépassa l'émotion. Elles n'en crurent leurs oreilles qu'au parloir où Madame Louise pliant le genou et laissant couler ses larmes : « Je vous supplie, mes sœurs, de me recevoir et d'oublier ce que j'ai été dans le monde. Priez Dieu pour le roi et pour moi. Je désire de toutes les forces de mon âme d'être carmélite. »

Des sanglots d'attendrissement lui répondirent.*

Madame Louise, qui gardait seule sa tête, au milieu de péripéties auxquelles elle se trouvait, en effet, seule préparée, fit souvenir la mère prieure que la communauté attendait le même jour une autre « postulante », pauvre fille de la campagne que la discrétion empêchait assez naturellement de réunir en ce moment à une princesse. Mais celle-là ne l'entendait pas de la sorte, l'occasion était belle de bien marquer l'égalité qu'elle exigeait à son égard ; il fallut faire venir la jeune fille, Madame Louise l'embrassa en lui disant : « Voici ma première camarade ». Et comme pour établir le trait d'union entre ses deux familles, celle du sang, celle du choix : « Vous vous appelez : ma sœur Adélaïde. »

L'heure des vêpres venant à sonner, la nouvelle « carmélite » se rendit sur l'heure à l'office de la communauté. Elle s'assit plus tard au réfectoire commun ; le soir on la coucha à l'infirmerie, là seulement où il y avait un matelas et non pas une pailleasse ; elle n'avait rien apporté de Versailles : pour sa toilette de nuit, elle emprunta un bonnet de la tourière. — Dans

des larmes de joie, les bonnes carmélites pensaient rêver.

On voit le retour au palais du carosse vide. On entend les propos de la Cour. On devine les surprises de la famille royale.

En cette journée, Louis XV avait à l'habitude reçu ses filles à son déjeuner matinal ; mais en les apercevant, il avait questionné d'un ton assombri : « Où est Louise ? » Pour lui dire que son père l'attendait, l'on courut à son appartement ; les portes étaient fermées ; intriguées, les princesses voulurent s'y rendre elles-mêmes. Louis XV, comprenant seul que le projet qui le souciait venait de s'accomplir, les retint : « Ne cherchez pas Louise : vous ne la verrez plus ! » — « Est-elle morte ? » fut le cri spontané. — « A cette heure, elle se trouve déjà à Saint-Denis, au Carmel. » Et comme les exclamations redoublaient, le roi, pour n'en pas dire davantage, sortit précipitamment de l'appartement, les yeux en larmes.

Chez les sœurs de Madame Louise, c'est un mélange d'émotion, de déception et de tendresse. Quoi ! sans les prévenir ! avoir vis-à-vis d'elles gardé un tel secret. Comment supportera-t-elle une si dure existence ?

Madame de Ghistelle arrive pour apporter des nouvelles ; on l'accable de questions ; elle remet aux princesses des lettres que « la fugitive » n'a pas osé leur donner la veille, et toutes trois répondent sur l'heure par d'amicales protestations :

« Tu peux te figurer que je ne puis t'exprimer ce qui s'est passé et ce qui se passe encore dans mon cœur, ma douleur égale mon étonnement ; mais tu es

heureuse, cela me suffit. Prie Dieu pour moi, mon cher cœur; tu connais mes besoins; ils sont plus pressants aujourd'hui que jamais. J'irai certainement te voir dès que je le pourrai, que j'en aurai la force et que tu voudras me recevoir sans te déranger. Aime moi toujours et crois que je te le rends bien.

« ADÉLAÏDE. »

« Ton sacrifice est beau parce qu'il est volontaire; mais crois-tu que celui que tu me fais faire, en nous quittant, et qui n'est pas volontaire, soit moins fort à soutenir? Enfin, à la volonté de Dieu! Sois bien sûre que je t'aime et t'aimerai toute ma vie.

« SOPHIE. »

Madame Victoire envoie ses recommandations à la prieure :

« Il n'y a que pour Dieu que je puisse soutenir cette séparation. Je suis obligée en conscience de vous avertir que Louise est très faible, d'une complexion très délicate. »

Le roi parle à son tour :

« Je vous ai obéi, quoique votre supérieur en plusieurs manières. C'est à vous à obéir aujourd'hui à la supérieure de la communauté que vous avez choisie pour retraite. Elle fera bien de vous ménager dans les commencements, pour aller jusqu'au but que vous vous êtes proposé en nous quittant.

« Soyez sûre de mon amitié, chère Louise ou sœur Thérèse de Saint-Augustin. Ma santé est bonne; ma

nuît précédente avait été un peu agitée, et ma visite du matin à vos sœurs n'avait pas été si agréable que de coutume. »

Louis XV est tout troublé, mais ferme. Par son ordre, M. de Choiseul prend la plume pour mander aux Cours d'Europe « cet événement exemplaire et attendrissant¹. »

Les partisans de Mme du Barry ricanent, les philosophes s'indignent, les beaux esprits glosent, les hommes s'apitoient, les femmes s'émeuvent, les gens religieux admirent, et dans les chaires de Paris les prédicateurs se livrent à des allusions enthousiastes. Une impression de surprise domine tous les sentiments.

Le public est certainement pénétré de cette résolution de la fille du roi; on remarque, par les réflexions qu'elle provoque, que des conversions se produisent : des personnes éloignées des sacrements depuis longtemps font leurs pâques².

Les commentaires vont leur train et mille raisons courent la ville : presque toujours niaises, elles sont parfois malveillantes³.

1. Le ministre ne signa pas sans une pointe d'ironie ce message d'une nature assez peu accoutumée à sa charge; il aurait plus volontiers fait écho à l'opinion de Mme du Desfant : « Cette aventure n'a pas fait une grande sensation : on hausse les épaules, on plaint la faiblesse d'esprit et on parle d'autre chose. » (Lettre à Walpole, 14 avril 1770). — Mme du Deffand était dans la note de son personnage; en quoi pouvait l'intéresser une « aventure » où il ne s'agissait pas de libertinage, de bonne chère, de petits vers ou de gros financiers? « Vos pensées ne sont pas mes pensées. »

2. Lettre du nonce au cardinal Pallavicini, 23 avril 1770 *Archives du Vatican. Francia*, vol. 525.

3. On inventa cette allégorie : « Une chandelle qu'on mou-

Le monde admet le blâme direct, parce qu'il possède la riposte et que d'un reproche sanglant il se tire d'affaire par un bon mot. Mais l'*exemple* il ne le pardonne guère, se sentant impuissant à retirer de sa plaie d'orgueil l'aiguillon silencieux, et il essaye de se venger de ceux qui le lui donnent par une calomnie ou un outrage.

Madame Louise, à tous ces méchants bruits, trouve dans sa simplicité la meilleure des réponses :

« Il faut que les gens me croient bien impropre au royaume des cieux, puisqu'ils sont si émerveillés de me voir faire ce que tant d'autres font chaque jour sans qu'on paraisse s'en apercevoir.

— Ah! dit-elle au nonce, j'ai méprisé le monde; il me méprise à son tour; en cela le monde et moi nous tombons d'accord. »

Mais elle tient à ce que ses amis de la Cour ne se méprennent pas :

À l'une de ses dames, la comtesse de Périgord, qui lui a fait demander l'autorisation de la visiter : « Vous serez, écrit-elle, témoin de ma joie d'être ici. Il faut la voir, à ce qu'on dit, pour le croire au point où elle est, malgré tout ce qu'il m'en a coûté de quitter ce qui m'attachait et que j'aimerai jusqu'au tombeau.

— Je me porte très bien; je dors aussi bien qu'à Versailles, quoique mon lit ne soit pas de plume ni large; mais j'ai encore un très bon lit de carmélite¹ ».

che, » avec la devise : *Minuitur ut elucescat*, « elle s'abaisse pour briller ».

« Chacun en parlait suivant qu'il était affecté, elle se trouvait tout à la fois exposée à une critique amère de la part des uns et à des éloges outrés de la part des autres. » *Journal de Hardy*, 11 avril 1770, tome I^{er}, p. 138, *Bibliothèque Nat.*, Mss.

1. 14 avril 1770. Autographe appartenant à Mme la marquise douairière de la Roche-Aymon

Les siens la viennent visiter dès que le permet la fin de la Semaine-Sainte. Le nonce lui apporte ses hommages et la bénédiction du Souverain Pontife. Pour la saluer l'archevêque de Paris, son confident et son guide, s'empresse. Les échevins de Saint-Denis, le Chapitre de la collégiale lui souhaitent la bienvenue. Mesdames accourent embrasser leur sœur qui les attend sur le pas de la porte de clôture; l'attendrissement est réciproque, Madame Adélaïde se jette dix fois au cou de Madame Louise qui, souriant à travers ses larmes, « soutient cet assaut de tendresse en héroïne ».

Le dauphin, le comte de Provence, le comte d'Artois se succèdent, le duc d'Orléans et la duchesse de Chartres, la comtesse de La Marche et la princesse de Lamballe.

Le jeudi 4 mai voici Louis XV. C'est un père qui vient embrasser sa fille.

« Il arriva dans une tristesse extrême; on voïoit que cette entrevue lui coûtoit; mais il ne fut pas plutôt témoin du contentement de Madame Louise, après avoir passé trois grands car d'heure avec elle, que sa situation se changeât, et il se promena plus d'un car d'heure dans la maison avec un air de satisfaction qui nous fit plaisir¹. »

« Vous pouvez m'attendre ici, — avoit-il dit au seuil de la clôture, au prince de Beauveau capitaine des gardes, — je serai bien gardé par les Carmélites. » Mais avant de se retirer, il fit approcher sa suite des grilles du parloir pour que chacun pût venir saluer la princesse².

1. Lettre de Julienne de Mac-Mahon à Mlle de Fromont.

2. Lettre du nonce, 7 mai 1770. *Archives du Vatican. Francia*, vol. 525.

Avec le dauphin et Mesdames il revint le dimanche suivant, cette fois « l'air gaye et très ouvert »¹. Il entretint gracieusement toute la communauté ; puis dans l'appartement de l'abbé Bertin il dina d'un repas commandé la veille par Madame Victoire. Le premier prêt à sortir de table, il frappa lui-même à la porte de communication, et voulut visiter toute la maison, étonné, respectueux, ému, attentif aux moindres détails. Il entra dans la cuisine et fut fort surpris de n'y trouver ni feu ni apparence de souper ; on lui dit qu'on le commençait à cinq heures pour le servir à six, ce qui l'amusa beaucoup. Il passa par le cloître et lut les inscriptions de toutes les tombes.

Apercevant la flèche de Saint-Denis : « Voilà mon dernier gît ! » remarqua-t-il dans une gravité soudaine.

Comme elle l'a dit, sa fille est devenue « Carmélite pour tout de bon ».

Elle proteste contre le titre de *Madame* depuis qu'elle a pris le nom de Sœur Thérèse de Saint-Augustin². A la chapelle elle repousse un coussin, tout adoucissement au réfectoire. Ces « adoucissements » sont des lentilles, au lieu de pain sec, le Vendredi-Saint. Si elle accepte sans rien dire le poisson bouilli qu'on lui prépare « par faveur » c'est parce qu'elle le

1. Lettre de la mère prieure au nonce, 15 mai 1770. *Arch. du Vatican. Francia*, vol. 525.

2. *Thérèse* par dévotion pour la grande réformatrice du Carmel, *Augustin* par respect pour le supérieur de Saint-Denis, l'abbé Bertin, dont c'était le patron.

Madame Louise avait dit : « Tout nom qui ne me rappellera pas ce que j'étais ci-devant me sera à peu près égal, en cela comme en tout le reste, je ne dois pas avoir de volonté : je recevrai le nom qu'on voudra bien me donner, »

déteste, et elle ne dévoile sa petite ruse de mortification que bien des années après.

Elle a remplacé ses souliers à hauts talons par des sandales de chanvre. Elle se dépouille de sa montre en dépit ou à cause de la gêne inaccoutumée de ce petit sacrifice immédiat.

On lui donne un emploi : troisième sacristine ! Elle remplit les burettes, plie le linge et sonne la cloche. Elle se propose pour laver la vaisselle à la cuisine.

« Nous en dispensons, répond spirituellement la mère prieure, les postulantes en robe de soie, ... pour ne pas user à ce travail une étoffe précieuse ».

Elle demande aussitôt au château un vêtement plus commun. Deux jours après : « Ma mère, maintenant, me voici en règle ». Elle va donc à son rang pour nettoyer les assiettes ; avise ce qui lui paraît le plus lourd : un chaudron, et bravement le plonge dans la bassine où l'on lavait la vaisselle. Dès qu'on voit dans l'eau cette pièce délicate, il y a un cri général par la cuisine ; la princesse retire machinalement l'objet. « Prétendiez-vous vraiment nettoyer l'extérieur du chaudron ? demande en souriant la sœur de Mac-Mahon, sa voisine.

— Eh oui, dit-elle, je voulais le rendre comme le dedans.

— Renoncez-y, je vous en prie ; vous n'en viendriez pas à bout, de longtemps ! »¹.

Madame Louise rit à plaisir de sa naïveté, et augmente son amusement en regardant ses mains bien salies et tout noirci de fumée ce taffetas rose qu'on lui a envoyé, un peu inconsidérément, de Versailles.

1. Lettre de Julienne de Mac-Mahon.

C'est évidemment une « école ». Il lui reste à apprendre comment on nettoie des chaudrons de cuivre. Une Fille de France ne devient pas fille de cuisine en un jour.

La fermeté se trouve vraiment la marque de son caractère. On sait quelle différence il y a entre projeter les sacrifices et les accomplir.

Le pape Clément XIV¹ vient de monter sur le trône : de cette entrée au Carmel « qui a enrichi le commencement de son pontificat » il a éprouvé une « joie si incroyable qu'elle l'a merveilleusement soulagé des grandes sollicitudes dont le poids l'accable ». Il fait offrir à la nouvelle carmélite, par le nonce, un cha-pelet comme souvenir, et remettre un Bref où il envoie des félicitations, des indulgences, et pour les débuts, s'il est nécessaire, des dispenses à la règle. Elle ne l'entend pas de la sorte, elle remercie Sa Sainteté mais fait répondre : « En santé je n'en veux pas; en maladie il ne m'en faut pas ».

Elle prévoit les alarmes de la Faculté à son sujet : « Les médecins sont toujours disposés à vous trouver les besoins que nous croyons avoir. » Et plus tard, dans une lettre à une novice, elle appuiera ses conseils contre les adoucissements, de sa propre expérience :

« Quant je suis entrée dans la maison, si j'avais voulu me croire, j'aurais été toujours malade : un office sonnait, j'avais la migraine; le temps de l'oraison approchait, je me trouvais bien faible. Mais je me faisais un peu de violence, j'allais à l'office et à l'oraison. Je vous dit ceci afin que vous vous teniez en garde contre votre corps qui aime ses aises. »

1. *Lorenzo Ganganelli* (1705-1774), religieux de l'ordre de Saint-François, 256^e pape élu le 19 mai 1769.

Comme cette mortification fut sans transition elle fut aussi sans défaillance. Il n'est donc point surprenant que les religieuses, qui ne la perdaient pas de vue, en demeurassent fort touchées :

« Nous sommes toujours dans l'admiration de sa conduite; elle n'est attentive qu'à s'abaisser et se confondre. Avec tout son grand esprit, elle est d'une simplicité admirable.... Je la vois sans cesse baiser les pauvres meubles qui sont à son usage, avec une affection qui me transporte et qui me fait voir combien sa vocation est grande¹. »

« Depuis que Madame Louise est parmi nous, nous croyons avoir fait un beau rêve. Cette princesse a un esprit d'ange, et tant de grâce et d'agrément que quand elle ne serait ni vertueuse, ni de sang royal, on l'adorerait pour les aimables qualités de son esprit et de son cœur.

« Elle s'assujettit à tous nos usages, prend toutes nos façons, tous nos termes; notre nourriture ne l'incommode pas, non plus que la paille et les draps de serge, quoique les siens, qui sont neufs, soient presque aussi chauds que des couvertures.... Je ne vous dit pas la centième partie de ce que je vois tous les jours d'édifiant². »

Et la mère prieure avait toute raison de conclure que les carmélites seraient bien coupables en ne profitant pas « d'un si beau modèle³. »

Pour la princesse qui « respire la gaieté du ciel », qui aux récréations « pense mourir de rire », et « n'est pas revenue encore de la joie qui s'est emparée de son

1. Lettre de la sœur de Mac-Mahon.

2. Lettres de la mère Thérèse des Chérubins à dom Turpin, bénédictin, 19 avril — 30 juillet 1770.

3. Lettre au nonce, 15 mai 1770.

cœur » — elle fait part de son arrivée au monastère à ses amis. En première ligne, Mgr de La Mothe, lequel tout aussitôt se rend à Saint-Denis lui porter sa bénédiction ; à la mère prieure du Carmel de Compiègne « lui demandant pardon des tricheries qu'elle lui a faites, et de la chemise qu'elle lui a volée ».

De tous les motifs de sa joie, après le bonheur d'appartenir à Dieu seul et la paix de l'âme dans le repos de la solitude, elle goûte le charme du contact avec des cœurs pénétrés des mêmes désirs. Les circonstances lui ont ménagé la présence de deux religieuses préparées à la comprendre et en situation d'aider ses premiers pas. Toutes d'eux d'origine irlandaise, de souche aristocratique, filles de soldats sans fortune, parce qu'en venant en France à la suite des Stuarts ils avaient apporté à leur foi religieuse et politique le témoignage de l'exil et de la pauvreté.

La plus âgée c'est la prieure, la mère Anne de Saint-Alexis¹, femme de grande expérience après un demi-siècle passé aux Carmels de Pontoise, de Paris, de Troyes et de Saint-Denis. La plus jeune, Julie de Jésus, dans le monde Julienne de Mac-Mahon², est entrée en religion dans toute la fleur de ses quinze ans, et depuis, la bonne grâce de sa gaieté, l'entrain joyeux de son caractère qui ne se sont jamais démentis lui ont valu le surnom de « sœur Commode ». Sa distinction comme sa vertu lui méritent d'être choisie pour initier la princesse aux mille petits détails de

1. Née en 1702, morte en novembre 1777. Prieure de Saint-Denis de 1767 à 1773. Son mot habituel était « observance ».

2. Née en 1732, morte le 27 septembre 1785. Orpheline de bonne heure, elle perdit encore son frère, officier de la Compagnie irlandaise, tué à Lawfeld. Entrée à Saint-Denis (1747), maîtresse des novices (1774). Prieure (1779-1785).

la vie monastique, d'être son *ange*, ainsi que l'on dit au couvent. Elle s'acquitta de cette charge avec une délicate esse égale à l'application de Madame Louise, qui lui demeura attachée fidèlement.

Louis XV, il faut lui rendre justice, envisageait cette transformation de vie avec une entière gravité. Il semble pénétré de l'importance de l'acte accompli par sa fille, et du jour où il a accordé sa parole, il tient surtout à ce que la princesse demeure en mesure d'observer la sienne. Il se préoccupe de la façon matérielle et morale dont sa vocation va se tirer de l'épreuve; car autant il eût ressenti une peine sensible à savoir sa santé compromise, autant il eût estimé malséant de voir une Fille de France paraître versatile aux yeux de tout le royaume.

Au Carmel le « postulat » est ordinairement de deux mois; il veut qu'il soit porté à cinq pour Madame Louise; elle mènera ainsi prudemment l'expérience de ses forces et de sa résolution.

Il est encouragé dans son sacrifice par les félicitations du Saint Père dont il trouve le Bref « bien beau mais un peu long ». Il continue ses visites à Saint-Denis et conduit lui-même la nouvelle dauphine, la jeune Marie-Antoinette, qui aura l'honneur de présider la vêture de cette tante qu'elle connaît à peine, mais dont elle sollicite déjà les prières.

Ceci a amené un mot charmant sur les lèvres de Madame Clotilde, une enfant de dix ans.

« Ce sera vous, ma petite reine, qui me donnerez le voile à ma prise d'habit? lui demandait en souriant Madame Louise.

— Oh, non, ma tante, ce sera Mme la dauphine :

elle ne sentira pas comme nous la perte qu'elle a faite ».

Pour cette fête, la « postulante » s'occupe d'orner un peu la chapelle où la pauvreté faisait qu'il n'y avait que des « horreurs », des rideaux « qui ont été cramoisis », des tentures de serge mangées aux vers ou taillées dans de la toile à torchons. M. de Dreux Brézé, qui a la charge d'organiser la cérémonie, y remédie en faisant tendre les murs de tapisseries de la Couronne.

En ce lundi 10 septembre 1770, un temps admirable contrasta avec les pluies des jours précédents, à la grande satisfaction de la foule accourue à Saint-Denis si nombreuse que la cinquantième partie à peine put pénétrer dans la petite église, les autres, réduits à s'entasser à travers les carrosses entre la haie de la compagnie des cent-suisse et les piquets des garde Françaises.

A une première messe, l'archevêque de Damas, nonce apostolique, communia Madame Louise qui portait sur ses épaules un manteau ayant appartenu à sainte Thérèse, envoyé par les Carmélites de Paris. Elle assista ensuite à la grand'messe conventuelle dite par l'abbé Rigaud, l'un des supérieurs de l'Ordre.

Le roi, à cette journée mémorable, avait voulu donner un air de fête par un repas comme on n'en connaissait guère au Carmel, et fait porter, pour la table des religieuses, des poissons, des pâtisseries, des vins, voire des confitures, que les Carmélites, d'ailleurs, envoyèrent aussitôt à l'infirmerie « pour les malades présentes et à venir¹ ».

1. Tous les détails de cette journée nous ont été conservés par une longue dépêche du nonce (10 septembre 1770), et deux lettres de la sœur Julienne de Mac-Mahon (12 et 29 septembre), l'un et l'autre témoins et acteurs de la cérémonie.

Cependant la princesse a, pour la dernière fois, revêtu une toilette de Cour : une grande robe à lames d'argent, brochée de fleurs d'or; sur elle étincellent les pierreries. Ses dames d'honneur, comme jadis, l'entourent, toute sa Maison est là. Elle trouve dans le chœur le nonce assisté du général des Bénédictins de Saint-Maur et du prieur de Saint-Denis, entouré de vingt-quatre évêques venus de Paris où se tient l'Assemblée du clergé.

Mgr Poncet de la Rivière monte en chaire, et pendant qu'il parle, la dauphine et ses dames *si sono liquefatte in lagrime* dit le nonce. L'orateur a opposé les richesses du Calvaire préférées aux richesses de la Cour; il loue en des termes très vifs cette vocation « en des temps malheureux où la religion a encore plus besoin de grands exemples qui subjuguent et qui sont rares, que d'écrits lumineux que l'on discute et qui abondent ». Et il jette à son auditoire ces mots pour finir : « Hâtez-vous de voiler des yeux qui, déjà fermés au monde, ne veulent plus s'ouvrir que sur la croix de Jésus-Christ. »

Le sermon achevé, la porte de la clôture s'ouvre à deux battants devant la princesse « parée comme un astre », qui se retourne, regarde d'un œil tranquille tant de visages curieux, fait une profonde révérence à l'assemblée et franchit le seuil pendant que les musiciens de la chapelle royale entonnent l'hymne *Gloriosa Domina*.

A la tête de la procession intérieure, Madame Louise marche « avec un air de triomphe », les Carmélites sont trop émues pour pouvoir chanter, dans des sentiments « dont on ne pouvait et dont on aurait été bien fâché de se défendre ». A la clôture, entre la dauphine et la prieure, la postulante se met à genoux et répond

au nonce suivant les questions d'usage; elle demande : « La miséricorde de Dieu, la pauvreté de l'Ordre, la compagnie de ses sœurs ».

Dans une chambre voisine, la dauphine, la prieure, la sœur de Mac Mahon l'aident à se déshabiller pour revêtir sa blanche « bure chérie ». Elle revient à la grille, et les assistants ne peuvent retenir un cri d'émoi à considérer la métamorphose. Elle reçoit la ceinture de cuir, le scapulaire et le manteau des mains tremblantes de Marie-Antoinette qui sanglote « à s'étouffer dans son mouchoir »; et Madame Louise, « ainsi fagottée » se prosterne, les bras en croix, sur un tapis de serge entouré de fleurs; la prieure jette l'eau bénite sur cette morte vivante qui se relève pour embrasser toutes ses compagnes.

La liturgie a exprimé la gradation des diverses phases de la cérémonie : l'*In Exitu*, le *Veni Creator*, l'*Ecce quam bonum*.

Le roi, qui n'a point traversé ces sentiments successifs, demeure saisi, à sa visite suivante, de retrouver en vêtement de carmélite la sœur Thérèse de Saint-Augustin.

« Eh bien ! ma chère fille, c'est donc vraiment que vous voulez renoncer à tous vos droits ?

— Oh ! non, mon cher papa, répond la novice en l'embrassant, le plus cher de mes droits, je le conserverai toujours; car toujours je serai votre fille dévouée.

— Pour celui-là, mon cher cœur, il est gravé en caractères ineffaçables. »

Il se prête gracieusement aux arrangements de fortune que Madame Louise l'a prié de prendre vis-à-vis de ses anciens serviteurs¹ : « Je m'acquitterai dès

1. A Mlle de Chavigny, sa filleule, 3000 livres; à un « aveu-

demain, ma chère fille, de votre commission auprès du contrôleur général¹ ». Cependant il rogne les trop grandes largesses, « surtout dans les circonstances actuelles des finances² ». Il avait fixé une rente de

gle de 84 ans » 288 livres ; à une ouvrière brodeuse, 400 livres ; une bouquetière, des religieuses de Fontevault ou leurs parents, des « femmes de condition », etc. Ces pensions annuelles montaient à 12376 livres.

1. 31 juillet 1771.

2. Madame Louise ne perd pas de vue ses protégés. — Elle écrit au duc de la Vrillière, secrétaire d'État :

« † J. M., ce 17 mars 1772.

« Malgré la retraite du carême, j'ay pour mission de vous écrire, Monsieur, parce que c'est par charités pour de peuvres malheureux qui ont été encore oubliés — malgré les bontez du roi et votre soin à recueillir tous leurs noms. J'ay différé à le faire jusqu'à ce que je fut sur que vous les eussiez tous. Je vous prie, Monsieur, de solliciter les bontez du Roi en leurs faveur pour qu'ils ne soient pas les seuls oubliez. Il y avoit aussi quelques unes de mes pensions sur un papier à part parce que je croyois que le Roy les mettroit sur sa cassette. Mais il me paroît que cela ne luy seroit pas agréable, étant fort chargés. Ainsi, Monsieur, je vous prie de les mettre sur les états avec les autres et dattés du même tems, parce que j'espère que je parviendrai à les faire bientôt payer. Recevez de nouveau, je vous prie, Monsieur, la réitération de mes remerciements pour toutes les peines que vous avez prises pour tous mes peuvres gents. Je vous prierai de ne les pas oublier lorsqu'il sera question du mariage du comte d'Artois, puisque le Roy n'a pas voulu donner de promesse. Mon intérêt pour eux sera toujours aussi vif n'ayant lieu que de me louer de leurs services et de leurs attachement pour moy. Je vous prie aussi, Monsieur, destre bien persuadé des sentiments que je conserveray toute ma vie pour vous.

« Sœur THÉRÈSE DE SAINT-AUGUSTIN, R. C., indigne. »

Cachet de cire rouge, aux armes du Carmel S. D.
Original. *Arch. Nat.*, O¹ 3766, dossier 3.

30 000 livres à prendre par le pauvre Carmel de Saint-Denis sur l'abbaye de Saint-Germain¹; Madame Louise n'accepta qu'une pension annuelle de 24 000 francs, et encore avec beaucoup de répugnance; la combinaison de son choix était, sans que son nom fût prononcé, que le roi fît au couvent, pour le tirer de misère, une donation une fois pour toutes; « il lui eût été bien plus doux de penser qu'il n'y avait plus rien pour elle dans le monde »; elle s'en consolait seulement en constatant que, de toute façon, *carmélite*, « elle n'aurait plus rien à son usage² ». Mais elle voulut remettre pour sa *dot* 12 000 livres à la mère Prieure, le double de la somme habituelle, et trouva d'un mot spirituel le moyen de concilier les besoins du monastère, l'esprit de pauvreté et son désir de n'humilier personne par ses dons : « Moitié, dit-elle pour moi, moitié pour ma bosse ».

Louis XV correspondit encore à ses vœux en prenant à sa charge les réparations du couvent, puis lui ôta le souci de l'avenir en y assurant l'existence de quarante religieuses.

Ainsi se passait son année de noviciat. Son libre esprit voulant régler toutes choses pour n'avoir plus après à retourner la tête en arrière. Elle consentit encore à ce qu'on terminât d'elle son portrait destiné à la communauté, le roi lui ayant représenté « qu'elle ne pouvait refuser cette satisfaction à ses sœurs ». Mais elle se défendait strictement des visites trop fréquentes au parloir, maintenait avec énergie le principe de la clôture, même contre sa parente la

1. *Court récit de la vie de Madame Louise*. — (1788), Vilna.

2. Lettre à l'abbé Bertin.

princesse de Conti et la permission spéciale que cette cousine avait su obtenir de Clément XIV.

Son zèle avait donc le droit, dont elle usait, de se moquer des nouvellistes colportant que d'un coup toutes ses compagnes, les pauvres carmélites de Saint-Denis, étaient créées « marquises », en même temps qu'un cuisinier du palais venait apprêter sa table à la mode de Versailles. « Eh ! disait-elle, en souriant, qu'auraient à faire de lui nos fèves et nos pois ? » La sœur converse, chargée de préparer les aliments, voyant la princesse se bien trouver de ses carottes et de ses citrouilles, avait raison de constater non sans une certaine malice :

« On ne dira pas que nous n'entendons rien à la cuisine ».

Madame Louise reprenait, avec sérieux : « Le jeûne et le travail sont le meilleur assaisonnement d'un plat. »

Pour finir sur ce sujet, elle acceptait « l'adoucissement » du poisson, par crainte « des espions de Versailles », jusqu'au jour de ses *vœux* ; mais alors « carmélite sans inquiétude, elle le sera aussi sans ménagements ».

Ce jour approchait. Le noviciat touchait à sa fin. Elle devait prononcer ses vœux le 12 septembre 1771, prendre le voile le 1^{er} octobre. La profession est précédée d'un examen qui a lieu dans l'église, hors la clôture, pour manifester que dure encore chez la future religieuse l'entière liberté. Soucieux des formes, Louis XV envoya trois des anciennes dames de sa fille lui faire cortège pendant ce court retour dans le monde. L'archevêque de Paris procéda à l'interrogatoire selon toutes les règles (18 juin).

La mère Prieure annonça l'admission en des paroles

d'une noble et religieuse fermeté : « Toute grande princesse que vous êtes, ma chère sœur, votre vocation à la vie du cloître est une faveur insigne de Dieu.... Vous allez devenir le modèle de notre Ordre comme vous en serez le soutien par la protection qu'il a droit d'attendre de vous. Efforcez-vous d'être aussi élevée au-dessus de nous par vos vertus que vous l'êtes par votre rang. Nos cœurs reconnaissants n'oublieront jamais que vous êtes la restauratrice de notre maison. »

Les épreuves et les cérémonies suivirent leur cours accoutumé : une semaine de retraite et de pénitence, une nuit d'oraison, une matinée de prières ; la grand'messe dite par Mgr. de Beaumont, portant en chasuble cette belle robe d'argent qui avait figuré à la prise d'habit ; la lecture des engagements solennels ; le voile remis par le nonce ; le *Te Deum* chanté au son des cloches.

La joie de la nouvelle fille de sainte Thérèse éclatait dans une vivacité extraordinaire. Sa voix était saccadée en prononçant les mots définitifs de sa profession religieuse. Et sans se donner même le temps de regagner sa cellule, dans la salle du Chapitre, elle trace ce billet au roi :

« Je vous écris, cher papa, de la plume avec laquelle j'ai signé mes vœux, pour vous faire part de mon bonheur, et vous assurer que je n'oublierai jamais que je le dois tout entier à vos bontés pour moi. »

Trois semaines après, le 1^{er} octobre, s'accomplit le dernier acte extérieur de la profession carmélitaine : la prise du voile. La pompe fut extrême : vingt prélats étaient présents ; l'évêque de Glandèves, Mgr Hachette des Portes officia ; l'évêque de Senlis, Mgr de Roquelaure, sur le sacrifice, la foi, la mort, le juge-

ment, l'éternité, parla cinq quarts d'heure en un discours *buono ma lungo*, à l'avis du nonce, qui présidait¹. Ce dernier bénit le voile noir qu'offrit la comtesse de Provence accompagnée de soixante dames de la Cour. Il y avait foule de gens de distinction; au dehors un peuple immense, mais si religieusement impressionné qu'aucun désordre ne troubla le recueillement.

De loin, le Souverain Pontife s'était associé à ce grand acte en accordant une indulgence plénière à toutes les carmélites de France; et les Visiteurs apostoliques célébraient « un des plus grands spectacles que la religion puisse donner, une des plus grandes consolations que l'Église puisse attendre, une des plus grandes leçons que le monde puisse recevoir ».

1. Lettre au cardinal secrétaire d'État, 7 octobre 1771 — *Arch. Vatican. Francia*, vol. 526.

CHAPITRE V

LA PRIEURE DE SAINT DENIS

Comme la science de commander s'acquiert surtout par le talent d'avoir su obéir, on ne blâmera pas les carmélites de Saint-Denis d'avoir confié sans hésiter à la Mère Thérèse de Saint-Augustin une responsabilité exigeant tout ensemble du tact et de l'autorité, de la délicatesse et de l'expérience, de la fermeté et de la tendresse : dès le lendemain de sa prise de voile, elle fut nommée Maîtresse des novices.

La longue épreuve de sa vocation lui révélait le secret d'éprouver celle d'autrui ; sa fidélité à suivre la règle l'autorisait à l'expliquer.

Son premier mot fut : « Quelle confusion ! » Et, en vérité elle faillit se trouver mal, quand elle dut élever la voix afin de donner aux novices agenouillées devant elle le point de méditation. Elle se remit en pensant « qu'il n'y a pas de meilleure école pour la vertu que l'obligation de la prêcher aux autres ».

Elle donnerait donc l'exemple : « Mes sœurs, peut-être ne saurai-je pas vous parler ; je saurai agir. Encourageons-nous mutuellement. » La règle sera son point d'appui, la règle qui fut « le miracle de sa vie » et qu'elle avait acceptée dès le premier jour « avec une grâce qui enchante ». Dans ce respect pour la formule, elle vise le but surnaturel, elle y atteint par

la spontanéité de la volonté : « Il ne faut jamais réfléchir si l'action que nous allons faire nous plaît ou non, dira-t-elle à la sœur Sophie de Beaujeu ; mais seulement si la règle l'exige et si Dieu le demande. »

C'est pourquoi si tout devient simple, rien n'est bas. Ah ! les *petites vertus*, comme elle en parlait et savait les rehausser en son langage de princesse : « Souvenez-vous jusqu'au dernier jour de votre vie que votre Maîtresse ne cessait de vous recommander la fidélité aux petites choses, si toutefois on peut appeler petites des observances dont la pratique ou la négligence approche ou éloigne de Dieu en ce monde, et doit fixer, dans le ciel, notre distance de son trône ! »

Son usage du monde, l'habitude de la Cour lui donnaient des avantages pour pénétrer les caractères. Elle les invitait à la confiance par la tendresse, et soixante ans encore après, une ancienne novice s'écriait, toujours émue de ses souvenirs : « Comme nous l'aimions ! »

La grandeur même de sa naissance lui rendait la simplicité naturelle, l'affermissait dans l'horreur du déguisement, du convenu, du factice, du faux. « Je ne sais, disait-elle, s'il y a plus d'orgueil dans l'attention à diminuer ses fautes aux yeux des autres que dans l'affectation à les exagérer ». Persévérante dans son humilité, elle mettait les choses à leur rang sans les confondre. A cette petite postulante qui pleurait en disant :

« Je vous manque de respect ! Car enfin vous êtes Madame Louise ! »

— Madame Louise est morte : elle est restée dans la rue. »

Caractère vif, méthode prompte, conclusion logique :

« Parce que cela vous coûte, il faut précisément faire dès aujourd'hui ».

Les habitudes de sa vie précédente n'avaient d'autres effets que de présenter des contrastes plus édifiants, de lui fournir des occasions de mortifications qu'elle ne laissait pas échapper. Sa générosité aurait pu la porter à dépasser les bornes de la prudence, l'obéissance dont elle fit toujours profession servait de contrepoids. Elle usait de gradation, mais dans un sens où on ne l'attendait pas : la chemise de grosse serge lui faisant mal, elle porta un cilice. « Depuis ce moment, la serge lui parut douce comme la soie. » Aussi se trouvait-elle en droit de dire à une de ses élèves qui avouait ses répugnances de table : « Ce n'est pas bon au goût, il est vrai ; mais cela est bon à l'âme. »

Par le discernement des esprits, elle prévenait ses novices contre le danger des scrupules, les tristesses du cœur, les inquiétudes du découragement, « marque d'un orgueil insupportable et châtiment ordinaire de la présomption ». — Elle voulait garder à ses filles la liberté de l'âme, leur faire poursuivre et acquérir *la paix*, « seule consolation qu'il soit possible de désirer ».

Où se trouve la paix, c'est-à-dire le bonheur ? Dans l'ordre. Et l'ordre ? Dans notre correspondance à la volonté de Dieu.

Étudier la vocation des postulantes devenait donc sa préoccupation première. Elle se défendait de trancher à la légère, elle se défiait de son bonheur personnel qui eût pu la faire tomber dans la prévention ; elle se montrait en particulier très réservée, froide, muette quand un conseil lui était demandé du dehors. Comme avait circulé le bruit ridicule que la maison

de Saint-Denis ne recevrait plus, à cause de sa présence, que des filles de qualité, Madame Louise examinait plus sévèrement les sujets qui se présentaient avec de la naissance et de la fortune¹.

Une prudence en éveil n'était pas pour lui faire méconnaître la beauté et le charme de l'élan spontané. Elle verse le secret de son cœur dans ce billet à la sœur de Beaujeu : « Que vous êtes heureuse de vous donner à Dieu si jeune!.. Sacrifier ce qu'on ne connaît pas, c'est faire plus que de sacrifier ce qu'on méprise, parce qu'on le connaît. C'est le sacrifice du matin. Je tâche d'y unir le mien qui n'a pu être que le sacrifice du soir. J'espère que les parfums du matin purifieront les brouillards du soir². »

Ce nom de Sophie de Beaujeu, qui revient si souvent dans la vie carmélitaine de Madame Louise, fait souvenir d'un trait dont la place est ici à sa date et que nous pouvons recueillir dans le *Mémoire* manuscrit de cette sœur Louise-Marie, l'enfant de prédilection de la Mère Thérèse de Saint-Augustin. Après une observation empreinte de sa vivacité naturelle, la princesse craignit de lui avoir fait de la peine et, se mettant à genoux :

« Je vous prie, mon cœur, de me pardonner ma

1. Abbé Proyart, I.

2. 15 septembre 1771.

Madame Louise écrivait encore à cette jeune novice du « voile blanc » :

« Bonjour, petit ermite blanc. Comment vous trouvez-vous de l'entrée au désert? Je prie Dieu que tout votre chemin soit parfumé de roses qui vous embaument si fort de leur délicieux parfum qu'elles émoussent toutes les épines dont elles sont ordinairement accompagnées..... Que vous êtes heureuse de vous consacrer à Dieu si jeune! Priez pour celle qui n'a pu se donner à Lui qu'à l'âge qu'il est mort pour nous. »

promptitude et ma pétulance. J'ai été si mal élevée que de vouloir toujours primer. »

A s'humilier de la sorte avec cette rondeur, la Maîtresse des novices ne perdait pas le prestige de sa charge, et, quand il était nécessaire, usait d'adroite fermeté.

L'un des rares et précieux témoins ayant transmis au *xix^e* siècle, à travers l'abîme de la Révolution, des souvenirs personnels sur Madame Louise, la mère Saint-Raphaël, alors novice, nous avoue qu'elle n'avait pu se résoudre d'abord, après sa prise d'habit, à se laisser raser les cheveux. La Mère Thérèse s'en aperçut et le lendemain se rendit dans la cellule de la jeune fille, des ciseaux à la main :

« Ma sœur, je m'offre à vous débarrasser moi-même de votre chevelure ; j'espère que vous ne me refuserez pas. » — Il fallut bien s'incliner.

Quelques jours après, Mesdames étant venues à Saint-Denis, Louise de France leur présenta ses novices :

« En voici une, dit-elle, qui ne voulait pas se laisser couper les cheveux.

— Ils étaient donc bien beaux ? interrogea l'une des princesses.

— Oh ! reprit spontanément Madame Louise, ils étaient couleur de gueux ! »

Le rire fut général. Après la leçon d'obéissance, la leçon d'humilité était donnée à cette jeune novice bientôt une excellente religieuse, à qui Madame Louise avait dit :

« Vraiment, ma sœur, je crois que le bon Dieu s'est trompé : c'est vous qui deviez naître princesse et non pas moi. »

La note est différente, plus douce, plus intime,

lorsque la lassitude est en jeu et non plus l'orgueil. Une novice prise de découragement en face de l'uniformité vulgaire de la besogne laisse échapper ce cri : « Ah ! je n'y puis plus tenir ! »

Madame Louise la rencontre, élève sa pensée, l'enveloppe de son sourire : « Et oui, mon enfant, toujours balayer, toujours frotter, toujours se gêner, toujours se mortifier ; et nous tiendrons, vous et moi.... et ce, jusqu'à la mort. »

Ainsi, sous une régularité impeccable, dans une vertu toute simple, aussi fidèle à la récréation qu'à l'oraison, mais prêchant d'exemple, Madame Louise dirigeait ses novices et leur inspirait une ferveur « qu'il fallait continuellement s'étudier à modérer ».

« Ce sont des anges, disait-elle, mais il faut qu'elles deviennent des saintes » ; et elle formait des saintes pour sauver des pécheurs. Sa pensée ne s'éloignait pas de son point initial : « Le roi verra-t-il ma résolution sans être touché de Dieu, sans retourner à Lui ? »

Les visites de son père, elle les souhaitait donc et avait tout fait pour les rendre utiles. Dès les premiers jours, elle avait obtenu du nonce l'autorisation de percer une porte qui communiquât avec un petit appartement en dehors de la clôture, aménagé dans les bâtiments du monastère pour le prince¹. Celui-ci arrivait sans fracas et quand la sœur tourière lui avait ouvert, un petit escalier le conduisait à cette chambre où il demeurait le temps qu'il passait à Saint-Denis². Une curiosité assez naturelle le tient éveillé sur la vie des religieuses ; il admire leurs pénitences, mais désire

1. 26 avril 1770. *Arch. secreto della S. Sede*, Vol. 525.

2. Lettre de Madame Louise, 3 avril 1773.

s'en assurer de ses yeux : un coup de cloche l'a interrompu dans sa conversation. — « Il est trois heures, lui dit sa fille, l'heure de l'agonie sur la Croix, à ce signal nous nous prosternons pour adorer le Sauveur. » — Il veut aller constater que ce n'est point là un vain mot, en ouvrant à l'improviste quelques portes des cellules voisines, et il demeure édifié de l'unanime exactitude des religieuses qu'il trouve toutes à genoux.

Une autre fois, il se refuse à croire, comme le lui assure en souriant Madame Louise, que ses compagnes ne prendront pas une douceur même présentée par le souverain, et il va, cafetière en main, offrir une tasse du breuvage préparé par ses soins à plusieurs carmélites qui s'excusent, à sa grande surprise, de ne pas accepter ce café royal.

« Je ne puis comprendre que vous puissiez vous trouver si satisfaite dans une vie si dure », ne cessait-il de répéter, en hochant la tête. — « Ma vie est austère, il est vrai, mais la pensée que je suis venue ici pour le salut de ceux que j'aime a quelque chose de consolant ».

Peu à peu, l'exemple de sa fille lui faisait comprendre le côté élevé de la mortification ; son esprit de justice s'accommodait de cette égalité de règle dans le couvent pour toute carmélite, eût-elle été princesse. Témoin cette visite où la sœur cuisinière s'enhardit à lui conter que Madame Louise, ayant refusé une écuelle de bouillon un peu meilleur, l'avait versé dans la marmite commune. « Elle a bien fait », répartit le prince. La sœur stupéfaite, mais déjà familiarisée avec les grandeurs de ce monde, riposta tout bonnement : « Eh ! bien, sire, puisque vous la soutenez, je ne vous dirai plus rien ».

Loin de provoquer du relâchement, ces visites où Louis XV se trouvait escorté de la Prieure et de trois carmélites, tournaient à l'édification. Il n'y a qu'à écouter les religieuses :

« Moi qui voit tout cela de près, vous ne sauriez croire combien cela augmente mon amour pour mon saint état. En secret je plains les partisans du monde et bénis mille fois mon sort qui m'en sépare pour jamais. Ce que je vois et ce que j'entends, me porte à faire de bonnes et salutaires réflexions¹. »

Les gens avisés qui avaient prédit que Madame Louise de France, par singulière ambition, entraît au couvent, s'estimèrent sans doute bons prophètes, quand au mois de novembre 1773, pour la charge de prieure, elle reçut tous les suffrages de la communauté.

L'évêque de Dax, Mgr de la Neuville, courut l'annoncer à Versailles. Louis XV s'en montra charmé.

« A l'unanimité, remarquait-il ; je crois que c'est sans cabale, car elle craignait d'être élue. »

Le roi vint porter à sa fille ses félicitations. Elle ne manquait jamais l'occasion d'une petite leçon, elle l'offrit gracieusement, à sa manière :

« Bien que mes états soient très bornés, je sais que c'est une grande charge devant Dieu que de gouverner. »

Le monarque pouvait ici faire un retour utile sur lui-même. Tout dans les conversations de sa fille tendait à ces pensées et à ces réflexions de repentir.

Veilles, prières, mortifications, aumônes, elle poursuivait sans repos, avec sa sanctification personnelle, le but de réparation assigné à sa vie.

A certaines heures, ce pauvre roi, entraîné par

1. Julienne de Mac-Mahon à Mlle de Fromont, 8 août 1770.

l'égoïsme et enchaîné à ses mauvaises habitudes, semblait le comprendre. Chez Madame Louise on lui roulait un fauteuil — qu'elle avait grand soin de faire emporter tout aussitôt le départ de son père, — il y prenait place ou s'asseyait sur la paillasse de la carmélite, et s'oubliait en de longues causeries.

« On croirait, disait-il, que nous traitons ici les affaires de l'Etat. »

Parfois il pouvait bien être question, en effet, des misères morales et religieuses du royaume, en même temps que de la conscience du roi très chrétien. Sœur Thérèse de Saint-Augustin épiait, guettait les moindres indices d'une conversion que les libertins redoutaient avec un zèle égal.

Voici quelle est sa prière :

« Les demeures éternelles retentissent de chants d'allégresse dès qu'un pécheur rentre dans les sentiers de la pénitence.... Sauveur adorable que votre componction ménage à ces âmes teintes de votre sang la sincérité et la promptitude du repentir; que je réussisse à détourner les fléaux de votre colère qui devait les frapper; que votre miséricorde fasse taire votre justice ! »

Louis XV vieillit, il demeure engourdi dans l'habitude. Ses jours sont comptés sans doute ; les chrétiens espèrent toujours, mais l'heure presse, et à ce carême de 1774, dans la chapelle royale, avec une fermeté que l'on qualifie d'audacieuse, Mgr de Beauvais, évêque de Senez, développe le texte prophétique : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite ! ».

Dans la première semaine d'avril, le roi a été pris à Trianon, d'une fièvre étrange. Le médecin parle nettement : « Sire, c'est à Versailles qu'il faut être malade »,

et le monarque vient d'être transporté au château; la petite vérole est déclarée.

Madame Louise, dans son émoi, dépêche des courriers toutes les deux heures, demande l'exposition du Saint Sacrement, le monastère entre en prières, et elle explique à ses compagnes le redoublement de ses mortifications :

« Songez que le roi se meurt ! Je suis venue ici pour son salut et le mien. Dites-moi si j'en puis trop faire pour une âme si chère ? »

Le 4 mai, elle ajoute :

« C'est la fête de sainte Monique, mère de saint Augustin, mon patron. Demain est le jour de sa conversion, et j'espère que je me verrai la fille d'un autre Augustin. »

Elle sait le combat engagé au chevet du moribond et les retards apportés à la présence du confesseur. D'un côté, l'archevêque de Paris et Mesdames, dont le courage brave la contagion pour remplir auprès de leur père leur devoir filial. De l'autre, les valets et les familiers dont le crédit repose sur les mauvaises mœurs du prince. Ne pouvant aider ses sœurs contre les courtisans de Mme du Barry, Madame Louise envoie au roi le crucifix qu'elle tient du Pape ; ce souvenir sera éloquent, il parlera pour elle. Et, de fait, Louis XV comprend, remercie et dit :

« Je la reconnais bien là ! »

La scène tragique se déroule dans le cadre de ce palais à l'air déjà empesté ; mais la balance a penché du côté du bien. Le roi est absous pour la première fois depuis trente-huit ans¹, il communie avec une

1. « Le roi se confessa à plusieurs reprises à l'abbé Maudoux. Il y a toujours des gens qui ont la montre à la main : on

piété longtemps endormie, et le grand aumônier, en sa présence et en son nom, fait publiquement l'amende honorable pour les scandales de la vie passée.

« J'aurais voulu pouvoir le dire moi-même », ajoute le moribond dont la lucidité d'esprit demeure entière.

Qui a été la plus heureuse de ce triomphe de la grâce, Madame Louise de France ou la Mère Thérèse de Saint-Augustin ? La princesse et la carmélite se confondent dans l'acte de reconnaissance.

« Quelle consolation ! Ma joie est complète. Le bon Dieu est le maître. Je suis prête à tout¹. »

Le 10 mai, Louis XV n'est plus. Si ce corps, l'objet de tant de souillures, tombe en corruption avec ces détails d'infection horrible qui firent frémir les moins délicats, l'âme est purifiée par le repentir.

Le soir même, la princesse, par son confesseur, l'abbé du Ternay, apprend la mort de son père, et comme c'est l'heure du « grand silence », elle ne veut pas qu'on trouble la communauté ; elle courbe la tête « devant le plus grand chagrin qu'elle ait eu de sa vie », rentre, muette et glacée, en sa cellule et demeure la nuit dans les larmes, les bras en croix, à genoux.

Le lendemain, forte dans la douleur, elle préside l'office des morts, dit « l'oraison » à vêpres, la « leçon »

raconte que la première reprise fut de dix-sept minutes. » Nicolas Moreau, *Mes Souvenirs*, I, 357.

1. « L'abbé Bertin m'a montré une lettre qu'il recevait de Madame Louise, en réponse à la relation qu'il lui avait envoyée immédiatement. Cette réponse m'a fait fondre en larmes ; elle commence ainsi : « O mon père, mon père, quels transports de joie vous me causez ! » Et finit par cette phrase : « J'ai maintenant la plus grande espérance pour la vie, puisque Dieu a repris possession du cœur de mon pauvre père. » Nicolas Moreau, *Mes Souvenirs*, I, 358.

à matines, reprenant le chant si l'émotion vient à interrompre la voix des religieuses.

Quand passera le cortège funèbre menant le vieux roi à sa demeure dernière, jusqu'à elle arriveront les échos des psalmodies. Et ce lui sera comme une consolation d'apercevoir, par-dessus les murs de la clôture, les clochers de la nécropole de sa race, où dorment les parents pour qui elle prie.

Un moment on a cru à la contagion de la petite vérole chez les filles de Louis XV, et jusqu'à l'automne, la Faculté et la Cour ont été en alarmes sur les accidents de santé de Madame Victoire.

« Perdre son père, et voir ses trois sœurs frappées de la même maladie ! Mais, quand on a des afflictions, il faut remonter à la main qui les envoie et l'adorer en silence. C'est le devoir du chrétien, encore plus celui d'une religieuse ».

Elle avait fait son profit du conseil de Bourdaloue : « En devenant supérieure, vous n'avez pas cessé d'être religieuse ; vous êtes toujours dans la même obligation de travailler à votre perfection particulière et à votre avancement spirituel, selon l'esprit de votre règle et par les moyens qu'elle vous prescrit¹ ».

N'est-ce vraiment pas là son secret ?

« Je ne sais qu'une chose : faire la règle de son mieux, et la faire faire aux autres de même, avec beaucoup de condescendance pour les faibles, sans tomber dans la faiblesse² ».

Sur les dignités du cloître, elle garde son jugement de la première heure :

1. *Pensées*, t. II.

2. Lettre à la prieure de Chalon-sur-Saône, 24 janvier 1786.

« Ha, mon Dieu ! c'est avoir de l'ambition à bon marché d'envier cette place de prieure. Pour moi, mon délice est de vivre dans la dépendance ». Aussi, lorsque la seconde fois (novembre 1776), la communauté la maintient à sa tête pour une période de trois années, elle laisse dans l'intimité percer son impatience par une boutade : « Il est arrivé ce fameux jour où nos sœurs ont doublé leur sottise. » Et lorsqu'elle prévoit — en 1782 — qu'un troisième « priorat » la menace, elle prend les devants, se débat, prévient les supérieurs, écrit au roi, le fait intervenir par une lettre où il approuve qu'en sa faveur « on ne porte pas atteinte aux institutions auxquelles elle s'est soumise ».

Très réellement, si sa volonté était ferme et son esprit résolu, le côté extérieur du commandement lui demeura toujours pénible. Parler au chapitre, entonner à la chapelle lui causait une appréhension morale, un tremblement physique, la couvrait d'une sueur froide. A elle plus qu'à aucune religieuse, il lui paraissait sortir de son rôle de reprendre l'apparence de cette supériorité sociale qu'elle avait fuie.

Par zèle et par précaution autant que par attrait, elle voulait l'égalité entre toutes ses sœurs. Sauf exception pour la mère Julie, dont l'intimité « lui avait été donnée par obéissance », elle répudiait les affections particulières. « Ces sortes d'amitiés sont la perte des couvents. Elles le seraient bien plus ici, vu ce que j'ai été : si l'ambition trouvait à s'y introduire, notre solitude, d'un paradis, deviendrait un enfer ».

Prudence éveillée par une sagesse que l'expérience avait fait naître. « Il faut avoir vécu vingt ans à la Cour pour bien sentir le bonheur d'une vie com-

mune¹ ». Cette comparaison lui resta familière et elle n'en manqua jamais l'application : un jour que la reine Marie-Antoinette était passée en grand cortège dans Paris, Madame Louise écrivit à l'abbé Rigaud, visiteur de l'Ordre :

« Vous avez eu belle compagnie dans votre rue. Je suis sûre que vous vous êtes dit : Oh ! que la mère Thérèse de Saint-Augustin est heureuse de n'être plus là. Sa chaise de paille, si elle en sait bien profiter, lui fera un plus beau trône que celui qui est préparé à la reine à l'Hôtel de Ville, et ses habits de bure seront plus brillants un jour que tout ce que je vois. Ainsi soit-il ! — Tout ce que je sais bien, c'est que tout ce qu'une carmélite peut porter un jour de fête n'est pas si gênant que tout ce que j'ai porté autrefois en pareilles occasions. Jusqu'aux moindres poussières du Carmel peuvent être un jour des diamants pour moi² ».

Cette grandeur de la vie religieuse est tout autant une source de bonheur :

« Dans un mois, ma chère mère, nous aurons un an de plus. Je ne reviens pas de la rapidité du temps au Carmel : les années sont des jours et les jours des moments. On dit qu'il y a des âmes qui vont tout droit au Paradis sans passer par le Purgatoire, mais je désespère d'être de ce nombre, car je suis trop heureuse carmélite³ ».

Comme toutes les choses de valeur, il avait fallu acheter cette joie de l'âme. La perfection des actes de la vie quotidienne est une mortification singulière, elle

1. 7 mars 1783.

2. 3 janvier 1782.

3. A la mère dépositaire du Carmel de la rue de Grenelle, 30 novembre 1781.

suppose un empire souverain sur les sens, une domination absolue des répugnances, une maîtrise rare du « moi ». Pour l'avoir mis en pratique, Madame Louise redisait le mot de Jean Berckmans : *Mea maxima mortificatio, vita communis*. Rien de plus lourd que la banalité de l'existence. Certes la vie du Carmel ouvrait de larges horizons, mais on se butait aussi à la petitesse de la pauvre nature humaine. L'ancienne princesse savait qu'il y avait « à décompter » ; chez elle point d'illusions théoriques : « Tout est beau en spéculation. » Mais elle comparait certaines découvertes de son expérience monastique aux récits des voyageurs : « Les plus vilains pays sont susceptibles des plus belles descriptions¹. » En même temps qu'une immense joie, qu'un grand soulagement, ses débuts lui avaient coûté plus d'un combat, apporté plus d'une souffrance. Elle a avoué qu'à certaines heures de son noviciat, le monastère de Saint-Denis lui paraissait une prison, et la sensation demeurait si douloureuse qu'elle était sur le point de fléchir et de succomber.

A ce prix les satisfactions vous appartiennent véritablement. Madame Louise pouvait dire de grand cœur, après treize ans de cloître : « Il faut jouir du bonheur d'être en religion pour en sentir toute l'étendue. » Sa sincérité n'était pas douteuse dans ses regrets de n'avoir pu entrer au Carmel avant trente-trois ans ; elle s'avouait pénétrée de reconnaissance envers Dieu.

« M'avoir tirée d'où Il m'a tirée, moi la cadette de toutes mes sœurs ! — Combien il est rare qu'une fille de roi ait été religieuse ; depuis 1400 ans de la monarchie je suis la dix-huitième et depuis Saint-Louis, dont

la fille se fit religieuse, il n'y a pas eu de fille de roi. — Ah ! ma chère camarade ¹, aidez-moi à remercier notre divin Epoux de m'avoir choisie ; lorsque j'y pense, j'en suis touchée aux larmes et de la grandeur de cette grâce et de ma lâcheté. »

Ce dernier mot est de trop, elle reconnaissait que la réalisation tardive de ses vœux « n'était pas de sa faute » — ayant « craché le sang » pendant quinze ans. Au contraire, la vertu de constance s'y révélait. Qui n'est capable d'un élan généreux, d'un bon mouvement, d'une résolution forte ? Mais persévérer ! Or, Madame Louise fut inébranlable vingt années dans le milieu difficile et délicat de la Cour, dix-sept ans dans le milieu si mortifié et si austère du Carmel.

Elle appela à son aide l'esprit d'obéissance et d'humilité, vertus « de lourde digestion » à son aveu. Au moins les pratiqua-t-elle avec simplicité, patiente à accepter ce qui la piquait, attentive à écarter ce qui l'eût gonflée.

En voici deux exemples où se révèle tout son tact :

En récréation, une sœur se permit de dire que Marie Leczinska n'était pas née pour le trône des Bourbons. Les carmélites présentes demeurèrent stupéfaites et comme indignées, Madame Louise fit taire l'émotion de sa piété filiale, et avec un sourire : « Notre sœur est anglaise, dit-elle, elle ne pouvait parler des choses de France qu'avec une franchise extrême. »

Un prédicateur, nouveau venu certainement à Saint-Denis, avait cru devoir commencer et finir son discours par des allusions élogieuses à Madame Louise. Celle-ci, au parloir, lui décocha ce seul compliment : « Vous

1. Lettre à la mère économe du Carmel de Marseille, novembre 1788.

avez fait, Monsieur, un très beau sermon, mais comme certains poissons, il n'était bon qu'entre tête et queue. »

L'esprit de mortification est le sentiment le plus naturel chez une carmélite; c'est dire d'un soldat qu'il a du courage. Aussi les exemples abondent-ils dans la vie de Madame Louise.

Elle éprouvait de pénibles suffocations, qu'augmentait la récitation en commun de l'Office à l'église; elle était, sous peine de défaillir, obligée de se retirer, mais alors demeurait à la porte, pour continuer à voix basse la psalmodie. Comme on la priait de ne pas s'assujettir de la sorte, elle répondit : « Cette place est celle du publicain. Quand on ne peut arriver au terme de ses devoirs, il faut au moins se tenir sur le chemin. »

La chaleur la faisait extrêmement souffrir, les vêtements épais l'accablaient et elle avoua à une de ses sœurs que bien souvent, au soir d'une journée d'été, elle ôtait son habit tout trempé de sueur et le matin le remettait encore mouillé. — De poids très lourd, la bure n'est pas chaude et, sous le vent glacial de cette plaine de Saint-Denis, ne garantissait pas d'une terrible froidure. Transie, mais joyeuse, la mère Thérèse de Saint-Augustin écrivait au cardinal de Bernis : « Nous soufflons bien fort sur nos doigts, et tous les astronomes nous annoncent un hiver terrible; cela ne fait pas rire une carmélite aussi lâche que moi. Mais patience, dans quelques mois nous n'y penserons plus : voilà comment passent les saisons et la vie ¹. »

Elle passent surtout en pensant à la couronne qui doit récompenser les peines : « Quand je suis fatiguée, je regarde notre cloître où mon corps doit reposer

1. 19 Novembre 1782.

jusqu'au jugement dernier. Cette pensée me rend le courage, et je ne songe plus à écouter ni le froid ni le chaud. »

La princesse aimait d'un mot arrêter la compassion de ses compagnes et couvrir d'un trait l'émotion qui les pouvait prendre à son sujet. Une nuit elle s'était blessé la tête contre la muraille en se retournant sur son étroite paille; le lendemain on voyait le sang et la contusion : « Je me suis, disait-elle d'un air dégagé, frôlé le front contre les rideaux de mon lit. »

Le réfectoire devenait le champ habituel de ses mortifications : c'était un morceau de pain moisi, des œufs gâtés, un artichaut pourri; et son indifférence pour les plats les plus grossiers avait créé ce mot courant dans la maison : « C'est si mauvais que la mère Thérèse de Saint-Augustin elle-même n'en pourrait manger. »

Elle s'applaudissait de n'avoir jamais accepté de mitigation :

« J'ai vécu trente-deux ans sans pouvoir soutenir un très bon maigre, voici seize ans que je le soutiens ici un peu moins bon que celui du plus petit bourgeois, et je vais commencer mon treizième Carême sans œufs, ni beurre, ni laitage. »

Elle rassurait de la sorte l'évêque de Clermont et plaisantait avec Bernis :

« Je suis à présent plus grosse que Victoire, à ce qu'on dit, car je ne peux pas en juger, ne possédant pas de miroir.... La santé ne manque pas : cela a été publié au prône des paroisses du diocèse. »

Les divers traits de ses austérités furent recueillis avec admiration par tout ceux qui l'approchèrent¹.

1. Quant aux gens du dehors, ignorants du fond comme de la forme, voici ce qu'ils écrivaient : « L'étendue de son sacri-

Dès le premier jour elle avait strictement tenu à maintenir dans sa cellule le pauvre mobilier du Carmel :

Trois planches sur deux tréteaux, une paillasse, des draps de serge, l'escabeau qui sert de siège et de table, une lampe, une cruche d'eau, une croix de bois, un bénitier.

Fidèle à la vie claustrale : sept heures au chœur, la messe conventuelle, l'adoration du Saint-Sacrement, le rosaire, l'examen, l'oraison, le chant des Matines, le jeûne pendant sept mois, l'abstinence toute l'année.

Sa robe rapiécée, de vieilles sandales, un voile élimé étaient les parures de la petite fille de Saint-Louis. Quand on lui conseillait la modération, elle avait sa réponse :

« Bon, bon ! si on a tant d'attention pour sa vie, pour sa santé, on ne fera jamais rien de crainte d'abrégier l'une et d'altérer l'autre. Je rachète le temps perdu. J'expie le plaisir que je prenais dans le monde à porter les cilices du diable¹. »

On ne put l'empêcher d'étendre la lessive mouillée, l'hiver dans les greniers glacés, mais on lui interdit de soulever dans les étroits escaliers ce linge alourdi par l'eau. « C'est ma bosse qui est cause qu'on ne veut pas que je porte la hotte, » disait-elle de son ton enjoué.

fice se trouvait néanmoins restreinte par un bref du Pape qui l'avait affranchie et dispensée de toutes les rigoureuses observances du saint Institut qu'elle avait embrassé, auxquelles sa complexion et sa haute naissance ne lui permettaient pas de se soumettre. » Hardy. *Journal*, tome VII, p. 326. — On voit qu'il faut vérifier, avant de les admettre, les anecdotes de certains contemporains.

1. Sophie de Beaujeu, *Mémoires*.

Elle mesurait tout au diapason de l'éternité : « Le secret d'adoucir les sacrifices est de nous occuper un peu moins de ce qu'ils nous coûtent, un peu plus de ce qu'ils nous valent. »

Entretenue par la constance, soutenue par l'obéissance, fortifiée par l'humilité, surnaturalisée par la mortification, la vocation de Madame Louise était encore embellie par la piété. « Il est délicieux de pouvoir se dire qu'on a fait quelque chose pour Dieu de vraiment coûteux au cœur¹. »

Voici le témoignage oculaire de la sœur Louise Marie de Beaujeu :

« Ses pratiques de dévotion pour la Sainte-Vierge et les Saints étaient multipliées à l'infini. Dans le nombre il faut distinguer Saint Louis de Gonzague. Les secrètes ardeurs de la piété de ce jeune saint la ravissaient. Sa dévotion envers lui ne fut satisfaite que lorsqu'elle lui eut érigé un autel. — Elle obtint ensuite grand nombre d'indulgences pour nous engager par ce gain spirituel, le seul permis au Carmel, à ce que nous allions le prier souvent. La multitude des petits oratoires de notre maison, nous les devons, en grande partie à sa piété et à sa bienfaisance. Par leur noble simplicité, ils inspirent autant le recueillement qu'ils excitent la dévotion. Un jour que je me rendais avec elle à la récréation, elle me dit à ce sujet : « Voilà bien des autels, cela doit nous rappeler sans cesse l'obligation où nous sommes de nous immoler à Jésus-Christ, en qualité de victimes. »

Elle ne craignait pas les longues méditations, comme les gens qui ont beaucoup à dire ne redoutent pas les longs entretiens. Une religieuse lui demandait un peu

1. Lettre à Bernis, 12 août 1783.

étourdimement, si, dans ses colloques, N.-S. lui parlait; Madame Louise se mit à sourire : « L'oreille du cœur entend les réponses. »

L'eucharistie, bien naturellement demeurait l'aliment et le centre de la dévotion de celle qui proclamait qu' « une religieuse doit toujours être prête à communier et à mourir. » Dès son noviciat elle s'approchait de la table sainte cinq fois par semaine¹, et elle obtenait bientôt de faire la communion quotidienne, ce qui était rare alors, même dans le cloître.

Dans l'ardeur de son zèle; à distance, elle aidait de ses vœux et de ses avis, j'allais dire de ses encouragements, Mgr de la Mothe à propager dans son diocèse d'Amiens l'adoration perpétuelle.

On sait son attrait pour le culte du Sacré-Cœur. L'une des premières elle organisa au Monastère de Saint-Denis la pratique charmante du mois de Marie.

1. Clément XIV, sur sa demande, accordait une indulgence plénière aux Carmélites à chaque communion. (Bref du 9 mai 1770.)

CHAPITRE VI

L'ÉCONOME DES CARMÉLITES

Acquérir ces hautes vertus, au prix de généreux efforts, est admirable et compréhensible ; on s'attendrait moins à voir la princesse exercer de la manière la plus pratique, la plus terre à terre la science de l'économie.

Comme elle fut, le 29 novembre 1779, nommée *Dépositaire*, c'est-à-dire intendante de la maison, elle prit en mains la bourse de la communauté. En même temps qu'un très grand esprit de pauvreté conforme aux règles de son Ordre, elle manifeste une entente des choses de la vie, une suite dans les idées, un savoir faire d'administration qui surprend. Hommes de loi, fournisseurs, quémandeurs, financiers trouvent à qui parler et ont rarement le dernier mot. Avec persévérance, avec adresse, la mère Économe pousse sa pointe, ne laisse aucun cas en litige, revient à la charge, souple, ferme, avisée, en remontrant comme naturellement aux matois de la chicane. Ses demandes sont nettes, précises, pressantes, sans admettre jamais une réponse dilatoire ou négative.

On possède d'elle 314 lettres autographes écrites à M. Collemberg, agent d'affaires à Paris, au sujet du monastère ; mère Thérèse de Saint-Augustin y entre dans les menus détails, avec une expérience surprenante pour la légèreté d'une personne de la Cour, et

avec la préoccupation constante de ménager jusque dans les plus petites choses les intérêts matériels qui lui sont confiés. — On y relève des phrases comme celles-ci : « Les Carmélites doivent toujours aller au bon marché ». « Les pauvres filles de Sainte-Thérèse ont besoin qu'on ménage leur bourse ». « Vous sentez assez que c'est moins le brillant que nous recherchons que le solide. Ce qui durera le plus longtemps, chez nous, est toujours le plus beau. »

L'amour de sa charge supplée à son inexpérience ; cette précision dans les comptes la surprend elle-même : « Ce n'est pas ce que j'aimais autrefois. Avec les années les goûts changent et l'obéissance adoucit tout. »

Elle devient ingénieuse pour les besoins de la maison. Elle se souvient qu'une « Fille de France » jouit des droits de libre poste ; alors elle prend des arrangements avec un marchand de Paris pour lui faire arriver « franco » les divers petits objets que les carmélites fabriquent pour vivre, et dont le produit leur sera, de la sorte encore, envoyé sans être chargé de frais. — Dans le gaspillage de Versailles, elle sait que périodiquement on vend des choses usagées ; elle écrit à sa sœur Adélaïde pour obtenir à bon compte des draps et du linge « réformés » du château.

Elle fait relier en un seul volume de basane bien ordinaire deux tomes d'un livre de « Méditations » ; elle le ménagera, dit-elle ; — mais, « pour consoler M. Didot », elle en fait en même temps relier en veau marbré avec filets à tranches dorées, un autre exemplaire « de la belle impression ». Celui-là est réservé pour un présent.

Ses lettres d'affaires gardent toujours un ton primesautier ; je transcris celle où elle charge l'abbé

Bertin de prendre la peine de faire raccommoder l'horloge du couvent et de payer la facture :

« Je vous envoie notre pendule, et voici ses menées .
1^o Elle est très sujette à avancer. A cela vous direz peut-être « tel maître, tel valet », car il n'y a qu'au chemin de la vertu que je n'avance pas. — 2^o La sonnerie va un peu trop lentement pour ma vivacité.... Adieu, mon saint-père; il est impertinent de vous écrire uniquement pour une commission, mais je ne puis faire autrement. »

Ses instances auprès de ses amis ne lui semblaient pas de l'indiscrétion : « N'ayant plus rien au monde, je n'ai plus rien à donner; mais ce n'est pas déroger au vœu de pauvreté que de mendier pour autrui. » Ce dénuement personnel est au reste une mortification : « En renonçant à tout, j'ai renoncé même à faire du bien aux autres; c'est là la plus grande pauvreté que puisse pratiquer la fille du roi ».

— C'est aussi une leçon.

Et, lorsque la voyant passer dans sa « robe rapetassée en plusieurs endroits avec de l'étoffe neuve, ce qui la rendait de diverses couleurs », — (la princesse n'usa que trois robes en dix-sept ans de vie religieuse) — lorsqu'une jeune carmélite disait étourdiment que la Communauté serait honteuse si quelqu'un de la famille royale la voyait ainsi habillée, Madame Louise la reprit : « Ma famille sait que j'ai fait vœu de pauvreté; et, dans la place que j'occupe, je dois donner l'exemple ».

Un billet à l'abbé Consolin (elle lui empruntait une petite somme d'argent pour le monastère) dit bien le fond de sa pensée :

« Je la reçois comme prêt d'un ami et je la rendrai si je peux, vu ma situation vis-à-vis de ma famille; —

je la reçois comme aumône, si je ne puis la rendre...
 « Depuis le moment que je vous parle, j'ai ressenti la consolation la plus délicieuse de m'être faite pauvre pour l'amour de Jésus-Christ. Je le ressens si fort que je n'ai pas osé vous le dire et qu'à peine j'ose vous l'écrire, de crainte d'un retour d'amour-propre. Labre avait bien raison d'aimer la sainte pauvreté¹. »

Louis XV avait décidé d'allouer à sa fille une pension, payable par l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, d'une valeur de 25 à 30 000 livres, estimative en blé, soit 1450 setiers de grains². — En outre, il faisait une rente de 24 000 livres pour couvrir les frais causés à Saint-Denis par ses visites, où certains repas, pour toute sa suite, allaient jusqu'à coûter 2000 francs. Enfin, il accorda 6000 francs à prendre chaque année sur le « Bureau des Communautés religieuses. » Par une dernière grâce, il exemptait d'impôts le monastère (juillet 1772.)

A sa mort, il laissait par testament 200 000 livres de pension viagère à chacune de ses filles; cette disposition était antérieure à l'entrée en religion de Madame Louise qui tout d'abord l'ignora ou ne s'en inquiéta pas. Mais les charges augmentèrent, les aumônes se firent plus lourdes, les sollicitateurs plus nombreux; elle vit la nécessité de reconstruire les bâtiments délabrés de Saint-Denis. Après un délai de discrétion, elle réclama à son neveu Louis XVI au moins partie de cette rente paternelle, et ceci dans une lettre typique, vraiment très curieuse par la logique des idées, l'enchaînement des motifs, la précision des détails techniques, l'énumération des précédents,

1. 26 juin 1786.

2. Le setier valait 156 litres.

l'habileté de leur mise en œuvre ; un praticien en eut signé tous les termes :

Par sa démarche auprès de Louis XVI, elle ne craint pas 1° d'obérer le trésor, puisque son entrée au couvent s'est traduit par une grosse économie pour les finances de la Couronne ; — 2° d'importuner le Roi, puisqu'au contraire, grâce à cet arrangement, il se montrera généreux une fois pour toutes ; — 3° ni de paraître personnellement avare, puisque c'est en vue des réparations d'un monastère de l'Ordre le plus régulier du royaume ; — 4° ni de sembler enrichir son couvent, puisque la rente s'éteindra à sa mort. Elle va même jusqu'à prévoir que sa santé étant mauvaise, ses jours ne seront pas très longs.

Cette lettre, du mois de septembre 1776, ne fut pas suivie du plein succès attendu : le roi remit d'abord le « Mémoire » de sa tante au conseiller d'État Joly de Fleury, Contrôleur général des finances.

Elle même envoya à ce magistrat une lettre extrêmement vive et pressante, et — ne « voulant pas aller au roi par procédé », — renouvela ses explications à M. de Miromesnil, alors Chancelier.

En dépit de la qualité et de l'habileté de la « plaidreuse » l'affaire traîna ; les avocats généraux Séguier et d'Aguesseau intervinrent ; les délais se prolongèrent ; ce ne fut qu'au bout de quatre ans que la mère Thérèse de Saint-Augustin obtint enfin un compromis : point la pension paternelle, mais une somme nécessaire pour la reconstruction de l'église de son monastère.

Les réparations du Carmel de Saint-Denis, dont les bâtiments noirs et humides se peuvent, en certaines parties, voir encore, ne devaient pas être fort dispendieuses, à en croire la médiocrité des salles basses au-

tour du cloître, l'exiguité du réfectoire et de la cuisine. On commença (1774) par l'infirmerie qui tombait en ruines et la buanderie dont la paroi était défoncée. Madame Louise prétendait que les choses fussent solides, mais très simples ; un menuisier ayant ornementé de moulures un lambris de chêne, elle conserva la planche qui était bonne, mais la fit poser à l'envers, du côté non ouvragé.

L'église présente au contraire un aspect imposant, et, dans son exiguité de temple grec, offre le type d'un monument aux proportions élégantes, aux ornements délicates. Les plans, dus à M. Fleuret, furent soumis à M. Micque, architecte du roi.

Madame Louise eut toutes les peines du monde à obtenir qu'on ne travaillât pas les dimanches ; on voit, par sa correspondance, combien les entrepreneurs transgressaient volontiers les commandements de l'Église, même pour la construction d'un couvent à Versailles et en dépit des ordres de ses sœurs. Mais elle tint bon, de sa meilleure plume elle défendait la loi divine :

« J'aimerais mieux ne voir jamais notre église bâtie et craindre le risque qu'elle nous écrase, que de laisser commettre dans notre demeure une profanation comme celle-là.... J'ai dit à plusieurs ouvriers que s'ils s'avisent de travailler ce jour-là, ils le feraient pour la gloire de Dieu, et que je tiendrais si bien tous les cordons de la bourse qu'assurément leur profanation ne serait pas payée ».

Commencée en juin 1783, la construction s'acheva en octobre 1784 ¹. L'archevêque de Paris, Mgr de

1. Après les derniers aménagements, en 1790, la dépense totale montait à 322317 francs. — *Arch. Nat.*, O¹ 1904, 9^o dossier.

Juigné vint en faire, le 15 octobre 1785, la consécration.

Madame Louise, qui avait présidé aux moindres détails avec une persévérance inlassable, disait modestement de son église : « rien de beau ; tout simple et propre ».

C'est demeurer au-dessous de la réalité ; nous pouvons admirer en sincérité le monument — désaffecté sans doute¹, — mais qui existe intact encore, et dont les quatre grandes colonnes de face, aux chapiteaux composites, l'entablement sculpté, le péristyle surélevé de vingt-cinq marches, les caissons de la coupole, les boiseries ouvragées corroborent la description d'un témoin contemporain :

« L'église des Carmélites était un petit bijou. Elle était pavée en marbre de différentes couleurs ; les autels étaient en marbre très précieux ; les bénitiers étaient d'une richesse et d'une élégance peu communes ; la sacristie était fournie très abondamment d'ornements très riches ; la menuiserie était magnifique quoique simple ; il y avait des tiroirs tournants comme dans les églises cathédrales ; l'église est bâtie dans le goût, mais en très petit, de la nouvelle église Sainte-Genève. Les piliers sont tous cannelés et superbement sculptés. Le maître-autel était isolé et placé sous la coupole. La grille des Dames était à droite, elles voyaient le prêtre à l'autel, de côté.

« Deux tableaux faits par d'habiles peintres d'Italie

1. On a jugé bon de faire de cette église une « Justice de paix ». Il ne reste plus aucun ornement religieux : autel, grille, statues ; et le nom de Madame Louise n'est même pas conservé sur une plaque. Du moins le style de ce Panthéon en miniature n'est pas mutilé.

furent placés l'un au fond de l'église, l'autre à la chapelle en face la grille des Dames¹. »

Dans ce joli sanctuaire, Madame Louise eut plaisir à placer les présents qu'elle tenait depuis dix ans de la bonté de Clément XIV : les flambeaux et la croix d'autel en argent de l'ancienne chapelle du collège Romain². Ce souvenir rendait particulièrement précieux à la princesse cette remarquable orfèvrerie sur laquelle une gracieuse attention du Pape avait fait graver des figures de saint Louis, sainte Thérèse, saint Augustin, et les armoiries de Madame Louise.

À cette beauté des ornements extérieurs du culte, elle préférait encore la splendeur mystérieuse des reliques des Saints ; et ce fut là une de ses particulières dévotions.

Avec son esprit batailleur, dans le combat qu'elle livre généreusement derrière la grille contre ses propres défauts et pour le rachat des péchés d'autrui, elle a besoin d'armes renouvelées ; elle ne craint pas d'en posséder de trop nombreuses : les reliques lui semblent augmenter son courage parce qu'elles augmentent sa foi ; tel un jeune soldat à qui l'on confierait *Durandal* ou qui souhaiterait tenir l'épée de Turenne à portée de sa main. En présence des restes tangibles de ces bons serviteurs de Dieu, son amour grandis-

1. Albert Gauthier, organiste de Saint-Denys « *Recueil d'anecdotes* ». — *Biblioth Nat.*, m. s., Fonds français, 11681.

Madame Louise avait souhaité une reproduction d'une « Sainte Famille » des appartements de Versailles. M. d'Angiviller, le surintendant des bâtiments, désigna Jaurat, garde des tableaux, pour en faire faire une copie « par une des meilleures mains du cabinet du Roi. » (Avril 1778.)

2. Les chandeliers mesuraient 2 mètres et la croix 3^m,60 de haut. Le chevalier de la Clavière les avait apportés en juin 1774 ; ils furent, en 1793, fondus à la Monnaie.

sait, sa sensibilité prenait une forme plus concrète, sa volonté puisait une ardeur nouvelle pour imiter ceux dont elle révérait les travaux et la gloire. *Cur non quod isti et istæ?*

Elle ne se lassait pas de demander quelque parcelle bien authentique, afin d'en enrichir respectueusement son trésor chaque jour augmenté. Tantôt, — et c'est fort souvent, — elle écrit au cardinal de Bernis qui se trouve à la source, tout proche des catacombes et des églises romaines; tantôt elle frappe à la porte des sanctuaires célèbres pour obtenir d'eux un don spécial, habile à trouver de bonnes raisons ou simplement des rapprochements ingénieux¹. Nul de ses amis ne va à Rome, qu'elle ne le charge avec instance de rapporter un de ces précieux souvenirs, et c'est dans une sollicitude inquiète qu'elle suit les péripéties du voyage jusqu'à l'arrivée à bon port au Carmel de Saint-Denis. Alors c'est une grande fête et la piété des religieuses s'émeut autour de ces débris vénérables de leurs ancêtres spirituels.

Au printemps de 1773, Clément XIV envoie à Madame Louise le corps du martyr Velechius². En juin 1780, par l'entremise des cardinaux de Bernis et Conti, Pie VI accorde une relique de sainte Thérèse.

1. Demandant à la prieure des Annonciades de Bourges (25 janvier 1772) des reliques de la Bienheureuse Jeanne de France, Madame Louise ajoute : « J'espère qu'une aussi bonne parente m'obtiendra les grâces dont j'ai besoin. »

En octobre 1787, dès que l'église du monastère de Saint-Denis est entièrement achevée, la Mère Thérèse de Saint-Augustin ne craint pas de prier le roi son neveu d'y envoyer les reliques de la Sainte-Chapelle : couronne d'épines, roseau, clou de la croix, qu'elle y conservera « comme la petite-fille de saint Louis ».

2. *Archivio segreto della Santa Sede. — Francia*, vol. 528.

rèse ; en octobre 1782, le corps intact de sainte Justine, par les soins du chevalier de Mac Mahon et de l'abbé de Landen — Plustard, l'abbé de Saint-Sulpice apporta des vêtements de saint Martial et de saint Vincent. Quand les carmélites de Bruxelles se réfugièrent à Saint-Denis, Madame Louise estima qu'elles payaient royalement son hospitalité généreuse en lui offrant des reliques insignes : des fragments de la colonne de la flagellation, une épine de la Sainte Couronne, un os de sainte Élisabeth de Thuringe, un doigt de sainte Thérèse et les corps respectés des vénérables mères Anne de Jésus et Anne de Saint-Barthélemy, deux gloires du Carmel.

Un trait analogue eut lieu pour les clarisses de Gand : elles aussi, chassées de Belgique, purent trouver, par les démarches de Madame Louise, un asile en France, au couvent de Poligny. Elles s'arrêtaient, en leur triste exode, au carmel de Saint-Denis afin de remercier leur bienfaitrice et remettre entre ses mains, de la part du prince-évêque de Gand, le corps de sainte Colette, leur patronne, qu'elles avaient pu soustraire aux proscripteurs. Mais leur douleur à s'en séparer parut si vive, que Madame Louise s'imposa à elle-même le sacrifice de ne pas recevoir un présent qui lui eut été bien précieux ; sa charité passa avant sa piété et elle n'accepta qu'une portion des vêtements de sainte Colette — que les carmélites possèdent encore.

C'est par tous ces soins qu'elle croyait remplir fidèlement sa tâche dans le poste qui lui était dévolu ; et en effet, à la fin de son administration, le procès-verbal des visiteurs de l'Ordre constatait qu'ils avaient trouvé la maison de Saint-Denis, — autrefois la « Trappe du Carmel », — bien réparée ; le temporel

employé en partie au soulagement des couvents pauvres ; la clôture parfaitement régulière ; l'augmentation des revenus n'ayant en rien diminué l'esprit de pauvreté.

Ses supérieurs louaient donc son entente des affaires ; les gens du monde l'en ont parfois blâmée ; ou plutôt, parmi les reproches que la légèreté adresse à sa mémoire, il en est un répété plus fréquemment : elle s'occupait trop, du fond de son cloître, des choses d'ici bas.

Nous examinerons comment et pourquoi la princesse devenue religieuse ne put toujours oublier qu'elle était née princesse, et de quelle façon elle usa, pour le bien, de ce titre qu'elle avait si pleinement abandonné pour elle-même. Il est certain que son caractère la portait à l'action dès qu'elle y voyait un devoir, et que ses correspondances furent multipliées. Le nombre même de ses lettres devient un hommage à sa vertu puisque de tant de témoins de ses actes, nul ne proclame autre chose que son zèle et ses bontés.

Comme les missives qui lui étaient adressées demeuraient franches de port, les demandes affluaient, les réponses se trouvaient en proportion. « Autrefois j'en tenais registre ; mais cela me prenait trop de temps ; le nombre de mes lettres m'a effrayé. » Quand elle disait cela, en 1778, le total allait à deux mille, parmi lesquelles sans doute beaucoup de billets. Toutefois elle y mit ordre.

Dès le premier jour, elle avait exigé l'oubli des formules usuelles : Madame de France était « un titre qui ne mène à rien ». — Mère Thérèse de Saint-Augustin « un titre qui donne des droits au ciel si on sait le faire valoir ». — Elle disait à une carmélite.

« Je vous aime bien, parce que je ne vois pas dans vos lettres toutes ces *augusteries* ».

Et sa bonne humeur avertissait l'abbé Bertin qui lui parlait à la troisième personne :

« Avec tout le respect que je vous dois, mon père vous êtes un drôle d'homme, de croire que je fais un acte d'humilité, en vous priant de m'écrire sans cérémonie ni courte page.... Monsieur l'abbé Bertin ne mettra pas de *Madame* au haut de ses lettres ; il les commencera au plus à la moitié de la page ; il retranchera de la fin les *respects*, et tous les *serviteurs*, et les tierces personnes dans le corps de la lettre. — Telles sont les volontés de Madame Louise et les desirs de la sœur Thérèse de Saint-Augustin. »

Une confiance, presque à la fin de sa carrière religieuse, prouve sa simplicité et la rareté de ses lettres à la Cour :

« Vous avez bien et très bien fait, Monsieur, de dire à quel point j'ai abandonné tous ces titres mondains. Il n'y a qu'au roi et à ma famille à qui, aux adresses, je mets les titres de parents. Même aux princes du sang, quand j'ai été dans le cas de leur écrire, ce qui a été extrêmement rare — je crois deux fois depuis 13 ans, — je n'ai mis que « Monsieur » et point de cérémoniage. A quoi bon tout cela servirait-il à une pauvre carmélite ? Plus elle sera dégagée de tout, plus elle aura de facilité à grimper dans la véritable patrie¹. »

Et deux ans plus tard, à propos de la formule : *Votre très dévote fille*, qu'elle continuait à employer dans sa correspondance avec le Pape, elle faisait remarquer franchement :

1. 9 mai 1783. Lettre à M. de Villegas.

« Mon Dieu que cela est drôle qu'une carmélite ait gardé ces façons de s'exprimer de son ancien état ! On l'a décidé dans le temps ; mais cela ne fait de mal à personne, et n'empêche pas d'être carmélite dans toute l'étendue du terme ¹. » »

C'était à Bernis qu'elle donnait cette explication ; le cardinal fut certainement, comme ambassadeur à Rome, la personne du monde la plus fréquemment honorée des lettres de la mère Thérèse de Saint-Augustin, qui faisait tout passer par ses mains. Elle s'excuse de ses « dévotés commissions, » et d'être sans cesse « à ses troussees ».

« Vous devez dire des carmélites : « Mon Dieu délivrez-moi d'elles ! » Cependant vous n'en prenez pas les moyens puisque plus elles vous excèdent, plus vous avez de bontés pour toute la Congrégation ».

« ... Vous voyez si souvent de mon écriture, qu'il faut au moins que mes lettres soient courtes ».

Courtes ou non, elles sont remplies de gaieté, de boutades, de mots à l'emporte-pièce. Dans ce style primesautier l'orthographe demeure volontiers fantaisiste, la hâte ne rend pas la calligraphie des meilleures, et « l'écrivain » l'avoue bonnement :

« Je ne sais si vous serez, comme moi, frappée de ma belle écriture : à deux ratures près, je me suis surpassée aujourd'hui ; il me semble que ma lettre est lisible² ».

Madame Louise, en signant, faisait toujours suivre son nom de religion : « Thérèse de Saint-Augustin » des lettres initiales : R. C. I. « Religieuse Carmélite indigne. » — Cet usage d'humilité lui valut

1. 23 février 1785.

2. Mars 1783. Lettre à la dépositaire du monastère de la rue de Grenelle.

une plaisante histoire avec le marquis de Mac-Mahon qui, ignorant des coutumes carmélitaines, copia scrupuleusement cette signature sur l'enveloppe qu'il adressait, en grand respect, à Madame Louise « Religieuse carmélite *indigne* ». La princesse s'amusa autant de cette méprise que le bon gentilhomme, averti trop tard, en demeura navré.

Après avoir vu la forme, si nous regardons le fonds, que remarquons-nous dans les lettres de Madame Louise ?

« Quand on étudie sa correspondance si étendue, quand on cherche à se rendre compte, sans prévention, des démarches nombreuses auxquelles elle s'est prêtée, il devient évident qu'elle mettait uniquement au service de Dieu et des âmes la très légitime influence dont elle n'a pas cessé de jouir ; et nous ne savons ce qu'il faut admirer le plus, ou le dévouement absolu dont elle fit preuve dans la lutte que soulevèrent alors les questions religieuses, ou l'entière abnégation qu'elle témoigna pour s'arracher en tous temps aux affaires purement profanes¹ ».

Elle-même s'était fixé une règle sans en faire mystère. Dès le début, la mère Julie était chargée d'écarter les indiscrets :

« La sœur Thérèse de Saint-Augustin veut absolument qu'il ne soit plus question d'elle dans le monde. Elle demande qu'on la laisse dans son dénuement et sa retraite. »

Les meilleurs amis se heurtaient sur ce point à son refus :

« Je n'ai jamais été plus fâchée, Monsieur, que je ne le suis aujourd'hui, de n'être pas dans le cas de

1. P. Regnault.

faire ce que vous désirez pour cette place de Saint-Cyr, d'autant plus que la demoiselle est de vos parentes¹; mais vous savez bien que je ne me mêle de rien¹. »

« Vous aurez prévu d'avance ma réponse, sachant ma façon de penser et combien je me suis éloignée de tout ce qui est affaire du monde. Si cela ne regardait que celle de la religion, je me serais fait un plaisir de me joindre à votre zèle apostolique. »

« Comme vous connaissez en tout et sur tout ma façon de penser, vous avez fort bien fait d'assurer que je serais très fâchée de me mêler d'évêché, ni de loin ni de près; et grâce à Dieu je n'en ai jamais eu sur la conscience². »

« De ma vie je n'ai fait de recommandations qui tendissent à une cure, et vous sentez bien que ce n'est pas aujourd'hui que je commencerais. Tout ce que je puis faire pour votre protégé, c'est de l'adresser à Adélaïde. Si je me mêlais de tout cela, je n'en finirais pas; cela me donnerait au dehors une communication qui ne serait pas édifiante; j'en ai déjà assez de toutes les affaires de l'Ordre et je veux invariablement m'y borner³. »

« Je vous prie de faire ma réponse ordinaire : que je ne m'en mêlerai point, parce que je ne me mêle jamais de bénéfices. Je vous prie, ma chère Mère, lorsqu'il vous viendra de ces demandes-là, de vous tenir comme répondue. Cela me met dans le cas de refuser, et cela me désole. Parce que je suis religieuse, on veut que je me mêle de tout ! Vous savez combien pareille conduite serait gauche avec notre

1. A Mgr de Bonal, évêque de Clermont, 1774.

2. A l'abbé Bertin, 1774.

3. Au Carmel de la rue de Grenelle, 1780.

règle. Je n'ai pas choisi le cloître pour cela. Sans cesse on vient me demander des grâces ; je réponds que je ne me mêle de rien que de dire mon bréviaire, de balayer et d'écouter les sœurs¹. »

Ceci était écrit peu de mois avant sa mort, et demeurerait parfaitement conforme à sa conduite constante dont elle avait donné d'un mot l'explication au cardinal de Bernis :

« Je ne voudrais pas que l'on puisse dire que je me mêle de ce qui ne me regarde pas². »

Des exceptions, il y en eut quelques-unes : dans les premiers temps elle recommandait les parents de ses nouvelles compagnes : telle la famille de Geslin, à Saint-Brieuc. Un billet d'elle au généalogiste Chérin³ le presse de hâter l'examen des « preuves » du marquis de Mac-Mahon pour sa présentation à la Cour. La misère des honnêtes gens ne la laisse pas insensible, et c'est pour cela qu'elle demande à Vergennes une pension sur la *Gazette de France*, en faveur d'un jeune homme possédant de grands talents poétiques mais pas de pain, et qui trouverait facilement une carrière brillante dans le camp des « philosophes ». Ce protégé c'est Gilbert, qui vient de célébrer en beaux vers le jubilé de 1776 ; sa jeunesse ne s'éteindra pas dans la misère, à l'Hôtel-Dieu, comme on l'a prétendu, mais bien, à la suite d'une chute de cheval, recueilli dans la maison de campagne de l'archevêque de Paris.

On voit Madame Louise s'intéresser à la publication de bons ouvrages et à des livres concernant ses parents. Ainsi, elle fournit « plusieurs manuscrits » de Fénelon lors d'une édition nouvelle de ses œuvres,

1. A la mère prieure du Carmel de la rue de Grenelle, 1786

2. 17 décembre 1782.

3. *Biblioth. Nationale*, Mss. Fonds Clérembault, 1025-27.

qu'elle recommande (1^{er} mai 1781) au Garde des sceaux. Elle propage l'oraison funèbre de Louis XV par l'évêque de Beauvais, Mgr de la Rochefoucauld¹, celui qui sera l'une des victimes des massacres de septembre aux Carmes.

Elle écrit à M. de Miromesnil pour hâter la permission d'imprimer la *Vie du Dauphin*, que l'abbé Proyart attend en vain depuis un an². Et à ce même auteur elle exprime (5 avril 1786) son « impatience » de voir paraître la *Vie de Marie Leczinska*.

Elle a gardé avec Mgr de la Mothe quelques relations épistolaires; elles ne deviennent un peu plus fréquentes que dans cet hiver de 1773-1774, où le saint évêque, afin de soulager les miséreux d'Abbeville, vend sa « chapelle », ses ornements et ses livres. Madame Louise les achète pour le monastère de Saint-Denis, sous la réserve qu'ils resteront entre les mains du charitable prélat, sa vie durant.

De son archevêque, Mgr Christophe de Beaumont, elle reçoit parfois les visites; les lettres sont rares; la

1. « Il a parlé de tout : de la Société des Jésuites, de l'ébranlement causé à la religion par les incrédules, de la cabale opposée à ce qu'il reçût les sacrements. Il a loué sans adulation; il a fait pleurer sur mes sœurs et sur la carmélite. » — Lettre à l'abbé Bertin, 6 juin 1774.

2. Dans cette lettre (28 avril 1777), on retrouve, avec la logique de sa pensée, toute sa vivacité d'expressions, coup droit ironique au magistrat philosophe qui a permis sous main la diffusion de l'Encyclopédie :

« Je ne puis comprendre pourquoi on empêche cette publication (*La Vie du Dauphin*), surtout quand j'entends parler de tant d'autres ouvrages d'un genre bien différent qui se répandent sans opposition. Il me semble que pour interdire à l'auteur la circulation de son livre, il faudrait qu'il fût véritablement pernicieux, qu'il attaquât ou la religion, ou les mœurs, ou le gouvernement... »

véritable, peut-être l'unique correspondance un peu suivie entre eux, a trait aux capucines de Paris ; ils s'efforcent tous deux de ramener dans ce monastère la paix, troublée par les menées de l'aumônier, le père Hugues, provincial de l'Ordre, gagné aux idées jansénistes. Sans mâcher les expressions, la mère Thérèse de Saint-Augustin le nomme « le fléau », elle refuse de se laisser attraper par ses « singeries » et elle supplie Bernis de retenir à Rome, où il est de passage, ce « boute-feux¹ ».

Madame Louise s'intéressé doublement à la cause des capucines : parce que le monastère est une fondation de son aïeul Louis XIV et que la règle de ces religieuses est des plus austères².

Si ce sont là des « affaires », elles ne sortent pas du domaine des choses ecclésiastiques et rentrent dans les préoccupations légitimes d'une femme qui a été princesse et qui est chef de communauté. C'est rarement, indirectement que la mère Thérèse de Saint-Augustin fait allusion dans ses lettres aux événements publics, et le côté religieux les domine toujours. Un courrier de sa sœur Victoire venant lui apprendre la signature de la paix par le traité de Paris (janvier 1783), elle voit la fin des misères de la guerre et ordonne un *Te Deum*. — Au cours de cet hiver de 1783, qui fut si rigoureux, elle ne se plaint pas pour elle, ni ne s'apitoie sur la vie étroite des carmélites, mais ne songe qu'à dire : « Voilà un temps bien fâcheux pour le pauvre peuple. »

1. Lettre à Bernis, 26 février 1776.

2. La maison était unique en France. Dans la chapelle se trouvaient des sépultures célèbres : le duc de Créquy, Louvois, etc. — Voir Piganiol de la Force, *Description de Paris*, tome III.

À la naissance du Dauphin¹ (le frère aîné de celui qui sera le malheureux Louis XVII), les carmélites de Saint-Denis s'associent derrière leurs grilles à la joie de la France ; elles copient la chanson à la mode, et Madame Louise ne craint pas, aux récréations, de répéter de bien bon cœur avec ses compagnes les couplets des dames de la Halle, qui ne ressemblent guère aux refrains habituels du Carmel :

Si l' Roi z'est not per' à tous,
 La Reine z'est aussi not' mère ;
 Mes gas, réjouissons nous.
 Aviant de nous bailler un p'tit frère.
 N'sra pas du pied qui s'mouch'ra,
 Messieurs les Anglais vous verrez ça.

Le ciel devait ce présent,
 Aux vertus, aux vœux d'la mère.
 Il a fait, en les combinant,
 Le bonheur d' la France entière.
 Mon Dieu ! Le joli refrain :
 Vive l' Dauphin, vive l' Dauphin !

Ne craignez point, cher papa,
 De voir croître vot' famille.
 Le bon Dieu z'y pourvoira,
 Faites que Versaille en fourmille.
 Y eût-il cent Bourbons chez nous,
 Y a du pain, des lauriers pour tous.

Lorsqu'elle reçoit des détails sur le voyage de Louis XVI en Normandie, pendant l'été de 1786, elle manifeste à Bernis toute sa joie patriotique du succès qu'obtient le roi auprès de ses peuples.

1. Louis Joseph Xavier, né le 22 octobre 1781, mort le 4 juin 1789.

Dans cette activité d'esprit la médisance et la calomnie ont prétendu voir de l'intrigue, et reconnaître des dispositions, même des procédés peu en harmonie avec la réserve imposée à une religieuse. A des faits précis qui montrent au contraire beaucoup de discrétion et de tact, on oppose des soupçons. C'est peu ; ce serait trop encore ; il convient d'examiner de plus près ces taches dans le soleil.

Par scrupule de conscience, Madame Louise se serait entremise pour faire annuler à Rome le triste mais régulier mariage du comte Guillaume du Barry et de Jeanne Bécu, afin que la liaison adultère de cette femme avec Louis XV put devenir une union morganatique. Intrigue louche pour une fille de France à propos de son père, et pour une carmélite, souverainement malséante. Cependant l'in vraisemblance éclate et la fausseté demeure manifeste. Prouvons-le :

Il est possible que les filles du roi, dans leurs différents efforts pour chasser les scandales de la Cour, aient songé, après la mort de leur mère, à conduire le souverain vers un second mariage. Le nom de l'archiduchesse Élisabeth, âgée de vingt-cinq ans, aurait même été prononcé par Madame Adélaïde. Alors Louis XV hésite, retarde, ne répond pas et se rejette sur l'inconvénient des secondes noces à son âge. Le projet part en fumée d'autant plus vite que c'est à la fin de ce même hiver de 1769 que Mme du Barry, déjà favorite en secret, est officiellement « présentée¹ ».

A tout le moins, Madame Louise n'était-elle pas encore au couvent et elle aurait eu le droit, sans apparence d'intrigue ou d'inconvenance, de se mêler d'un projet d'alliance. Seulement les dates ajoutent ici à

1. P. de Nolhac. *La dauphine Marie-Antoinette*, 27.

l'impossibilité morale la preuve matérielle que M^{me} Barry ne saurait être en cause.

Une allusion, deux ans plus tard, dans une correspondance secrète envoyée en Autriche, ne donne pas à cette fable plus d'autorité. Sur une lettre d'un baron Pichler (4 décembre 1771) arrivée à Vienne, l'impératrice Marie-Thérèse, incidemment, demande à son ambassadeur à Paris ce qu'il faut croire de ce bruit invraisemblable. La correspondance de M. de Mercy ne mentionne même pas de réponse à cet « on-dit » qui, s'il n'est pas prouvé, ne peut plus demeurer que ridicule¹.

1. L'allusion du comte de Mercy (29 février 1772) est ainsi conçue : « Le Chancelier, à l'aide de l'archevêque de Paris, réussit assez à entraîner Madame Louise dans des objets d'intrigues, dont cette princesse ne se doute peut-être pas. »

Et c'est sur ce *peut-être* (que récuse lui-même Mercy en même temps qu'il l'avance), que le publicateur de sa correspondance, M. d'Arneth se résigne à *supposer* une « réponse » aux propos d'une lettre où s'enregistre un *on-dit* par lequel Madame Louise *devrait* poursuivre certaines démarches. — Est-ce sur des bases aussi fragiles que l'on peut établir et faire accepter une opinion? — M. Frédéric Masson, dans son étude sur *Le cardinal de Bernis depuis son ministère*, p. 197, en rapportant cette conjecture ajoute que « les diplomates en ont été intrigués », reconnaît que « les pamphlétaires » l'ont colportée, avoue que « si ce bruit est fondé » aucune pièce authentique ne le confirme; puis il conclut : « la pudeur a dû en détruire toute trace ».

Des écrivains anonymes ou libertins, dont les livres ne se nomment même pas, et dont Pidansart de Mairobert est le moins inconnu et le plus innocent, ont copié l'un sur l'autre cette « anecdote ». — Pour les citer, M. Frédéric Masson leur fait beaucoup d'honneur, mais il n'oserait certainement pas leur accorder le crédit de sa propre autorité à une calomnie que les frères de Goncourt appellent « un rêve fantastique ».

A cette prétendue démarche auprès du Saint-Siège, le cardinal de Bernis, notre ambassadeur à Rome, ne fait nulle allusion ; le cardinal-secrétaire d'État n'en parle dans aucune dépêche. Par qui serait-elle donc passée ? Alors, qu'en doit-il rester ?

Rien.

Et pas davantage, je pense, d'une réflexion que l'on prête à Marie-Antoinette sur sa tante : « La petite carmélite, la plus intrigante du royaume. »

Ici le témoin à charge serait Mme Campan¹ ; mais cette boutade n'est appuyée d'aucune preuve qui puisse même donner le moyen d'en contrôler l'irrégularité ou le bien-fondé.

Des preuves, ce sont les multiples lettres de Madame Louise qui permettent des constatations opposées ; des preuves, ce sont les dépêches du nonce qui ne portent jamais à Rome aucune mention d'ingérence de la carmélite de Saint-Denis et qui proclame nommément : « Je suis assuré qu'entre le roi et l'archevêque, Madame Louise n'entre pour rien ; le roi ne lui parle d'aucune affaire². »

Qui admettrait après cela que la mère Thérèse de Saint-Augustin eut, contre la reine, pris parti dans l'affaire du collier ? Elle suivit, avec toute la France et l'Europe, la misérable aventure dont les passions politiques du temps se servaient contre l'honneur de sa nièce. A quel titre, même du plus loin, aurait-elle figuré là ?

Sans doute, Mme de la Mothe se vantait d'avoir eu trois entretiens avec le roi, à Saint-Denis, en pré-

1. Non pas dans ses *Mémoires*, comme on le dit généralement, mais dans un recueil d'anecdotes sans suite qui les accompagnent.

2. 8 février 1773. — *Archivio Secreto della Sante Sede*.

sence de Madame Louise ; comme elle se targuait de ses relations avec la reine et avait inventé la scène du bosquet. Mais ici l'impudence était une imprudence. La réponse à cette intrigante ne se fit pas attendre. Sur l'ordre de Madame Louise, la mère Éléonore fit tomber toute l'assertion par une constatation matérielle : Louis XVI n'était pas passé à Saint-Denis depuis dix mois¹. Et Mme de La Mothe ayant insisté pour « convaincre » Madame Louise de la beauté de sa cause, s'attira directement cette dernière riposte :

« Madame, tout ce que vous pourriez lui dire sur le ministère, la princesse n'en ferait aucun usage ; dans ses principes elle se borne à prier pour l'État, sans se mêler en aucune sorte du gouvernement². »

Et M. de Rohan ? Madame Louise ne pouvait guère être de son « parti », ne croyant pas beaucoup à ses « vertus » ; témoin ce qu'elle écrivait à Bernis, auquel elle recommandait le très jeune abbé de Bourbon partant pour Rome :

« L'exemple d'un autre cardinal que nous avons sous les yeux me fait trembler ; il a été comme lui poussé trop tôt aux dignités ecclésiastiques³. »

Que la mère Thérèse de Saint-Augustin fut toujours bien impressionnée par la frivolité de l'entourage de Marie-Antoinette, la légèreté publique de ses divertissements, le scepticisme grandissant de la petite Cour où elle régnait et le relâchement progressif de la vieille étiquette, la chose serait malaisée à croire, et il est probable que sa naissance, son âge et sa vocation ne la portaient pas à approuver les *nouveautés*

1. Lettre à M. de Falconet, 4 juin 1783.

2. Lettre du 4 janvier 1784.

3. 21 septembre 1785.

dont les échos plus ou moins grossis lui parvenaient¹. Mais cabaler, prendre parti, être un centre d'opposition n'est pas soutenable. Par quels intermédiaires et par quels moyens?

On le remarquera : aucun des *amis* de Madame Louise n'occupe, au temps de son neveu, de place importante; Louis XVI, à l'occasion, accueille ses demandes avec déférence, mais les ministres demeurent plus respectueux que zélés. Ce n'est point là le propre d'une femme influente sur les choses d'ici-bas. Elle nous a laissé le secret de toute sa « politique » ; c'est à propos de la réunion des Notables :

« Notre assemblée agite, dit-on, bien les esprits. Dans le sein de ma petite solitude je prie sans cesse pour que tout aille bien, c'est tout ce que je peux faire. D'en raisonner, je n'y entends rien; mais je prie et fait prier². »

C'était son devoir et son droit; elle ne sortit pas de ce rôle.

1. Dans sa *Chronique secrète*, l'ex-abbé Baudeau (mort fou en 1789) suppose une lettre « très impérieuse » de Madame Louise à Marie-Antoinette. M. de Barthélemy (*Mesdames de France*, p. 354) cite de confiance, lit mal et aggrave l'épithète en écrivant « très injurieuse ». — Or la lettre n'existe pas.

2. Lettre à Bernis, 12 mars 1787.

CHAPITRE VII

LA SERVANTE DE DIEU

La règle du Carmel avait non seulement répondu à ses aspirations personnelles, mais depuis son entrée à Saint-Denis, l'expérience quotidienne lui avait donné une grande vénération pour l'Ordre. Elle en aimait l'austérité et la simplicité, elle en souhaitait la gloire, elle en poursuivait jalousement l'honneur.

Ainsi, on la voit s'intéresser de tout son cœur à la canonisation de trois religieuses carmélites :

La célèbre Madame Acarie, fondatrice du Carmel en France, pour qui elle sut mettre en mouvement, auprès des congrégations romaines, le roi, l'ambassadeur, les visiteurs du Carmel au nom des monastères français ; le cardinal de La Rochefoucauld au nom des évêques du royaume¹.

La vénérable mère Anne de Jésus, cette compagne de sainte Thérèse, que dirigea saint Jean de la Croix, que Louis de Léon nommait « une des merveilles du

1. De Madame Acarie, sœur Marie de l'Incarnation, la cause, introduite en Cour de Rome en 1627, demeura suspendue par la prudence des formalités. Cette sainte femme fut déclarée *Bienheureuse* le 24 mai 1791. Alors, Madame Louise avait quitté cette terre, mais Mesdames Adélaïde et Victoire, que la Révolution avait chassées de France, se trouvaient à Rome et assistèrent aux cérémonies de la béatification.

monde » et qu'appela à Paris le cardinal de Bérulle pour la réforme du Carmel. Prieure de la maison de Grenade, elle avait fondé la maison de Dijon, avant de mourir à Bruxelles en odeur de sainteté.

Sa contemporaine, la mère Madeleine de Saint-Joseph, dans le monde Mlle de Fontaines-Marans, avait montré une si éclatante vertu qu'aussitôt après sa mort, en 1639, sur les témoignages de la princesse de Condé, d'Anne d'Autriche, d'Henriette d'Angleterre, de la reine de Pologne, le procès de canonisation fut commencé. Interrompu, il sommeillait à la fin du XVIII^e siècle. Madame Louise entreprit de le réveiller; elle y mit tant d'ardeur que l'on crut à Rome qu'elle prétendait obtenir une solution pour la mère de Saint-Joseph avant la mère Anne de Jésus, en faveur de qui elle avait déjà écrit. Elle affirma que son zèle gardait toute la modération voulue en matière aussi grave et répondit à Bernis par ce joli billet :

« Je voudrais de tout mon cœur que toutes deux fussent béatifiées. Mais j'ai toujours entendu dire qu'il ne fallait pas courir deux lièvres à la fois. Vous verrez que ce sera l'avocat du diable qui, inspiré par son rusé client, aura levé ce second lièvre pour nous donner le change et nous les faire manquer tous deux. Il serait bien attrapé si cette finesse réussissait, au contraire, à nous en donner deux pour un. Vous êtes bien capable, Monsieur, de lui jouer ce tour, et je vous avoue que je l'espère. Mais si cela était impossible, travaillez uniquement pour la vénérable mère Anne de Jésus, et laissez là la vénérable mère Madeleine de Saint-Joseph. Son tour viendra peut-être ensuite; mais il faut que la mère passe avant la fille. »

En tout cela la piété seule était en jeu, sans aucun retour sur soi-même; « il ne suffit pas de porter le

même habit qu'elles ont porté », disait la princesse à propos des saintes carmélites; et autant elle ne craignait pas de paraître en faveur de l'« Ordre », autant elle se retranchait derrière la discrétion lorsqu'il s'agissait de sa « famille ». Ainsi, à propos d'un *office* que l'on voulait obtenir à Rome, en l'honneur de sainte Clotilde, reine de France, Madame Louise ne voulut faire aucune démarche, craignant que, de sa part, cela eut l'air d'orgueil plus que de dévotion.

Par la force des choses, étant la plus considérable des carmélites du royaume, la mère Thérèse de Saint-Augustin devenait la providence de son Ordre. Qui pouvait avoir plus de crédit? De son côté, aucun monastère qui ne l'intéresse pourvu qu'il soit fervent, appliqué à la règle, soucieux de l'orthodoxie. Le couvent de la rue de Grenelle, elle le considérait comme le « berceau de sa vocation ». De celui de Compiègne, elle garde un pieux souvenir en mémoire de sa mère autant que des émotions personnelles qu'elle y a ressenties. Elle chérit cette maison où Louis XV, à cause du voisinage de la Cour, n'a pas voulu qu'elle entrât; et son sens religieux a vu juste puisqu'à l'ombre de ce cloître se prépare l'admirable groupe des carmélites martyres qui, pendant la Terreur, feront le sacrifice de leur vie pour le salut de l'Église et de la France, et monteront en chantant à l'échafaud.

Ah! que cet holocauste, digne des plus beaux traits des temps apostoliques, correspondait bien au propre sacrifice de Madame Louise; comme il semble le complément de sa vocation d'expiatrice pour le roi et le royaume; et quel lien mystérieux a réuni ces âmes admirables, dès avant qu'aujourd'hui la même auréole de gloire les enveloppe sur les autels.

Madame Louise avait en partie recruté cette pha-

lange héroïque : ses générosités et celles de Marie-Antoinette donnèrent sa dot à Madeleine Lidoine, la prieure qui soutint, jusqu'à la mort, son troupeau et qui voulut porter en religion ce nom de « Thérèse de Saint-Augustin », en souvenir de sa bienfaitrice. C'est encore son autre nom que choisit, par reconnaissance toujours, la sœur « Louise de Jésus », dans le monde Madame Crétien de Neufville ; la princesse a éclairé sa vocation, a prié pour elle et lui ouvrit même les portes de Saint-Denis, lorsqu'ayant appris que Rose Crétien possédait une fortune assez considérable, elle lui a conseillé d'aller à Compiègne où, dans la pauvreté de ce Carmel si régulier, ses générosités seront bien placées.

Dans ce monastère de l'Annonciation elle accompagnait sa mère, la reine Marie Leczinska, lorsque celle-ci, en juillet 1764, voulut donner elle-même le voile à une petite nièce du grand Colbert, Mlle de Croissy, qui devenait la sœur Henriette de Jésus.

Que de points de contact et que de rapprochements mis là, comme à l'insu des hommes, par la main de Dieu !

Le Carmel d'Amiens est pauvre, c'est assez pour qu'elle essaie d'aplanir ses difficultés financières avec l'intendant de la province, et ce personnage ayant fait la sourde oreille, elle passe des prières au commandement :

« Si le nom de sœur Thérèse ne suffisait pas, je vous prierai de lui rappeler mon ancien nom¹. »

Quand elle ne peut rien par elle-même, elle s'adresse à ses parents, et écrit à son cousin, le duc de Penhièvre, partant pour la Normandie, afin que ses

aumônes viennent trouver sur la route les carmélites de Gisors et d'Eu, qui manquent de ressources¹.

Le Carmel d'Alençon lui fut une grosse affaire : une bienfaitrice généreuse, mais versatile, avait appelé dans cette ville les religieuses, en leur donnant une maison qu'au bout de trois mois elle leur reprenait ; ce fut un grand émoi devant les dépenses engagées ; on eut recours à Madame Louise ; celle-ci se fit quêteuse ; elle obtint quelques facilités de M. de Vergennes, la protection du comte de Provence qui assura une rente de 3.000 livres au couvent, et des générosités particulières jusqu'à 50.000 francs qu'elle s'empressa, joyeuse, de faire parvenir à ses sœurs en détresse².

Connaissant son zèle très strict pour les moindres détails de la règle, il serait difficile de croire qu'elle l'ait enfreinte en groupant à Saint-Denis un nombre de religieuses supérieur à celui qu'indiquent les Constitutions de sainte Thérèse. Sans doute, la sainte, après avoir fixé d'abord à 13, n'avait élevé qu'au maximum de 21 le chiffre des carmélites de chaque Carmel. La mère Anne de Jésus, pour la France, avait obtenu l'autorisation d'aller jusqu'à 30. En pratique, cette concession fut souvent dépassée et ainsi Madame Louise semblerait déjà couverte par les coutumes qu'elle trouvait établies³.

1. *Arch. Nat. K. 161; n° 9.*

2. Juillet 1780.

3. Le registre des recensements des monastères au XVIII^e siècle, pour les subventions demandées par les maisons pauvres au Trésor royal, établit (ceci à la date de 1730) que sur 48 monastères, 28 contenaient plus de 25 religieuses : Saint-Denis, 33; Poitiers et Chartres 37; Gisors, 38; Rouen, 47; à Paris, la rue de Grenelle, 32; la rue Chapon, 48; la rue Saint-Jacques, 57.

On remarquera, en outre, que Louis XV, en fondant à Saint-Denis des pensions pour 40 religieuses, n'avait fait que donner une évaluation à sa largesse et que Madame Louise, réservant pour son monastère le strict nécessaire, distribuait le surplus dans les autres maisons de l'Ordre. Ni dans l'esprit, ni dans la pratique, les sages constitutions de sainte Thérèse n'étaient violées.

La présence de Madame Louise au Carmel donna plutôt un regain de ferveur à tous les couvents de France; les Visiteurs le constataient et la vérité lui permettait à elle de dire à son tour :

« Depuis 1604, que notre premier monastère a été fondé, grâce à Dieu tout va bien. Il n'y a que le jansénisme qui a exercé des ravages, mais il est tout à fait expulsé, et il n'y a pas une de nos maisons qui soit suspecte¹. »

En effet, un mauvais vent, fort peu orthodoxe quoique d'apparence très austère, avait, vers le milieu du XVIII^e siècle, soufflé sur le Carmel de Saint-Denis. Quelque prêtre intrigant avait embarqué les religieuses dans les querelles jansénistes et après plusieurs années d'agitation, de tumulte, d'entêtement, neuf carmélites, gagnées à l'orgueil de la secte, avaient quitté la clôture, dépouillé leur habit et ne trouvant pas la « Babylone romaine » suffisamment pure, se réfugiaient chez les protestants de Hollande, laissant d'ailleurs leur maison dans un pitoyable délabrement.

En 1745, la mère Dorothée de la Croix (Mlle Dillon) était nommée prieure et venait pour rétablir les choses, accompagnée de la mère Anne de Saint-Alexis

1. 9 avril 1776.

(Mlle Creugh). C'est à ce fâcheux épisode que remontait la décadence matérielle du Carmel de Saint-Denis qu'avait soulagée si opportunément l'entrée de la princesse. Du moins, n'avait-elle jamais connu les difficultés qu'engendraient les maximes du jansénisme, et les relations qu'elle eut avec une des anciennes coupables, fut pour manifester non son orthodoxie, mais sa charité.

Parmi les religieuses ayant abandonné leur règle, se trouvait sœur Marie-Marthe de Saint-Joseph, dans le monde Mlle de Villiers ; après trente ans d'obstination, infirme, sans ressources, âgée de quatre-vingt-dix ans, elle prit peur de la mort ; poussée par le cri de sa conscience, elle avoua à un prêtre son histoire et connaissant la bonté de Madame Louise demanda à rentrer dans le devoir sous son giron.

Avertie, la princesse ne refusa pas d'ouvrir le bercail à cette « ancienne brebis galeuse ». La pauvre vieille femme fut transportée au couvent et l'accueil accordé à la transfuge repentante parut si affectueux, que le cocher qui la conduisait en demeura attendri :

« C'est sans doute, disait le brave homme, la grand-mère de quelqu'une de ces dames : elles paraissent l'aimer beaucoup. »

« Paralytique des jambes, mais avec de bonnes oreilles et une langue bien déliée¹ », possédant toute sa tête, « l'apostate » reprit le saint habit, mais seulement après avoir souscrit une formule d'abjuration. Madame Louise, qui la soignait de ses mains à l'infirmierie, veillait autant au soulagement de son corps qu'à la santé de son âme, dans l'intégrité de la foi ; et elle avait composé elle-même dix-neuf articles fort

1. Lettre de Madame Louise à Mgr de Bonal.

explicites¹ qu'elle fit signer à celle qu'elle nommait maintenant « ma benjamine² ». Pendant quatre ans, la repentie ne se démentit pas et elle accepta avec une très noble résignation ses infirmités jusqu'au jour de sa mort, le 9 juillet 1779 ; et la mère Thérèse de Saint-Augustin voulut célébrer par une circulaire la fin édifiante de cette doyenne de la maison³.

Cet amour du mieux, cet attrait pour l'orthodoxie et le zèle, faisaient naturellement qu'entre les deux familles des Carmes chaussés et déchaux elle donnait toute sa préférence à la plus austère, favorisant de son pouvoir le retour à la règle primitive.

C'était précisément le désir du prieur des Carmes de Charenton : il voulait réformer sa maison⁴, mais pour y arriver, il avait besoin de la faire exempter de la juridiction du provincial et du Chapitre de Paris, tous deux peu favorables à un projet qui condam-

1. Rejeter les erreurs condamnées par l'Église, notamment celles de Jansénius et de Quesnel ; — accepter les décisions du Saint-Siège, notamment les bulles d'Urbain VIII, d'Innocent X, d'Alexandre VII, de Clément XI (*Unigenitus*) ; — demander pardon à sainte Thérèse, à la communauté de Saint-Denis, à l'Ordre entier de son apostasie ; — renouveler les vœux violés, etc.

2. Lettre à l'abbé Bertin, 15 mai 1775.

Quand la sœur Marthe vint à repentance, quatre des anciennes transfuges existaient encore : Mlle Pasquier (80 ans) ; des trois autres la plus jeune avait 77 ans.

3. Maurice Faucon. *Lettres inédites de Louise de France*, p. 21 et 32. — *Vie de la Vénérable mère Tèreise de Saint-Augustin*. II, p. 112.

4. Dans le village des Carrières, près de Charenton ; elle avait été donnée aux Carmes en 1615, par Charles Bailly, président à la chambre des Comptes et sa femme Christine Leclerc. — Le noviciat y fut installé le 2 août 1617.

nait implicitement leur propre conduite. Question délicate, entreprise difficile.

Ce prieur, le père Hilaire de Saint-Jean de la Croix estima que la princesse carmélite pouvait lui être d'un puissant secours. Il lui fit parler par deux religieuses de Saint-Denis : la maîtresse des novices et la sœur Julienne de Mac-Mahon. Avant d'épouser sa cause, Madame Louise consulta prudemment l'archevêque de Paris et, assurée du but, essaya de l'atteindre. C'est un nouvel exemple de la constance et de l'activité de ses desseins. Elle intéressa à l'affaire Louis XV ; lui fit écrire au roi d'Espagne, dont le général des Carmes était le sujet ; mit en campagne le crédit du cardinal de Bernis¹ ; envoya une missive explicative à Clément XIV, et bientôt, pour ses protégés, obtenait du roi des lettres patentes, du Pape un bref, l'autorisation officielle du Père général, bien que celui-ci expédiât au prieur de Charenton, comme elle le remarquait, des réponses « courtes, sèches et épineuses ».

Le provincial et le Chapitre de Paris, à qui l'on signifia tout d'un coup tous ces actes, les reçurent avec un incontestable mécontentement et une surprise offensée, mais il fallut bien s'incliner. — Abandonné sans doute des « mitigés », le père Hilaire ne conserva dans le couvent que cinq religieux disposés à reprendre la vie austère ; mais il put, avec ce petit grain de froment jeté en bonne terre, faire lever la

1. Elle le faisait avec son esprit logicien et sa verve habituelle :

« Si c'est une condescendance nécessaire de ne pas forcer ceux-ci à observer leurs vœux, c'est une justice indispensable de procurer aux autres la liberté de les suivre. Des Carmes *déchaux* , qui, *chaussés*, jurent qu'ils ont observé, observent et observeront leur règle dans toute sa rigueur, cela ne peut que faire rire les gens qui ne sont pas tout à fait sérieux. » (4 juin 1772.)

moisson qu'il attendait. — Bientôt ils furent dix, puis treize, puis vingt-quatre, et alors Madame Louise, charmée et édifiée de ce renouveau de l'antique observance, pensa avec joie à la possibilité d'ouvrir pour ces fils « déchaussés » de sainte Thérèse, deux maisons réformées à Marseille et à Lyon.

Soucieuse de la régularité chez les fils du Carmel, elle portait une vigilance plus émue encore sur la sécurité de ses sœurs en sainte Thérèse. Elle suivait d'un œil alarmé les menaces de sécularisation que Joseph II laissait planer sur les ordres religieux de son empire; et son soin de leur sort était assez connu pour qu'aux premières alarmes, les carmélites de Vienne, de Prague, de Lintz, de Gratz, du Brabant et des Flandres vinssent se tourner vers elle et lui crier au secours.

Sa préoccupation la plus grande fut que ces pauvres religieuses ne fissent pas l'abandon de leurs vœux; et, comme les lettres ne lui coûtaient pas, elle multiplia les conseils pour soutenir les hésitantes, qui sur les instances du gouvernement impérial auraient accepté de se séculariser. Elle comprenait le danger, devinait les difficultés, mais insistait sur le mérite de la résistance.

« Nous n'avons qu'une âme à sauver, et la vie n'est pas longue¹. »

Après la ruse de la tentation, les légistes de l'empereur firent entendre les menaces. Ces couvents, dont on ne voulait pas sortir, ils allaient les fermer, en saisir les biens, en vendre les meubles. Madame Louise sentit jusqu'au fond de l'âme ce coup de l'impiété; elle vit avec effroi ces prières éteintes, ces

chapelles closes¹, ces paquets précipités, ces départs hâtifs, ces fuites douloureuses loin des maisons amies, où la clôture était une sauvegarde extérieure et une joie intime. Elle comprit très bien les peines en même temps que les délices du sacrifice, les épines avec les roses de la couronne, les consolations du calvaire en même temps que le brisement de la croix.

Dès le premier édit de Joseph II contre les religieux, elle entreprend négociations et démarches auprès du Souverain Pontife, de Louis XVI, des ambassadeurs et des généraux d'Ordre des divers monastères menacés.

Prières, neuvaines, communions, mortifications, pénitences furent offertes à cette intention. Aux persécutées elles-mêmes, aux prosrites, elle ouvrit les bras tout grands.

Elle entre en relations avec un membre du Conseil supérieur du Brabant, M. de Villegas, ferme chrétien, grand protecteur des carmélites de Bruxelles ; puis elle envoie à celles-ci un prêtre de ses amis, l'abbé Consolin « le meilleur homme du monde et fort discret », à qui elle donne « carte blanche ».

Que les religieuses gardent leur règle, le reste n'est rien. On la voit s'occuper des choses, avec cette

1. « Je ne puis penser sans douleur que tous ces vases sacrés vont être vendus à l'encan. Il faut se soumettre aux événements que Dieu permet pour la sanctification des fidèles, et ne pas cesser de prier pour celui dont il se sert pour nous châtier (Joseph II), afin qu'Il lui pardonne un jour ; et j'espère qu'il verra que nous autres contemplatives, nous ne sommes pas si inutiles qu'on a voulu le lui persuader. Je fais souvent la prière de saint Étienne : « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». — Lettre du 27 avril 1783.

prévoyance des détails qui est la marque ardente des esprits avides du parfait : elle organise tout le voyage : la tourière qui servira de guide et facilitera les embarras d'un chemin inconnu, les voitures à emprunter, les chevaux à louer, les passeports, les permissions de douane et jusqu'aux flacons d'eau de mélisse en cas de fatigue sur la grande route. — A Saint-Denis, on trouvera le gîte, la table, les vêtements, sans qu'il soit question de pensions ni de dots.

Les exilées arrivent le 16 juin 1783 au matin. Elles se précipitent aux pieds de leur bienfaitrice qui les relève, les embrasse et « ne forme plus qu'une famille des deux communautés. » « J'espère que vous serez heureuses dans votre asile ; vous êtes déjà toutes dans nos cœurs ».

Les carmélites de Saint-Denis se réfugient et se logent comme elles peuvent dans les greniers, abandonnant leurs cellules à leurs nouvelles compagnes ; réduisant la frugalité même des repas, où l'union des âmes rend douce la gêne commune¹.

Madame Louise voulut voir, entretenir, fortifier individuellement chacune de ses « sœurs » malheureuses : « Elle ont à combattre non seulement la chair et le sang, disait-elle au nonce qui leur apportait sa bénédiction, mais les directeurs, les casuistes, tous ceux qui devraient les soutenir. »

Quand Saint-Denis se trouva plein et plus que plein des carmélites de Bruxelles, les autres exilées, après un tel exemple, furent réparties dans les divers Car-

1. Plus tard, Madame Louise obtint de Louis XVI un secours de 50 livres par chacune religieuse flamande recueillie. — Lettre du nonce Giraud au cardinal Pallavicini, 13 juin 1785. — *Archivio Vaticano*, vol. 576.

mels de Paris et jusqu'à Pontoise, Gisors, Metz, Verdun, Troyes, Rouen, Compiègne.

Au récit de cet accueil et des vertus charitables de Madame Louise, les magistrats flamands chargés d'inventorier et de vendre les biens du Carmel abandonnèrent leur triste besogne¹.

Louis XVI autorisait plus volontiers, facilitait même l'arrivée et l'installation dans le royaume des clarisses de Gand, chassées à leur tour. Madame Louise prépara encore leur asile, au couvent de leur ordre à Poligny, en Franche-Comté. Et quand ces bonnes filles vinrent jusqu'à Saint-Denis, pour aluer au mois d'octobre 1783, leur protectrice, celle-ci les embrassa avec une tendresse qui les confondit. Nous avons dit comment, malgré son vif désir, elle s'imposa de ne pas accepter la châsse de sainte Colette, que l'évêque de Gand lui envoyait et que la gratitude des clarisses lui offrait.

Cette démarche fut un assaut de délicatesse religieuse et demeure l'un des gracieux épisodes de la vie de la Mère Thérèse de Saint-Augustin².

Occupée des humbles et des malheureux, Madame Louise se trouvait recherchée des puissants de ce monde.

L'impératrice Marie-Thérèse lui envoyait son portrait avec ce billet :

1. Un d'eux écrivait : « Je renonce aux préjugés que je m'étais formé sur ce sujet ». — Mss. de la Bibliothèque royale de Belgique.

2. Le récit détaillé en a été fait, par le Père Harel, dans un petit livre aussi rare que curieux : *« Histoire de l'émigration des religieuses supprimées dans les Pays-Bas, et conduites en France par M. l'abbé de Saint-Sulpice, envoyé de Madame Louise de France, et du prince-évêque de Gand, pour la translation des reliques de sainte Colette à Poligny, en Franche-Comté »*. — Bruxelles, 1785.

« Lorsqu'au pied des autels, vous goûterez l'avantage du calme que vos vertus vous ont fait préférer au bruyant éclat de la Cour, jetez un regard sur ce portrait; il vous demandera en mon nom un souvenir de tendresse pour ma fille et pour moi. »

Le charme de cette sainteté, la beauté de cette vertu rayonnaient au dehors de l'étroite clôture, car les visiteurs qui se rendaient à Saint-Denis ne manquaient pas d'en demeurer frappés. Prélats, ecclésiastiques, femmes chrétiennes, en sortant du parloir, ne taisaient pas leurs sentiments laudatifs.

« Je suis revenu de Saint-Denis mécontent de moi-même, avec la résolution de servir Dieu moins lâchement que par le passé », écrivait Mgr de la Mothe.

D'autres encore, moins disposés à l'édification, proclamaient l'attrait de cette princesse qu'ils abordaient par curiosité et qu'ils quittaient avec regret.

Dans son voyage en France¹ Joseph II voulut entrer au Carmel. Ce n'était point encore le souverain persécuteur; déjà c'était le prince utilitaire, au cœur sec et à la parole hardie. Ayant considéré la pauvreté du monastère :

« Vraiment, Madame, j'aimerais mieux être pendu que de vivre ici comme vous vivez ! »

Mère Thérèse de Saint-Augustin avait sa réponse :

« En considérant ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous, la vie d'une carmélite paraît douce. Croyez ma double expérience : je suis en droit de prononcer que la carmélite est plus heureuse dans sa cellule que la princesse dans son palais. »

Après cet empereur philosophe, à moitié incrédule

1. Avril-juin 1777, sous le nom de comte de Falkenstein.

et tout à fait impie, voici venir un monarque luthérien : Gustave III, roi de Suède¹.

Au pied de l'escalier :

« Si j'osais, dit-il, j'offrirais le bras à Madame.

— Je l'accepterais volontiers. La règle du Carmel ne dit rien sur le cas où les rois présenteront le bras aux carmélites, et nos familles sont en possession de se le donner depuis longtemps.

— Quoi donc, ajouta-t-il, c'est dans une si pauvre cellule qu'habite une fille de France !

— C'est ici qu'elle dort mieux qu'à Versailles et qu'elle prend l'embonpoint que vous lui voyez. »

Et le prince Henri de Prusse, le frère du grand Frédéric (mère Thérèse de Saint-Augustin borna l'entretien à une demi-heure²) s'écriait en sortant :

« Non, la France et l'Italie n'ont rien de si magnifique que la merveille renfermée dans le couvent de Saint-Denis ! »

Ces visites causaient de la surprise. Celle qui en était l'objet hochait la tête, et « déplorant cette manie qui pousse les princes hors de chez eux », ajoutait dans son prévoyant bon sens : « On n'a jamais vu de rois si voyageurs que dans ce siècle-ci. Ce ne doit pas faire du bien à leurs États. Mais ce sont leurs affaires. »

Elle se prêtait à ces démarches par pure bienséance. Cette curiosité lui était, on le conçoit, plus à charge qu'à plaisir : « Il faut une créature comme moi, que tout le monde a envie de voir comme le bœuf gras ! »

Ses répugnances ne s'amointrissaient qu'en faveur de sa famille, Elle continuait, sans laisser multiplier

1. Juin 1784. Sous le nom de comte de Haza.

2. 6 septembre 1784.

les visites, à s'intéresser à la vie de ses sœurs. La maladie de Madame Sophie l'avait fort inquiétée; sa mort, le 15 mars 1782, lui perça le cœur; elle conservait un attrait spécial pour cette sœur dont la simplicité la rapprochait d'elle; elle témoignait « n'avoir jamais vu d'âme plus pure¹ ». Et le testament de Madame Sophie montre la délicatesse comme la confiance qui les unissaient : « Ne pouvant rien laisser à ma sœur Louise, qui est carmélite, je la prie de ne pas m'oublier et de dire chaque jour, pour le repos de mon âme, trois *De profundis* et trois *Ave Maria*. »

La recluse de Saint-Denis suivait par la pensée les princesses retirées à Bellevue; fidèle à connaître leurs occupations, leurs plaisirs, leur santé².

C'était un intérêt très particulier, en raison de sa naissance comme de son âge et de son état, qu'elle portait à ce jeune abbé de Bourbon, fils reconnu de Louis XV et de Mlle de Romans.

Madame Louise s'en était occupée de tout temps, avait veillé sur ses études, sur sa vocation, sur sa vie. Il avait été ordonné à vingt-et-un ans, en 1783, et deux ans après il partait pour Rome. Elle le confiait avec mille précautions maternelles au cardinal de Bernis; et le souci de son honneur sacerdotal parle tout aussi haut que la voix du sang :

« Je vous le recommande, préservez-le des dangers de Rome, faites-le travailler. C'est un bon enfant, aimable, mais facile, un peu léger. Il a embrassé une

1. Lettre à l'abbé Bertin.

2. « Mes sœurs sont, comme vous le savez sûrement, à Vichy. Elles se portent bien : Victoire est contente de ses eaux; Adélaïde a été se promener jusqu'à Riom, pendant que Victoire s'enivre tous les matins à la fontaine. » — Lettre au cardinal de Bernis, 4 juillet 1784.

carrière bien scabreuse.... L'exemple d'un autre cardinal que nous avons sous les yeux me fait trembler¹. Il a été, comme lui, poussé trop tôt aux dignités ecclésiastiques. Vous sentez aisément que le sang me parle pour lui².

«... Préservez-le des sentiments chimériques de la religion « en grand » qu'on lui a persuadés depuis qu'il est au monde. Persuadez-lui qu'il ne doit avoir d'autre ambition que d'être un bon prêtre, de devenir bon évêque un jour.

« Quelle gloire peut-il avoir de sa naissance ? Hélas !... Des richesses ; elle ne peuvent que le perdre. Mais selon le monde même, il ne sera grand qu'en pratiquant les devoirs de son état. Il est bon enfant, mais il se ressent du sang qui coule dans ses veines ; il est bien faible et est comme les gens avec qui il vit.... Voyez comme je suis franche, mais je l'aime cet enfant³. »

Cette sollicitude n'eut pas à s'exercer bien longtemps : l'abbé fut enlevé par la fièvre le 28 février 1787, à Rome même où on l'enterra⁴.

C'était sans alarme pour sa vertu que l'on pouvait aimer Madame Élisabeth. Elle faisait de fréquentes

1. Nous avons vu qu'il s'agissait du cardinal de Rohan, et que cela était écrit au moment de l'affaire du collier.

2. Lettre du 21 septembre 1785.

3. Lettre du 13 décembre 1785.

4. Dans une chapelle de Sainte Marie *in Navicella*, appelée *Chiesa Nuova*, Madame Louise écrivait alors :

« J'en suis désolée. C'était réellement un joli enfant qui avait de bien bonnes qualités. Le Seigneur a cueilli cette jeune plante de crainte que le grand air ne lui fit tort. Il aurait pu faire grand bien à l'Eglise et au clergé à la tête duquel il se serait trouvé sous peu d'années, mais il aurait pu se perdre.... »
(27 mars 1785.)

visites à Saint-Denis, nièce toujours fort accueillie de sa tante. Elle priait avec elle, s'entretenait de choses pieuses, de livres de religion, prenant plaisir à se mêler à la vie même des Carmélites, à les accompagner à la chapelle, en récréation, à servir, en tablier, les repas de la communauté. De cette prédilection pour la piété du couvent, Louis XVI s'inquiéta un jour :

« Je ne demande pas mieux, dit-il à sa sœur, que vous alliez voir votre tante ; mais ne l'imitiez pas.... J'ai besoin de vous ¹. »

Le tendre respect de la fille du dauphin envers la fille de Louis XV était assez connu pour que l'abbé Proyart, lorsqu'il eut à écrire la *Vie* de Madame Louise, songeât tout aussitôt à dédier son livre à Madame Elisabeth.

Au reste, pour lui-même, Louis XVI n'aimait pas moins visiter sa tante « la carmélite ». Jamais il ne passait sur la route de Saint-Denis sans faire halte au couvent². Ce sont des conversations au parloir, et à la chapelle l'assistance aux offices, auxquels il prend part, comme son ancêtre le roi Robert : assis dans une stalle du chœur, un psautier à la main, il chante de toute son âme, d'une voix haute et... fausse. La reine ne manque pas de le remarquer, et malicieusement, à ce propos, elle met un jour dans l'embarras la politesse d'une religieuse : « N'est-ce pas, mère Éléonore, que le roi chante bien ? — Ah ! Madame, le roi chante avec bien de la ferveur. »

Ferveur que la mère Thérèse de Saint-Augustin voudrait voir traduire dans des actes publics. — Dans

1. De Beauchesne. *Madame Elisabeth*, I, p. 212.

2. Dans les déplacements de la Cour pour se rendre de Versailles à Compiègne, l'étape, jadis indiquée à Louvres, se fait, à partir de 1771, à Saint-Denis.

ses conversations avec le roi de France, toujours elle apporte un mot en faveur de la « religion. ».

Toutefois, son influence semble moins efficace sur le pieux, l'honnête, mais faible Louis XVI, qu'auprès de Louis XV scandaleux et blasé. Au père très aimé et très tendre, Madame Louise imposait l'influence secrète de son sacrifice ; ses conseils paraissaient des remontrances vieilles et inopportunes à un jeune souverain. Quelque inattendu que soit le rapprochement et surtout la préférence qu'il établit, on comprend le sens de cette exclamation de regret échappée à la princesse sur son neveu : « Ah ! ce n'est pas Louis XV ! »

De là, peu à peu, une certaine réserve dans leurs entretiens sans que la déférence du roi pour sa tante soit moindre, ni ses attentions, ni le soin de s'associer à ses charités¹.

Logique en toutes choses, Madame Louise fait commencer son amour de l'Église par le respect envers le Souverain Pontife. Elle écrit à Pie VI : « Je suis votre fille, par ma naissance, par mon baptême, ma vocation et les sentiments de mon cœur². »

1. On trouve (*Arch. Nat.*, O¹, carton 3766, dossier 3) un certain nombre d'ordres de Louis XVI au garde du Trésor pour payer des sommes diverses à des « pensionnaires de ma tante Louise ». — La princesse carmélite attend avec empressement le portrait de son neveu qui le lui a promis dès longtemps. — (Lettre à M. d'Angiviller, 29 décembre 1780.)

2. Avril 1775. Elle accuse réception du portrait de Pie VI par ce billet à Bernis :

« Notre Saint Père est, — oserai-je vous le dire tout simplement ? (Oui, car j'aime la franchise ; je la pousse quelquefois même jusqu'à la naïveté ; mais Sa Sainteté me le pardonnera ; d'ailleurs Monsieur, vous y donnerez une tournure plus convenable.) — Hé bien ! je vous dirai donc que le Pape est charmant ! Pour ma reconnaissance, il n'y a point de termes pour l'exprimer, mais le bon Dieu sait jusqu'où elle va... »

Nous voici loin du gallicanisme, et bien au contraire elle estime ce titre de « Fils aîné de l'Église » la gloire de sa race et l'honneur des Bourbons.

Elle ne cache pas que « tout ce qui vient de Rome lui inspire de la dévotion ». Et c'est en partie pour-quoi elle a compris, elle a deviné le rôle, le mérite, la grandeur « d'un saint pauvre », caché parmi les plus miséreux des faubourgs de la ville éternelle : Benoît Labre. Elle trouve ce mot juste sur celui que les beaux esprits du temps méprisaient ou ignoraient : « C'est avoir un bien grand esprit que de trouver le moyen de se sanctifier¹. »

Elle s'intéresse aux miracles obtenus par son intercession, elle reçoit comme des reliques les médailles qu'on lui envoie de Rome après sa mort, et professe une vénération profonde pour ce mendiant volontaire, dont l'exemple, par quelques côtés, ressemble à celui qu'elle donne elle-même au xviii^e siècle si avide de jouissances matérielles. « Ce qui m'enchanté, c'est son amour de l'humilité, de la pauvreté ; car enfin il n'était pas né pour demander son pain. »

Voilà pourquoi aussi elle aime, défend et voudrait soutenir l'action des jésuites. Elle a assisté à leur bannissement avec regret, avec douleur à leur suppression. Elle a déploré plus que personne, mais aussi mieux compris les angoisses du Pape, puisque le nonce ne lui a pas caché la pression politique exercée sur Clément XIV. Quand le bruit court pour les Pères, d'un retour secret en France, le public l'attribue aussitôt aux démarches de Madame Louise².

1. Lettre à l'évêque de Glandèves, 14 février 1784.

2. Morellet, dans ses *Mémoires* (I, 219), a inséré sur ce sujet 16 couplets fort médiocres, où il est fait allusion à cette influence injustifiée.

Elle n'eut pas cette joie et ne possédait pas ce pouvoir¹.

Certainement, elle eut partagé l'allégresse des gens de bien si le succès avait couronné le vœu de l'archevêque de Paris pour « tirer utilité des anciens jésuites » : il souhaitait réunir en une communauté, sous l'autorité de l'Ordinaire, quelques membres dispersés de la Compagnie, afin d'employer des prêtres pieux et savants devenus sans fonctions et dont le zèle demeurerait inutile. Il est à supposer que le Pape n'aurait pas consenti, que les Pères n'auraient pas adhéré à ce projet. Incrédules et libertins en eurent assez peur pour justifier l'espérance que les fidèles catholiques au contraire, un moment, purent concevoir. En réalité, c'est le duc d'Aiguillon, le favori de la favorite, le courtisan de la courtisane, qui donna un corps à cette chimère; de Paris, pour connaître le vrai, il plaida le faux, écrivant à Rome qu'on lui fournisse les moyens de combattre cette pensée avant sa réalisation. Il fallait faire croire que la soumission des jésuites était feinte et apparente leur dispersion. Notre ambassadeur, après avoir louvoyé, apaisa l'émotion factice du ministre en lui avouant qu'il n'avait rien à lui fournir, pièces ou documents, sur une affaire où l'imagination jouait le grand rôle, où la mauvaise foi cherchait des prétextes. Et contre les « démarches violentes et *schismatiques* » (!) de l'archevêque de Paris, l'orthodoxe d'Aiguillon demeura désarmé.

L'ardeur du ministre s'avisa en même temps de poursuivre les jésuites jusque dans le confessionnal de

1. « Pour ce qui concerne la médiation de Madame Louise, je suis assuré qu'elle n'y entre pour rien, et que le roi ne lui parle d'aucune affaire. » — Dépêche secrète du nonce, Mgr Gi-fraud, au cardinal de Bernis, 8 février 1773.

Saint-Denis. Il aurait voulu qu'à Madame Louise le Pape fit changer de « directeur », « un terrible homme » disait-il, sans savoir son nom et confondant sa personne. La princesse tout au contraire, et pour des raisons qu'aurait mal comprises le duc d'Aiguillon, tenait beaucoup à la direction des anciens pères. Parmi ceux qui, après la dispersion, vivaient à Paris, elle en appela deux, comme chapelains du Carmel et confesseurs extraordinaires des religieuses. Quand viendra le Jubilé de 1776, elle demandera des sermons aux PP. Réveillant, Reinard et Figon.

Pour elle-même, ennemie de toute singularité et de l'affectation, elle continua de s'adresser à l'abbé du Ternay qui de Versailles la suivit à Saint-Denis, où il occupait un petit logement dans les dépendances du monastère. Lui mort, elle se confessa à l'abbé Consolin, chanoine de Sainte-Opportune à Paris, très pieux, fort modeste, dont pour cela elle fit son confident et l'intermédiaire de ses charités.

La pratique stricte du devoir, voilà ce qu'elle aimait chez un religieux ou une religieuse ; avant tout et partout : *la règle* ; c'est-à-dire la mortification de l'esprit et la liberté de l'âme, l'amour de Dieu, le mérite, le salut.

Voyez quel zèle constant pour empêcher autour d'elle, ou même chez les Ordres voisins, tout affadissement dans la pureté des maisons monastiques :

« Je ne comprendrai de ma vie qu'on se sécularise parce qu'on n'est pas régulière. Qu'on réforme, qu'on fasse revivre la règle, c'est je crois ce qu'un évêque

devrait faire. Mais non, c'est le goût du siècle ! Je m'arrête, j'en dirais trop !¹ »

Aussi l'on peut croire que les bénédictines de l'abbaye de Lavesne, en Auvergne, choisissaient mal leur protectrice et prenaient mal leur temps quand, voulant se transformer en chanoinesses d'un chapitre séculier, elles adressaient à Madame Louise un « Mémoire » dans ce but. La mère Thérèse de Saint-Augustin tailla sa plume des grands jours pour supplier tout au contraire l'évêque du diocèse, son ami Mgr de Bonal, d'arrêter cette velléité de mitigation :

« J'ai refusé de m'en mêler en disant qu'une religieuse ne devait pas coopérer à séculariser des religieuses. Quel malheur serait cet exemple ! Après avoir fait des chapitres nobles, on en ferait qui ne le seraient pas.... On a été préservé jusqu'à présent dans les couvents de filles de l'horrible destruction que subissent les moines, mais si l'on va commencer à donner le branle, combien de mauvais couvents vont devenir « chapitres »... « Pourvoyez à la réforme des communautés de votre diocèse, mais ne protégez jamais les sécularisations. Qu'il ne soit pas dit que c'est par vous que cela est commencé². »

Le zèle de la carmélite demeura inefficace.

Par le cardinal de la Rochefoucauld, les bénédictines sollicitèrent la reine, Mgr de Bonal dût céder à son tour³, et la sécularisation fut sanctionnée par un

1. Lettre à Vergennes, 2 avril 1786. — A propos d'un couvent de Lyon.

2. 8 juin 1778. — Archives de Clermont-Ferrand. Voir Maurice Faucon. *Lettres inédites de Louise de France, fille de Louis XV*,

3. Mgr de Bonal (1734-1800), chanoine de Châlons, avait été longtemps visiteur des carmélites et Madame Louise éprouvait pour sa vertu intelligente une vive sympathie. Évêque de Cler-

brevet royal (août 1781) et une bulle pontificale (août 1782).

Madame Louise professe toujours cette même franchise ardente, quand elle exhorte l'évêque de Clermont son « père spirituel » à ne pas adoucir les observances du carême. La protestation est aussi logique qu'enflammée :

« Qui profitera de l'indulgence qu'on sollicite ? Sera-ce le malheureux qui ne mange que du pain et qui fait maigre par misère ? Non. Seront-ce ceux qui n'ont besoin pour faire gras que de la permission de leur curé ? Non sans doute. Mais ce sont les riches, qui voulant avoir en maigre une table somptueuse et chargée de poissons, voudront l'avoir de même délicate en gras.

« Je consentirais à faire mon carême au pain et à l'eau, je consentirais à bien d'autres choses encore pour que vous, saint évêque que vous êtes, vous ne mollissiez pas sur la loi de l'abstinence ; et s'il le fallait je le signerais de mon sang. »

A ce prix, on a le droit de présenter des remontrances, appuyées de son propre exemple. La princesse est donc bien elle-même, toujours conforme à sa vocation héroïque¹, logique, droite, dans son intransigeance avisée.

« Je déteste dans la bouche des chrétiens ce mont (1776). Député aux États généraux. A Target, qui pressait les membres du clergé de se réunir à la majorité *au nom du Dieu de paix*, il répondit : « Le Dieu de paix est aussi le Dieu de l'ordre et de la justice. » — Chassé de son siège par la Révolution, il mourut à Munich.

1. « Tout mon but, dans ce que j'ai fait pour l'Ordre, a été de sauver des âmes, pour lesquelles je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang. » — Écrit trouvé dans ses papiers après sa mort.

expressions que la philosophie ne fait tant ronfler que pour bannir la charité. Ce n'est pas que la bienfaisance soit un mal, mais ses motifs trop humains sont insuffisants pour remplacer l'aumône et en remplir le précepte. Le premier placet qu'on m'a présenté où, au lieu de charité, on me demandait l'aumône en sollicitant ma « bienfaisance » m'a révoltée¹. »

Ses compagnes ont attesté combien elle s'imposait de veilles, de prières à la chapelle « jusqu'après minuit », de disciplines sanglantes pour la conversion des pécheurs du royaume.

Ses mortifications augmentent et sa pauvreté va jusqu'à l'extrême : voici neuf ans qu'elle fait durer sa tunique de serge ; sa robe de bure est rapiécée de morceaux d'étoffe qu'elle a ramassés dans la maison et qu'elle coud avec du fil de toutes couleurs.

« Je ne désespère pas, s'écrie une novice dans sa liberté de langage, d'apprendre un jour que notre mère s'est présentée devant le roi, avec un torchon en guise de voile !

— Je le ferais volontiers, ma chère fille, plutôt que de m'éloigner de la simplicité que nous enseigne sainte Thérèse ».

Elle veille sur l'humilité, d'un œil à qui rien n'échappe ; une ruse innocente de l'infirmière a recueilli, quand elle lui coupe les cheveux, quelques mèches tombées de ses ciseaux. Voulant les conserver avec respect, les sœurs en forment de petits médaillons. Madame Louise en est informée, avec sévérité elle ordonne : « Pour vous apprendre le cas que je fais de mes *reliques*, allez les jeter aux lieux. »

Dans sa cellule, la bise à travers la fenêtre disjointe

éteint sa lampe. Elle le reconnaît après : « Je gèle ; je crois que mes doigts tomberont. »

Un autre jour : « Nos cuisinières ne sont pas trop bonnes fricasseuses ; mais tout est bon quand on a faim. »

Sur les privations de la table surtout, elle est irréductible, car sa santé s'est affermie ; elle n'a plus de ces rhumes qui la menaient « gisante à l'infirmerie » ; les crachements de sang ont disparu et, nous l'avons vu, elle plaisante de son embonpoint :

« Je suis plus grosse à présent que Victoire, à ce qu'on dit ; car je ne peux en juger ne possédant pas de miroir. Je suis un Roger Bontemps.... La santé ne me manque pas, cela a été publié au prône des paroisses¹. »

Elle avoue seulement à Bernis ses douleurs de goutte, « car la vie extrêmement dure que nous menons fait autant d'effet sur nos pauvres carcasses que la bonne chère du monde ».

Sans l'abattre, une grande douleur morale l'atteint et ne la trouve pas insensible comme les misères phy-

1. Cette petite malice fait allusion à un passage du mandement de Mgr de Juigné, archevêque de Paris, pour le carême de 1783 :

« Allez contempler cette vierge auguste, la fille de tant de rois, qui a préféré, aux délices de la cour la plus brillante de l'univers, les rigueurs de la croix de Jésus-Christ, et qui est venue ensevelir la gloire au fond d'un cloître cur, à côté des mausolées de ses pères. Dans l'état de dépouillement où sa tendre et courageuse piété l'a réduite, sous le joug de la règle la plus sévère, quelle sérénité, quelle félicité ! Faible et languissante parmi les délices du siècle, sa santé même ne semble-t-elle pas s'être affermie, au milieu des jeûnes et des macérations, par la paix de sa conscience et la joie de son âme ! Daigne le ciel conserver longtemps à la France un exemple aussi glorieux pour la religion et pour la pénitence »

siques : la mort de la prieure, la mère Julie de Jésus, celle qui avait été Julienne de Mac-Mahon.

L'amitié la plus étroite unissait ces deux nobles femmes. Madame Louise avait multiplié, au cours d'une affreuse maladie, ses soins à cette compagne qui l'avait initiée à la vie du monastère ; leurs cœurs battaient à l'unisson, leur esprit se rencontrait toujours dans le respect de la règle et elles s'étaient succédées à diverses reprises dans le gouvernement de la maison.

Jusqu'au bout, la mère Julie demeura la « sœur Commode », et dans la dernière crise d'une infirmité qui couvrait son corps de plaies, elle avait édifié Marie-Antoinette, Madame Élisabeth venues pour la voir ; les princesses disaient, en quittant sa cellule : « Comment est-il possible de tant souffrir et d'être si tranquille ? »

Madame Louise aura pu révéler à ses nièces ce secret-là ; toutefois, elle demeura d'abord comme anéantie à cette séparation. Et ses regrets s'accrochèrent quand pour remplacer la mère Julie, la mère Thérèse de Saint-Augustin fut élue prieure pour la troisième fois (novembre 1785).

Elle voulait vraiment se recueillir dans les devoirs de sa charge, attentive à ne rien perdre des exemples passés, à tout préparer pour retrouver dans la paix du Seigneur l'amie qu'elle pleurait. Sa fermeté se cachait plus douce sous une mélancolie sereine. Son esprit se reposait dans le travail de ses mains : elle brodait des ornements d'église, s'appliquait avec soin à la parure de la chapelle ; et quand on la voit disposer sur l'autel des branches de lys, il semble qu'elle apporte au Dieu de Clovis l'offrande de toute la monarchie : la tige verte poussée au baptistère de Reims, les

fleurs blanches et odorantes de saint Louis, le triple pistil d'or des trois races de la maison capétienne. En vérité, entre les doigts de cette fille de France ces lys qui « ne travaillent ni ne filent » paraissent « plus somptueusement vêtus que Salomon dans toute sa gloire ».

Peut-être plus en repos sur la malignité de ses propres imperfections, la mère Thérèse de Saint-Augustin se vouait désormais à l'expiation des fautes d'autrui. Immobile dans sa réclusion, fixe dans son dessein, stable dans sa voie, elle ne laissait son regard se distraire du cloître que pour se lever vers les flèches de Saint-Denis.

Son aïeul Louis XIV, plein de force et de jeunesse, fuyait Saint-Germain afin de ne pas apercevoir de loin les clochers de la nécropole. Elle, vieille et courbée, trouvait son abri et son charme à l'ombre des tombeaux de sa famille. La pensée de l'éternité était aussi douce à la princesse carmélite qu'elle semblait formidable au monarque tout-puissant. C'était l'heure de redire la devise du Trappiste : « Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir. »

Pour les intérêts de la religion toute crainte personnelle tombait, son zèle demeurait intransigeant. Protéger le bien, entraver les ennemis de l'Eglise, c'était son droit, elle le considérait comme un devoir.

A Versailles, elle avait dit :

— Conseils, vigilance, remontrances, fermeté, si j'en ai l'autorité, tout sera de ma part une barrière au vice, à la licence des mœurs... Il est des conjonctures où la prudence m'autorise d'user des privilèges de mon rang pour réprimer les efforts du libertinage et de l'irréligion.

Dans le silence du cloître elle a l'oreille d'autant moins distraite, l'esprit plus recueilli. Son attention peut entendre dans le lointain bruire comme un vent d'orage, de révolution, de tempête. Elle a connu les blasphèmes des impies, les sophismes des jansénistes, les négations des philosophes, les témérités des parlementaires. C'est assez pour pressentir les brutalités des Jacobins.

Après avoir tant prié pour le roi, elle implore pour le royaume. De son temps on aurait pu estimer sa vigilance exagérée ; nous devons aujourd'hui reconnaître que sa prévoyance ne l'était pas.

Le grand mot de liberté, prélude du cri de révolte, passe par-dessus les clôtures derrière lesquelles la princesse, tout au contraire, sacrifie sa volonté à la règle.

Sans connaître les détails d'une agitation qui va des salons aux cabarets et descend de la chambre dorée du Parlement aux ruisseaux des faubourgs, son sens religieux lui révèle, dans la légèreté des mœurs et l'énervement des esprits, les causes supérieures du mal social. L'irréligion, devenue une affaire de mode, pousse à l'extrême la licence des pamphlets. L'inquiétude est partout, avec le dégoût du passé et le désir du changement. Les cœurs s'aigrissent, les sociétés s'agitent, les femmes se passionnent plus que les autres.

Madame Louise a su comment les princes, ses neveux, ont présidé une *Assemblée des Notables* qui s'est séparée sans conclure¹ ; que Louis XVI, par dépit, a exilé à Troyes le Parlement rebelle et qu'il vient, par faiblesse, de le rappeler à Paris. — On lui dit qu'à la séance royale du 24 novembre, Loménie de

1. Du 22 février 1787 au 25 mai. — Picot. *Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique pendant le XVIII^e siècle*, tome V, 281-296.

Brienne, mauvais ministre, mauvais évêque et mauvais prêtre, a présenté deux édits. Du premier, d'ordre politique et financier, un emprunt de 420 millions, elle n'a mot à dire; le second, du domaine religieux, la touche au cœur.

Il accorde aux protestants l'état civil dont ils demeureraient privés depuis Louis XIV. Ils pourront faire sanctionner les actes religieux de leur vie par un magistrat laïque. Cette dérogation au vieux droit ecclésiastique est le résultat public d'un mouvement secret mené depuis de longs mois, en particulier par un agent jeune, intrigant, actif, Rabaut Saint-Etienne, pasteur calviniste à Nîmes, aujourd'hui champion de la tolérance pour son Église et demain de la proscription contre le clergé catholique. Dans le Conseil du roi il a rencontré un complice inattendu : un évêque qui ira jusqu'à l'apostasie et au suicide; et il se trouve soutenu avec chaleur par le crédule Malesherbes; Malesherbes qui en exprimera tous ses regrets, quasi ses remords, plus tard, trop tard, à la veille de suivre le malheureux Louis XVI à cet échafaud sur lequel la singulière ingratitude des protestants tout justement l'a fait monter¹.

Les « légistes » purent admirer, dans l'acte du 24 novembre 1787, une apparence d'égalité devant la loi, dont les « philosophes », qui étaient dès longtemps du complot², faisaient en effet miroiter la justice aux

1. « Cette faveur méritait de la part des protestants quelque reconnaissance. Vous savez, comme moi, que le roi n'a point eu de plus mortels ennemis. » — Ces paroles de Malesherbes furent recueillies par François Hue : *Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI*, p. 506.

2. « Je vois tout, en ce moment, couleur de rose. Je vois les Jansénistes mourant de leur belle mort après avoir fait mourir

yeux des simples. Il est aisé de le voir aujourd'hui : quelque modération [que le législateur ait cherché à mettre dans cet édit, il introduisait le principe du mariage purement civil, c'est-à-dire du mariage sans Dieu, qui se rattache bien aux polygamies prêchées par Luther, étalées par Henri VIII¹.

Ainsi, n'ignorant pas que la doctrine catholique fait du mariage un « sacrement », le sens avisé d'une modeste religieuse avait deviné l'abîme où allait choir l'union conjugale ravalée au rang d'un simple contrat. L'âme en demeura assez frappée pour que le corps en souffrit; elle avoua la peine « dont elle n'était point maîtresse ». Fille de France, catholique, carmélite, elle ne faisait que se souvenir des maximes de son grand-père, le duc de Bourgogne dans son célèbre *Mémoire* à Louis XIV sur les Réformés; elle se rappelait sa Mère, sainte Thérèse, fondant son Ordre en partie pour racheter par des prières le mal que faisaient à l'Église les calvinistes français; elle tremblait de voir abaisser les barrières protectrices de la société contre l'hérésie. L'histoire lui avait appris quels ennemis de ses aïeux avaient été les protestants rebelles : « Si ces gens-là reviennent dans ce beau royaume, avec le peu de religion qui y règne, Dieu seul sait où cela peut aller². »

La mère Thérèse de Saint-Augustin fut atterrée : les Jésuites de mort violente; les Protestants rappelés, les prêtres mariés, la confession abolie et le fanatisme écrasé. » *Lettre de D'Alembert à Voltaire*, 4 mai 1762.

1. L'édit de 1787 fut la brèche par où passèrent les lois révolutionnaires sur le même sujet : l'article 7 du titre II de la Constitution du 3 septembre 1791; le décret du 20 septembre 1792; l'article 165 du Code civil et les lois du divorce, etc. — Voir Lucien Brun. *Introduction à l'étude du droit*, ch. V.

2. 17 décembre 1787. C'est sa dernière lettre au cardinal de

« Cette nouvelle m'a causé une étrange révolution ». Elle, qui ne se plaignait jamais de sa santé, avoua de grands maux d'estomac : « C'est ma faute. J'ai le cœur trop sensible. »

La crise foudroya cette nature usée de mortifications¹. Trois jours après, les suffocations augmentèrent. On fit venir le médecin du couvent, M. O'Reilly. La mère prieure voulut le recevoir au parloir et qu'il n'entrât pas dans la clôture; elle se refusa à l'auscultation, par modestie. « Je lui expliquerai si bien mon mal que ce sera comme s'il le voyait. » Déjà elle ne se faisait guère d'illusion sur son état; dans un effort de son énergie, elle écrivit une lettre à sa sœur Adé-

Bernis. Il est vraisemblable de penser qu'elle avait connu un écrit attribué à trois de ses amis : les pères Bonnaud et Lenfant, et l'abbé Proyard : *Discours à lire au Conseil en présence du Roi par un ministre patriote, sur le projet d'accorder l'état civil aux protestants...* qui veulent changer le royaume très chrétien en république et « préparent l'esprit populaire à une alarmante révolution » (1787, in-8°). — Cet ouvrage prophétique se terminait ainsi : « Aussitôt que vous aurez réhabilité le protestantisme dans votre royaume, votre trône se trouvera posé sur un volcan ».

Les esprits avisés du clergé n'avaient pas d'autres sentiments, et l'un des membres les plus respectables de l'épiscopat, Mgr de Hercé, évêque de Dol, profitant d'une audience de Louis XVI (3 janvier 1788), appuyait ses réclamations personnelles du « vœu de l'auguste princesse qu'une mort prématurée vient de nous enlever, et qui du sein de l'Eternel, où ses vertus sont couronnées, implore encore la protection de V. M. en faveur de la Religion, à laquelle elle a fait pendant sa vie de si grands sacrifices et dont elle a laissé en mourant le plus grand exemple. » — Le soir même il était exilé pour ces paroles énergiques, que Mme de Staël rapporte en les exagérant dans son *Bulletin* du 14 janvier.

1. Hardy (*Journal*, VII, 326) dit la surprise générale à la nouvelle d'une mort que l'on attribua à une « révolution subite de goutte ».

laïde, et consigna diverses recommandations dans un pli qu'elle scella elle-même sous une enveloppe où elle traça le nom du Roi « pour lui être remise après ma mort. »

Le 21 décembre elle se fit descendre au chœur et communia à la messe de communauté ; mais elle eut si grand peine à regagner sa cellule qu'elle ne put refuser davantage d'être conduite à l'infirmerie. Elle occupa son après-midi à quelque travail manuel pour les pauvres.

La nuit fut agitée, il n'était plus question de se rendre à la chapelle ; son humilité écarta la permission de faire célébrer la messe dans l'infirmerie. « Pas de distinction », dit-elle en souriant ; et d'une voix encore énergique : « A la vie, à la mort, simple carmélite. » Son confesseur, l'abbé Consolin, l'exhorta ; elle lui fit remarquer : « Voilà la troisième prieure à laquelle vous allez fermer les yeux. »

Comme ses maux de tête augmentaient, elle dit à son entourage : « Il me semble que Notre-Seigneur y enfonce toutes les épines de sa couronne. » Et si elle consentit à se reposer dans un fauteuil, elle n'accepta toutefois comme accoudoir qu'une petite boîte en bois. Elle se fit réciter le bréviaire. On lui amena le docteur Maloët, le médecin de Madame Victoire. Elle tira de cette visite la conclusion : « Pressez, pressez, qu'on me donne bien vite les sacrements. »

Après les cérémonies de l'extrême-onction, sa pleine possession d'elle-même ne lui fit songer qu'aux autres ; les sanglots de son entourage ne se pouvaient entièrement dissimuler : « Mes sœurs, mes sœurs, ne vous attendrissez pas, J'espère que vous viendrez toutes où je vais. » — A l'abbé Consolin : « Courage, courage ! Je ne croyais pas qu'il fut si doux de mourir. »

A son infirmière : « C'est tout de bon que je m'en vais. »

Le délire succéda à un lourd sommeil. Et, à l'aube du dimanche¹, les doigts serrés sur les grains de son rosaire, les yeux levés en haut, de ses lèvres desséchées tombaient les derniers mots qui résumaient naturellement l'ardeur de son caractère et le but de sa vie : « Dépêchons. Au galop ! En paradis ! »

Louise de France avait cinquante ans et six mois d'âge, dix-sept ans d'existence religieuse, huit années de priorat.

Sur la paillasse de sa couche funèbre on revit pour quelques instants encore l'arc prononcé de son nez bourbonien, ses joues pleines, sa large bouche, son menton saillant encadré par la guimpe blanche ; et sous ses paupières closes l'on devinait la malicieuse finesse d'un regard que pendant si longtemps l'amour divin avait embelli, quoique la modestie l'eût voilé. Ses pieds nus rappelaient de quel pas léger elle avait marché dans la voie du détachement et du sacrifice ; la mince feuille de parchemin jauni où elle écrivit ses *vœux*, placée sur sa poitrine, demeurerait son bouclier contre l'enfer, son titre glorieux devant l'Eternel².

Puis l'œuvre de la destruction se fit rapide : les traits s'altérèrent, sans néanmoins causer de répugnance ni d'effroi.

Lorsque l'ange de la mort vient en souriant cueillir une de ces fleurs de la terre pour les jardins célestes, un cantique d'amour monte aux lèvres et les larmes de la douleur n'obscurcissent pas les yeux.

1. 23 décembre 1787 ; à 4 h. 1/2 du matin. — *Chroniques de l'Ordre de Carmélites*, IV.

2. Voir AUX APPENDICES « l'Ensevelissement » de Madame Louise.

CHAPITRE VIII

DE LA MORT A LA GLOIRE

Madame Louise fut enterrée dans l'avant-chœur de la chapelle, le jeudi 27 décembre 1787 : l'office fut chanté par les Bénédictins de l'abbaye de Saint-Denis sous la présidence émue de l'archevêque de Paris, Mgr de Juigné¹, assisté des abbés Rigaud et de Floirac, en présence des évêques de Senez et de Babylone. A l'enveloppe de chêne de son cercueil en plomb, on avait fixé une petite plaque de cuivre qui portait son nom. Plus tard, sur le marbre blanc de son tombeau, on gravait cette épitaphe :

Son sacrifice honora sa religion ;
Son courage prouva sa foi ;
Sa naissance releva son humilité ;
Son zèle maintint la règle ;
Sa ferveur en inspira l'amour ;
Son exemple en adoucit l'observance.

Sans tarder, les poètes s'essayèrent à la chanter

1. A. Gauthier. *Recueil d'anecdotes*. — *Bibliothèque Nationale*
Mss. Fonds français, 11681.

nous retiendrons de tous ces hommages, d'un succès inégal, cette inscription latine :

Atavis edita Regibus
Cui totus viluit orbis,
Hic stat Ludovica,
Miserorum salus,
Carmelitarum exemplar,
Vivit.
Non moritur virtus.
Non sepelitur gloria.

Une très belle lettre des Visiteurs du Carmel (l'abbé May tenait la plume) portait aussitôt à tous les monastères de l'Ordre la nouvelle de la perte irréparable éprouvée par les filles de sainte Thérèse¹. On attendit quatorze mois, le 13 février 1789, pour célébrer dans l'église de Saint-Denis, un très solennel bout de l'an²; dans cette apparence d'oubli faut-il voir comme une suprême marque d'humilité religieuse accordée à celle qui avait tant recherché les abaissements? L'impatience publique s'était trouvée satisfaite avant cela : le 28 février 1788, et le 5 mars, aux Carmels de Saint-Denis et de la rue Saint-Jacques, l'abbé d'Almaric ; le 15 avril, au Carmel de la rue de Grenelle, M. François, prêtre de la mission ; le 10 juin, un prédicateur du roi, l'abbé de Serre-Figon, au Carmel de Pontoise, avaient prononcé des oraisons funèbres dont les termes prouvent l'impression profonde produite dans

1. Datée du 23 décembre 1787, cette lettre commence ainsi : « Dans ces jours de salut où les anges annoncent aux hommes un grand sujet de joie, parce qu'il leur est né un Sauveur, la douleur, les larmes, la consternation sont notre partage... »

2. A. Gauthier.

les esprits par l'existence extraordinaire de la vierge royale *flos et decor Carmeli*¹. Dans son mandement de carême, l'archevêque de Paris montrait « jusqu'où une âme sous l'empire de la grâce, peut porter l'abnégation et la perfection évangélique ».

On se mit sur le champ à recueillir des souvenirs, à évoquer l'histoire de cette sainte femme, à conserver les rares objets à son usage, à rédiger des « mémoires » sur ses belles actions. Il y avait des témoins oculaires autorisés et nombreux. L'abbé Bertin fournit des notes précieuses. L'abbé Proyart, qui avait entretenu avec les confidents de la princesse des relations particulières, commença à écrire le récit de sa vie. Un rapprochement heureux et plein de délicatesse l'engageait à dédier son travail à la pieuse nièce de Madame Louise : Madame Élisabeth. Mais quand son manuscrit fut en état d'être remis à l'imprimeur, l'auteur se trouvait en émigration, réfugié à Bruxelles, la sœur de Louis XVI attendait dans un cachot la mort qui allait la frapper après le roi, après la reine, et elle ne devait pas connaître ici-bas une œuvre qui lui serait devenue doublement un livre de famille : pour sa parenté et pour ses vertus.

Cette première édition de l'abbé Proyart parut donc en Belgique, à l'automne de 1793. C'était l'heure précise où un décret de la Convention venait insulter jusque dans le tombeau le cadavre de la princesse carmélite. Sous le prétexte qu'elle « manquait de canons pour défendre la patrie en danger, » l'Assemblée ordonna « l'exhumation des ci-devant rois et reines »

1. Jusqu'au fond de la Pologne, au Carmel de Varsovie, le chanoine Lipinski donnait un discours sur la vie de Marie Leczinska.

et que de leurs cercueils brisés, le plomb fut envoyé aux fonderies nationales.

Pendant tout le mois d'octobre, des commissaires travaillèrent à cette triste besogne. Dans une fosse commune, sous une couche de chaux, ils firent jeter pêle-mêle les ossements des souverains de la France brutalement arrachés des caveaux dévastés.

Purgeons le sol des patriotes,
Par les rois encore infecté,

« chantait » Ecouchard Lebrun, — Lebrun-Pindare, — hier pensionnaire de Louis XVI, demain courtisan de Napoléon. On s'avisa même que tout proche de la fière nécropole il y avait une modeste tombe où reposait la fille de Louis XV. Les ouvriers allèrent fouiller le couvent désert, et portèrent au trou royal le corps de Madame Louise en dissolution dans ses habits de carmélite bien conservés¹.

Vingt ans passèrent. Les Bourbons revinrent, acclamés par tous les survivants de ceux-là mêmes qui les avaient proscrits. Il fallut réparer l'outrage fait à la mémoire de leurs ancêtres. Dans le sol de Saint-Denis on rechercha les restes des princes². La difficulté était grande, car les ossements à demi consumés par la chaux se mêlaient aux débris du cimetière des Pères bénédictins. La pioche mit à jour des

1. Chateaubriand. *Génie du Christianisme*, note 46. *Journal historique* de Druon. *Archiv. Nat. A. E.* 1. n° 15.

2. « Les fouilles entreprises à Saint-Denis, pour reconnaître les restes des rois de France, ont été longtemps infructueuses. Hier, les travailleurs ayant trouvé des ossements enveloppés dans un habit de carmélite, il n'a plus été douteux que ces restes ne fussent ceux de Madame Louise, tante du roi. Cette découverte ayant mis sur la trace, on a continué les fouilles avec succès. » — *Gazette de France*, 19 janvier 1817.

chaussures, des sandales, des lambeaux de robes monastiques. C'est en 1817, au mois de janvier que ces douloureuses cérémonies expiatoires eurent lieu. On les entoura d'un grand respect en présence des membres de la Maison de France, des pairs du royaume.

L'un d'eux, le marquis de Pastoret rapportait plus tard ces détails trop pittoresques : « Deux squelettes nous furent à quelques signes reconnaissables. L'un était celui d'une femme, la princesse Louise, fille de Louis XV, dont les sandales de carmélite n'étaient pas détruites ; — l'autre, resté debout, appuyé contre le sol, avec un bras étendu, était celui de Louis XIV, encore dans l'attitude du commandement, protégeant en quelque sorte sa dynastie¹. »

La vérité était moins dramatique : on recueillait des os entièrement desséchés². La certitude même n'était pas si absolue qu'on put faire autre chose que d'inscrire, avec celui de tous ses ancêtres, le nom de Madame Louise sur les caisses qui renfermèrent ces dépouilles mutilées.

Et comme pour abolir toute trace matérielle du passage sur cette terre d'une âme céleste, la poussière même de cette sainte femme disparaissait aux yeux des hommes.

Sa mémoire demeurait dans leur cœur ; dès le lendemain de sa mort les personnages les plus qualifiés en parlaient avec vénération³ ; ses filles de Saint-Denis

1. *Journal* du docteur Ménière, p. 229-230.

2. *Archives Nat. A. E.* 1. 15. — Voir aux APPENDICES.

3. En 1788, Mgr Hachette des Portes, évêque de Glandèves, dans son livre sur la *Dévotion au cœur de Marie*, en appelait à son témoignage. — En 1804, lors de son voyage en France, Pie VII recevait avec bonté des mains de l'abbé Proyart, la *Vie de Madame Louise* et vantait ses vertus. — En 1810, au

avec amour. Et c'est le souvenir de leur chère prieure qu'elles pleurèrent le plus lorsque les révolutionnaires les chassèrent du monastère qu'elle avait illustré.

Dans cet esprit de fermeté qu'elle leur avait inspiré elles protestèrent, non sans courage, contre les nouveautés qu'on leur offrait comme une tentation et qu'elles repoussèrent comme un outrage. Au mois de février 1790 la gauche de l'Assemblée constituante proposa avec éclat d'abolir les vœux monastiques et de rendre les « victimes du cloître » à la liberté.

Les supérieures des Carmels de Paris et de Saint-Denis envoyèrent à ces soi-disant « libérateurs » l'assurance formelle de leur volonté de conserver leurs saintes règles :

« N'en croyez ni les préventions de la multitude, ni les craintes de l'humanité. On aime à publier dans le monde que les monastères ne renferment que des victimes lentement consumées par les regrets. Nous protestons devant Dieu que, s'il est sur la terre une véritable félicité, nous en jouissons à l'ombre du sanctuaire ; et s'il nous fallait encore opter entre le siècle et le cloître, il n'est aucune de nous qui ne ratifiât avec plus de joie encore son premier choix... »

Elles confièrent leur cause à un ami particulier de Madame Louise, Mgr de Bonal, évêque de Clermont. — Mais pas plus lui que l'évêque de Nancy ou l'abbé de Cazalès, ne purent empêcher le décret qui supprimait les Congrégations religieuses, sous le couvert d'une liberté dont le premier effet était de violenter les consciences et le premier principe d'insulter Dieu.

Les filles de Madame Louise avaient fièrement parlé

fond de l'Italie, un missionnaire lui dédiait un « Mois de Marie » que traduisait le Père Dorée.

au nom de toutes leurs sœurs de France ; mais elles ne s'étaient pas trop avancées puisque sur 1900 Carmélites, c'est à peine si 5 ou 6 firent défection.

Après l'abolition des vœux : l'inventaire des biens, les visites domiciliaires ; ceux qui, avec le trône voulaient renverser l'autel, ordonnèrent la vente des meubles et l'expulsion des couvents. Au mois d'août 1792, les vases sacrés de Saint-Denis, l'argenterie des sacristies et ces fameux flambeaux romains donnés par Clément XIV à Madame Louise furent portés à la Monnaie. Ensuite, on poussa dehors les 40 religieuses. Dans la douloureuse dispersion, quelques-unes trouvèrent un asile momentané chez une filleule de la mère Thérèse de Saint-Augustin ; d'autres passèrent en Belgique ; toutes se dérochèrent aux fureurs de la démagogie triomphante. Le monastère fut transformé en caserne.

Une des sœurs qui avaient assisté Madame Louise à son lit de mort, la mère Maurice de Saint-Raphaël (Louise Hesselin de Mergé), et qui depuis 1790 se trouvait prieure à Besançon, se réfugia en Piémont, au Carmel de Moncalieri, sous la protection de la nièce de sa sainte maîtresse, la princesse Clotilde.

Au lendemain de la paix religieuse, elle rentra en France, et vers le printemps de 1806, dans une humble maison de la rue Cassini, à Paris, elle appela à elle quelques survivantes des temps anciens. Six carmélites de Saint-Denis répondirent¹. La tradition du

1. Sœur Thérèse de Jésus (Mlle Contelait), entrée dès 1747 à Saint-Denis, où elle fut sous-prieure, quand fut prieure Madame Louise, qu'elle assista à la mort, et dont elle signa la circulaire nécrologique. — S. Marie des Anges (Mlle de Geslin de Villeneuve) professe depuis 1772. — S. Thérèse de Saint-Joseph (Mlle Colonès), professe en 1774. — S. Thérèse de la

monastère de Madame Louise et le respect particulier de sa mémoire se trouvaient conservés. La mère Saint-Raphaël, qui ne tarissait pas en souvenirs sur ces jours heureux, devant ses yeux comme un exemple, s'éteignit à quatre-vingt-onze ans, le 17 novembre 1837. Son petit troupeau s'était accru. Il s'installa en 1838, à Autun, où l'évêque, Mgr d'Héricourt lui offrait un asile.

Pendant un quart de siècle on demeura, dans le silence, la mortification et la prière, à l'ombre de cette vieille et paisible ville, aux bords de la petite rivière de l'Arroux, *super flumina Babylonis*. Dès qu'il fut possible, on retourna à *Sion* c'est à dire à Saint-Denis, en avril 1860; et le 15 juillet 1868, les descendantes des filles de Madame Louise avaient la joie de rentrer dans les bâtiments amoindris du monastère de leur royale prieure.

Elles acceptaient sans se plaindre l'exiguité de leur maison et même son insalubrité; mais leur constance fut vaincue le jour où l'État s'empara de leur église et la transforma en une Justice de paix! — On émigra à Versailles, à la fin de décembre 1895.

Cette installation nouvelle devint impossible à son tour; les menaces de proscription qui, après la loi de 1901 sur les Associations, atteignirent les communautés religieuses, engagèrent les carmélites à chercher un asile sur une terre plus hospitalière que le sol natal. Aux Pays-Bas, dans le Limbourg hollandais, au Bercht, près de Baarlo, depuis le mois de septembre 1901 se trouve le « Carmel de Saint-Denis » exilé.

Miséricorde (Mlle d'Hillerin), professe en 1778. — S. Séraphine du Saint-Sacrement (Mlle Lemesme) et S. Justine de Jésus (Mlle Hamel) toutes deux professes en 1782.

La mère Saint-Raphaël et ses premières compagnes avaient conservé, à travers les vicissitudes des années, des déplacements et des révolutions, divers objets ayant appartenu à Madame Louise. C'étaient leurs plus chères reliques :

Un fragment de cette lameuse soie rose qui essuya le chaudron de la cuisine. Ses cheveux coupés sur son lit de mort. Le crucifix qui avait reçu son dernier baiser; des fragments de sa tunique, de son bonnet de laine, de sa robe de bure; sa cuiller de bois à l'infirmier; sa couverture de lit; son manteau de chœur; un petit coffret brodé par elle; son dévidoir et son rouet; une discipline de fer; son livre d'Heures.

Et dans les autres Carmels de France restaurés, on gardait avec la même piété : ses bréviaires, un exemplaire des *Constitutions* annoté de sa main, deux petits reliquaires de sa ceinture, un chapelet, une croix, une tasse à boire, un balai. — En Belgique : deux crucifix d'ivoire et de cuivre, présents du Pape; une médaille, un psautier, une discipline.

La famille des comtes de Blois possède le bâton sur lequel s'appuyait en ses derniers jours Madame Louise, et qui lui est venu d'un ouvrier couvreur, (nommé Branchu) qui avait travaillé en 1787 au Carmel de Saint-Denis.

Madame la comtesse de Chambord a donné à la Basilique de Montmartre le voile de dentelle porté par la princesse le jour de sa vêtue. — Au château de Frohsdorf, dans la grande cassette du salon rouge, on voit, en son étui, le petit couteau de Madame Louise et un médaillon de ses cheveux formant guirlande autour d'un oiseau qui s'envole avec cette devise : « Vers la patrie, il prend son essor. »

Les manuscrits de la sainte Carmélite sont heureusement considérables :

Ses *Méditations*, composées à la Cour, apportées au Carmel, copiées par la sœur Saint-Raphaël furent imprimées au mois de mars 1789 par l'abbé Guillon. L'excellente réédition de l'abbé Bernard, en 1878, a pu nous les rendre familières.

Son « Testament spirituel » trouvé dans ses papiers après sa mort, ses « Résolutions » de retraite annuelle, datées de 1783, de 1786 ne sont pas moins précieux.

On peut dire ses « Lettres » innombrables. Les seules carmélites de Saint-Denis en possèdent plus de 800, dont 376 sont autographes; aux Archives Nationales, à la bibliothèque de Saint-Sulpice, en divers Dépôts de nos départements, aux Manuscrits de Vienne, se trouvent des correspondances de sa main.

Certaines collections particulières en conservent avec respect; aucune n'est plus riche que le château de Saint-Marcel dans l'Ardèche, où le marquis de Bernis a réuni 80 lettres de la princesse à son oncle le Cardinal.

Les âmes pieuses et françaises admiraient trop ses vertus pour ne pas implorer son intervention. Leur foi ne s'est pas trouvée vaine. On a constaté officiellement des guérisons extraordinaires.

Quelques exemples suffiront :

En 1828, abandonnée des médecins du Hâvre, la sœur Sainte-Véronique, de la Congrégation d'Ernemont, pendant une neuvaine faite à Madame Louise, l'entendit lui dire ce mot qu'elle avait si souvent à la bouche : « Courage, ma sœur ! » et sur l'heure se trouva guérie.

Quelques années après, une professe du Carmel

d'Autun, sœur Anne-Marie de Saint-Joseph¹, dans de pareilles conditions, vit disparaître une effroyable tumeur qu'elle avait au genou, à la stupéfaction du chirurgien, à l'insu duquel elle remplaçait les remèdes qu'elle ne faisait pas, par des prières qu'elle multipliait.

En 1854, une autre carmélite d'Autun, sœur Isabelle des Anges², atteinte d'un cancer, et terrorisée par ce mal terrible, obtint par l'intercession de Madame Louise d'accepter joyeusement l'horrible épreuve et mourut en la remerciant, après deux années d'héroïques souffrances supportées avec une allégresse qui tenait du prodige.

Le 18 octobre 1855, dans le même monastère, la sœur Marguerite du Saint-Sacrement³ fut guérie de maux d'estomac qui lui mettaient la gorge en sang, à la fin d'une neuvaine spéciale en l'honneur de Thérèse de Saint-Augustin.

Au Carmel de Bordeaux, voyant une de ses filles minée par une fièvre ardente, épuisée par d'intolérables douleurs de poitrine, qui amenaient une entière aphonie, la prieure, se tourna vers la grande protectrice de leur Ordre avec une simplicité filiale : « Ma bonne mère, si vous voulez être canonisée, il faut que vous guérissiez ma sœur Marie des Anges. Quoi ! vous obtenez des grâces à tant de monde et vos filles de Bordeaux vous les oublieriez ? Il n'en ira pas ainsi ! » — Au dernier jour de la neuvaine (29 janvier 1856), la malade quittait son lit pour se rendre au chœur et d'une voix merveilleuse, perdue depuis des années, sœur Marie des Anges entonnait la première an-

1 Claire Boullier, de la commune de Sancerey (Côte-d'Or).

2 Arthémise Gondier.

3 Joséphine Segouffin, de Rieumes, diocèse de Toulouse.

tienne des vêpres, que la Communauté entière fit suivre d'un *Te Deum* chanté au milieu de l'émotion générale.

On a constaté bien d'autres grâces spirituelles ou temporelles obtenues ainsi à Pau, Carcassonne, Bruxelles, Châlons, Montpellier, Autun.

Ce sont ces faits précis, la confiance générale, la tradition ininterrompue, une vénération immédiate et grandissante, qui ont permis de considérer Madame Louise comme une « sainte », et de souhaiter sa glorification.

De son vivant l'édification publique s'était trouvée impressionnée par la générosité de son acte ; cent témoins, et à leur tête les âmes les plus hautes comme Christophe de Beaumont, Mgr. de la Mothe, le Pape Pie VI, avaient proclamé leur admiration. A travers les bouleversements de la Révolution, tous ces souvenirs semblaient ressusciter, grâce à la survivance de ce groupe de religieuses qui, jeunes, avaient connu la princesse, et qui, vieilles, en rapportaient les exemples à leurs sœurs émerveillées. — Sur leurs dires, s'appuya l'enquête commencée par Mgr de Marguerie à Autun, en 1856 ; par l'autorité diocésaine, à Paris, en 1864. Tout d'abord un peu vague, elle reprit avec plus de précision en juillet 1867, à Autun.

On rechercha les pièces, on recueillit les documents concernant la Mère Thérèse de Saint-Augustin. Le *Sommaire* imprimé¹ des points examinés dans ces deux « Procès » réunis, ne comprend pas moins de 225 pages *in-folio*.

En 1869, ils furent soumis à l'examen de la Congrégation des Rites et pour le succès de la cause un

1. Rome, Brancadoro, 18-3.

mouvement considérable se déclara. Au début de 1870 on voit demander à Pie IX l'introduction officielle, successivement : le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, le cardinal Pitra, les évêques d'Amiens, de Bayeux, d'Evreux, de Luçon, de Nevers, presque tout l'épiscopat français alors réuni à Rome pour le Concile, l'insigne chapitre de Saint Denis, le R. P. Jandel général de l'Ordre de Saint-Dominique, les abbés de la Trappe, le ministre général des Capucins, les Bénédictins de la Pierre qui vire, soixante Carmels, parmi lesquels on distingue la très belle supplique du monastère de Saint-Denis résumant avec bonheur les phases de la vie héroïque de la sainte prieure, et enfin, dans un touchant élan de fraternité religieuse, les Capucines, les Dames du Sacré-Cœur, les mères de la Visitation.

Une autre démarche fit impression : celle du comte de Chambord « chef de la famille » de Bourbon :

« Bien des fois dans mon enfance, disait le prince, j'ai entendu parler par mes parents de la haute piété, de la profonde humilité, de l'esprit de mortification de Madame Louise qui, dans un triste siècle, a donné à la Cour et dans le cloître, les exemples des plus éminentes vertus¹ ».

Pie IX, sur le rapport du cardinal Ponent (S. Em. Caterini) se rendit à l'unanimité de ces vœux et le 19 juin 1873, il déclarait *Vénérable* la Mère Thérèse de Saint-Augustin. En France, il y eut une grande joie.

Et lorsque vint le jour du premier centenaire de la mort de la princesse carmélite, des fêtes solennelles se multiplièrent en son honneur.

1. Frohsdorf, 15 mars 1870.

Il fallut presque modérer les démonstrations d'amour filial et de confiance populaire. L'Ordre tout entier célébra en France un Triduum. A Saint-Denis, où des voix éloquentes se firent entendre, ces trois journées des 21, 22, 23 décembre 1887 furent marquées par le retour des religieuses dans l'église construite par Madame Louise; pour la première fois depuis la dispersion révolutionnaire, presque à cent ans de distance, monta au ciel la supplication des carmélites, là où si souvent leur vénérable mère avait prié.

La seconde partie du « Procès apostolique » se déroulait normalement. Le cardinal Guibert et le cardinal Perraud le dirigeaient dans leurs diocèses respectifs.

Le cardinal Richard constituait le tribunal qu'exige la procédure habituelle des informations sur les écrits, la réputation de sainteté, l'absence de culte prohibé, l'héroïcité des vertus et les miracles. A Paris, pendant sept ans, de nombreux témoins vinrent déposer (juin 1897-avril 1904). A Rome, le cardinal Ponent (S. Em. Parocchi, puis à sa mort S. Em. Gotti), suit la marche régulière de la Cause devant la Congrégation des Rites. Les recherches historiques se joignent aux examens canoniques, aux prières ferventes pour obtenir en faveur de la *Vénérable* Madame Louise ce titre de *Bienheureuse* dont la décision, qui sera prononcée à l'heure opportune, appartient au Saint-Siège.

Notre honneur national y est intéressé, la piété française y trouverait un aliment nouveau. De tels exemples sont précieux quand l'irrégion réclame de l'Eglise la preuve de ses vertus et la justification de ses bienfaits.

Ces pages auraient atteint leur but si elles avaient porté l'esprit de leurs lecteurs vers la sainte prin-

cesse qui représente avec tant de noblesse et de simplicité les qualités de sa race : l'ardeur dans la foi, la belle humeur dans le sacrifice; surtout si son souvenir laissait au cœur les sentiments qui guidèrent sa vie et caractérisent aujourd'hui encore, en nos temps troublés, le devoir des catholiques de France : expiation et espérance.

APPENDICES

ENSEVELISSEMENT DE MADAME LOUISE DE FRANCE¹

*Information supplémentaire faite devant les Commissaires
délégués par M. le Chancelier.*

« ... Le 16 janvier 1817, à 3 heures de relevée, a comparu ensuite :

« Dame Marie-Geneviève Lechard, ancienne carmélite, portant en religion le nom de sœur Isidore, demeurant à Saint-Denis, rue Compoise, n° 20, et dame Anatole Girardet, ancienne carmélite, en religion nommée sœur Julienne, demeurant à Saint-Denis, rue Compoise, n° 20, toutes deux autrefois au même couvent que Madame Louise de France ; lesquelles ont déclaré :

« Qu'elles ont de leurs propres mains mis M^{me} Louise de France dans le cercueil, que ce cercueil de plomb était si étroit qu'il a fallu forcer le col pour faire entrer la tête, que le cercueil de plomb a été mis dans un cercueil de bois, que Madame Louise a été enterrée avec une tunique de serge

1. Je dois la communication de ces pièces originales et inédites à M^{er} de Teil, le zélé et très compétent vice-postulateur, en France, de la cause de Madame Louise. Sa perspicacité et sa science historique apportent là des documents précis capables d'éclairer, au sujet des cendres de la princesse carmélite, plusieurs points de la plus haute importance jusqu'ici demeurés obscurs.

blanche servant de chemise, une robe de laine brune fort épaisse, une ceinture de cuir et un manteau de serge blanche sur la robe, point de bas ni de sandales; le corps n'était point embaumé; une guimpe de toile blanche et par-dessus un voile noir couvrant la tête; sur la poitrine, les « vœux » en parchemin, sous l'habillement.

« Que l'on est venu au couvent des Carmélites, à ce qu'on leur a dit, chercher le cercueil de plomb, et que pour le transfert du corps des Carmélites au cimetière, on a placé le corps de Madame Louise dans une sorte de cercueil de bois placé sur une échelle et porté par deux hommes au travers des rues.

« Ce qui est tout ce qu'elles ont dit savoir, et elles ont signé avec nous. »

GIRRADET (*sic*).
DE BLAISE.

LECHARD.
A. DE PASTORET

Archives Nationales. A. E. 1. n° 15, pièce 22.

PREMIÈRE EXHUMATION DE MADAME LOUISE DE FRANCE.

Journal Historique fait [à Saint-Denis, le 2 juin 1796], par le citoyen Druon, ci-devant Bénédictin de la ci-devant abbaye de Saint-Denis, lors de l'extraction des cercueils de plomb des rois, reines, princes, princesses, abbés et autres personnes qui avaient leurs sépultures dans l'église de Saint-Denis.

« Samedi, 12 octobre 1793.

« On a ouvert....

« Vendredi, 25 octobre 1793.

« Le tombeau de Jeanne d'Évreux..

.....
« Quelques jours après, les ouvriers, avec le commis-

saire aux plombs, ont été aux Carmélites faire l'extraction du cercueils (*sic*) de plomb de Madame Louise de France, fille de Louis 15, morte le 23 décembre 1787. Ils l'ont apporté dans le cimetière et le corps a été déposé dans la deuxième fosse commune à gauche; il étoit entier mais en pleine putréfaction. Ses habits de carmélite étoient assez bien conservés. »

Archives Nationales, A. E. 1, n° 15.

SECONDE EXHUMATION DE MADAME LOUISE DE FRANCE

Procès-verbal d'exhumation.

« L'an 1817, le dimanche 19 janvier, à 2 heures de relevé.

« Nous Charles-Henry Dambray, Chancelier de France, président de la Chambre des Pairs.

« Sur l'avis qui nous a été donné par MM. Delaporte Lalanne, conseiller d'Etat et Sallier, maître des requêtes, — deux des Commissaires par nous délégués pour la suite des opérations commencées en notre présence dans le cimetière des Valois à Saint-Denis, le lundi 13 de ce mois, — que les fouilles continuées sous leurs yeux dans la journée d'hier avaient enfin conduit à la découverte des restes précieux qu'on s'occupait de rechercher, nous nous sommes de nouveau transportés à Saint-Denis pour y constater, aux termes du projet de cérémonial approuvé par le Roi, le résultat définitif desdites opérations, comme aussi pour y être présent à la translation des corps et ossements qui ont été recueillis.

« Où étant arrivés à 3 heures, accompagné de Charles Louis Huguet, comte de Sémonville, Pair de France, grand Référendaire de la Chambre des Pairs, et de Louis François Cauchy, garde des Archives de ladite Chambre.

« Nous avons trouvé réunies de nouveau, sur l'invitation qui leur en avait été faite, les personnes dénommées en

notre procès-verbal d'ouverture des travaux et qui ont signé avec nous ledit procès-verbal.

« En présence desquelles nous avons reconnu et constaté ce qui suit :

« 4° La fosse désignée au procès-verbal d'enquête sous le nom de *Fosse des Valois* et dans laquelle ont été réunis, du 17 octobre 1793, jour de son ouverture, jusqu'au 25 du même mois, jour où elle fut comblée, les corps de 18 rois de France, depuis Dagobert I^{er} jusqu'à Henry III, de 10 reines, de 24 princes et princesses et de plusieurs personnages illustres, au nombre desquels Hugues le Grand, l'abbé Suger, du Guesclin; ladite fosse renfermant aussi le corps de Madame Louise de France, religieuse carmélite, qui y fut transportée le 18 janvier 1794, s'est également retrouvée dans la direction précise indiquée par le procès-verbal, mais à une distance plus rapprochée du mur de l'église, c.-à-d. à 5 toises ou 30 pieds dudit mur au lieu de 58 pieds, distance indiquée par le plan.

« 7° Les ossements recueillis de la fosse des Valois ont été placés dans les cercueils de moindre dimension et déposés dans la même chapelle¹. Deux Gardes du Corps ont veillé près des cercueils.

« 8° Le procès-verbal d'hier constate et nous avons reconnu par nous-même que les ossements renfermés dans les cercueils sont dans un état de dessiccation complète et ne présentent aucun corps entier qu'il soit possible de reconnaître. »

[Suit le cérémonial de la translation des cercueils dans le caveau préparé dans l'église de Saint-Denis.]

« ... Les deux caveaux, après l'introduction des cercueils, ont été scellés en notre présence. Il avait été placé d'avance sur la fosse antérieure de chacun d'eux une table de marbre noir portant une inscription qui rappelle le

1. Chapelle ardente dressée près de l'emplacement des fouilles.

nom, l'âge et la date de la mort de chaque prince ou autre personne illustre dont le caveau renferme la cendre. Ces inscriptions étant la copie littérale des deux tableaux dressés sur les renseignements les plus exacts, par ordre de M. le Grand Maître des Cérémonies de France, et mentionnés dans notre enquête additionnelle du 13 janvier. Il nous a paru convenable, pour compléter l'ensemble des faits, d'annexer à notre procès-verbal de ce jour la minute des dits tableaux qui nous a été représentée par M. le Grand Maître et qu'il a paraphée avec nous.

« Clos et arrêté le présent procès-verbal qui, avec le précédent, sera déposé aux Archives de la Chambre des Pairs.

« A Saint-Denis, les jour et an que dessus, ont signé :

DAMERAY.

DE BLAISE.

CAUCHY.

LEROY DE CHAVIGNY.

G. BENOIST.

BESCHE.

Le comte DECAZES.

Le marquis DE DREUX-BREZÉ.

Le comte DE SÉMONVILLE.

LAPORTE LALANNE.

Le comte DE PRADEL.

SALLIER.

L'abbé DE QUÉLEN, *vic. gén.*

L'abbé DE GRANDCHAMP, *doyen.*

Le ch^r ALEXANDRE LENOIR.

L'abbé FEUTRIER.

Le comte ANGLÈS. »

Les tableaux portent :

« Ici reposent les dépouilles mortelles
« des Rois »... « des Dauphins, Princes et Princesses »....

A l'extrémité inférieure de la plaque scellée à gauche, en entrant dans le caveau :

LOUISE MARIE DE FRANCE

8^e fille du Roy Louis XV.

Morte en 1787, âgée de 50 ans.

Archives Nationales. A. E. 1. n° 15, pièce 7.

BIBLIOGRAPHIE

I

ÉCRITS DE MADAME LOUISE

Manuscripts.

Bibliothèque du séminaire de Saint-Sulpice. — 3 Lettres à Madame de Montmorin, abbesse de Fontevault. 26 mars 1748, 27 novembre 1750, 2 janvier 1753¹.

Archives nationales. — (O¹. Carton 3766. Dossier n^o 3.) Une lettre au duc de la Vrillière, ministre-secrétaire d'État. 17 mars 1772. — 3 Lettres à M. d'Angiviller, surintendant des bâtiments du roi. 25 avril 1778, 29 décembre 1780, 28 décembre 1783. — 4 Lettres à M. de Pommerie, garde du garde-meuble. 30 novembre 1780, 19 octobre, 12 novembre, 19 décembre 1781.

(Musée. N^o 1016). — Lettre au duc de Penthièvre. 1^{er} septembre 1776.

Carmel d'Amiens. — 2 Lettres à Mgr d'Orléans de la Mothe, évêque d'Amiens. 29 novembre 1773, 11 janvier 1774. — Résolutions de retraite, 1783.

Archives départementales du Puy de Dôme. — 12 Lettres à Mgr de Bonal, évêque de Clermont. De 1774 au 5 novembre 1785².

Bibliothèque nationale — (Ms. français. 1025. Fonds Clérembault). — Lettre à Chérin, généalogiste du roi. 9 novembre 1784.

1. Voir aux imprimés : P. Chérot.

2. Voir aux imprimés : M. Faucon.

Archives du château de Saint-Marcel (Ardèche). —
Lettres au cardinal de Bernis¹.

Carmel de Saint-Denis. — 486 Lettres (dont 62 autographes) à divers — 314 Lettres autographes, à M. Collemberg, homme d'affaires du Carmel à Paris.

Imprimés.

I. A. *Méditations Eucharistiques*, par Madame Louise de France, dédiées à Madame Adélaïde (par l'abbé Guillon)². Paris. Planche, 1789, in-8. (Biblioth. Nat. D. 42380 Réserve.)

B. Réimprimées à Lyon, chez Pitrat, 1810.

C. Réimprimées avec préface et notice, par l'abbé E. Bernard. Paris. Mignard, 1879, in-32.

II. *Recueil des Testaments spirituels* de la Révérende Mère Thérèse de Saint-Augustin à ses filles religieuses Carmélites. Autun, 1856, in-32.

1. Une lettre (9 juillet 1774), publiée par le P. Regnault, dans *es Études des P. de la C^{ie} de Jésus*, année 1873.

Deux lettres (juin 1784), publiées par le P. Sommervogel. — *Études*, année 1869.

L'abbé Gillet. *La vénérable Louise de France*, 1880 (*passim*).

Frédéric Masson. *Le cardinal de Bernis depuis son ministère*. 1884.

3. « Méditations successives... éparées et presque sans ordre; elles avaient besoin d'un fil qui les attachât et les réunit. Voilà la seule liberté que nous nous soyons donnée dans la rédaction de l'ouvrage. » [Introduction par l'abbé Guillon.]

Je n'oserais dire quel est cet « éditeur ». Ce n'est pas Aimé Guillon (1758-1842) l'auteur des *Martyrs de la Foi* parce qu'il a vécu à Lyon jusqu'au moment de la Révolution et que la *Biographie* Michaud, à laquelle il a collaboré, ne mentionne pas les *Méditations* dans ses publications ou ses œuvres. — Ce n'est pas Nicolas-Silvestre Guillon (1760-1847) évêque du Maroc, parce que dans la *Biographie* Arnaud un article rectificatif, visiblement inspiré par lui, ne les indique pas non plus. — Ce doit être l'abbé Guillon de Keranrun (Yves-André), né en 1748

II

SUR MADAME LOUISE

Manuscrits.

Archives nationales. — (O¹ 1905-1986). Logements de Mesdames à Fontevrault. — (O¹ 3765-3766). Maison de Mesdames. — (O¹ 3769-3770). États des gages du personnel. — (O¹ 3773). Voyages de Mesdames. — (O¹ 3781). Œuvres pies de Mesdames. (O¹ 1904). Bâtiments de Saint-Denys. Carmélites.

Archives départementales du Nord. n° 276. — 7 Lettres de Julienne de Mac-Mahon, en religion sœur Julie de Jésus, à Mlle de Fromont, sa marraine. 8 août-29 septembre 1770.

Archives du Vatican. — Archivio segreto della Santa Sede. *Francia.* Vol. 525 à 528, 556, 557, 571, 576. — Dépêches de Mgr Giraud, archevêque de Damas, nonce apostolique à Paris, au cardinal Pallavicini, secrétaire d'État de S. S. le pape Clément XIV (23 avril 1770 au 7 octobre 1771).

Dépêches du prince Pamphili-Doria, archevêque de Séleucie, nonce apostolique à Paris au cardinal-secrétaire d'État (3 février 1772 au 25 septembre 1786.)

Archives du Vatican. — *Francia.* Vol. 458 à 462. — Dépêches du cardinal-secrétaire d'État, cardinal Pallavicini au nonce à Paris (9 mai 1770 au 21 octobre 1774).

Bibliothèque nationale. (Ms. Fonds français). Supplément n° 14447. « Cérémonies observées à la prise d'habit de Madame Louise chez les Carmélites de Saint-Denys. »

à Lézardieux (diocèse de Quimper), proviseur de la Maison de Navarre, vice chancelier de l'Université de Paris, qui fut égorgé à Saint Firmin lors des massacres de septembre 1792.

(Ms. Fonds français). Lettre d'une Carmélite de Saint-Denis à une religieuse Capucine (1770).

(Ms. Fonds français), n° 11681 « Recueil d'anecdotes et autres objets curieux relatifs à l'histoire de l'Abbaye royale de Saint-Denis en France, pour faire suite à l'histoire de dom Félicien », par Albert Gauthier, organiste de ladite Abbaye.

(Ms. Fonds français,) 6280-6687. « *Mes Loisirs ou Journal d'événements tels qu'ils parviennent à ma connaissance* » (1764-1789), 8 volumes, par Hardy, t. I, II, VII.

Carmel de Saint-Denis. — A. Annales du Carmel de Saint-Denis, rédigées au jour le jour par la mère *Éléonore de Jésus Crucifié* (ancienne prieure, dépositaire au moment de l'entrée de Madame Louise), et les sœurs *Rosalie de Jésus* (prieure en 1792), et *Agnès-Constance de Jésus*, du même monastère.

B. 7 Lettres de la Mère Thérèse des Chérubins (née Turban), à dom Turpin, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur (19 avril, 26 décembre 1770.)

C. « Mémoire » de la sœur Louise-Marie (née Sophie de Beaujeu).

D. 10 Lettres de la Mère Marie de la Trinité (née Des Cartes), professe à Saint-Denis, au père Thibeau, capucin, chapelain de l'abbaye de Farmoutiers (22 septembre 1780, 12 mars 1847.)

E. 10 Lettres de la Mère Éléonore de Jésus Crucifié.

F. 8 Lettres de la Mère Gilbert de Saint-Placide, supérieure des Augustines de Coulommiers au père Thibeau, 1782, 1784.

G. 1 Lettre de l'abbesse de Farmoutiers (Madame de Durfort) au Père Thibeau (Janvier 1788).

H. « Mémoire sur les vertus de Notre mère Thérèse de Saint-Augustin » rédigé par la Mère Thérèse de Jésus, supérieure du monastère de Bruxelles, 1854.

I. « Témoignage » des mères du Carmel d'Autun, rédigé par 7 religieuses contemporaines de Madame Louise. » 1855.

— (Ms. de 121 pages, authentiqué par S. E. le cardinal Perraud, évêque d'Autun).

Archives du château de Sully (Saône-et-Loire). — 2 Lettres de Julienne de Mac-Mahon au marquis de Mac-Mahon son cousin, 1^{er} août 1772, 7 août 1773.

Archives municipales de Saint-Denis. — 2 Lettres de Madame Louise à une religieuse de Fontevrault. — 1 Lettre à l'architecte.

Imprimés.

Mgr PONCET DE LA RIVIÈRE. *Discours* prononcé le 10 septembre 1770, dans l'église des religieuses Carmélites de Saint-Denis, pour la prise d'habit de Madame Louise de France. — Paris, Desprez, 1770, in-4°.

X. *Relation* de la prise d'habit de Madame Louise de France dans le monastère des Carmélites de Saint-Denis, selon une lettre écrite par une religieuse du même couvent. — Nancy, Haener, in-4°.

Dom TURPIN. « *Manuel religieux* ou recueil des considérations, attentions et pratiques pieuses à l'usage des personnes consacrées à Dieu par les vœux de religion; avec un *Discours* sur l'excellence de l'état religieux, et un autre *Discours* composé pour le jour de la profession de Madame Louise de France, chez les Carmélites de Saint-Denys¹ ». Suivi de 7 *Lettres* de la mère Thérèse des Chérubins; avec un *Avis* au lecteur et une *Note* sur les 7 Lettres. Paris, 1783. In-18.

Étienne et Pierre JACQUIN. *Discours* prononcés le jour de la procession de l'Université, à l'occasion de la profession de Madame Louise de France (7 octobre 1771).

Paris, Thiboust, 1771, in-4°.

Mgr DE ROQUELAURE. *Discours* prononcé le mardi

1. Dom Turpin lut ce « *Discours* » au réfectoire des Carmélites de Saint-Denis, — comme il était d'usage, — le jour de la profession de Madame Louise, le 12 septembre 1771.

1^{er} octobre 1771 pour la cérémonie de la prise de voile de profession de Madame Louise de France.

Paris, Cottin, 1771, in-4°.

P. Élie HAREL. *Histoire de l'émigration des religieuses supprimées dans les Pays-Bas, et conduites en France par M. l'abbé de Saint-Sulpice, envoyé de Madame Louise de France.* — Bruxelles, 1785, in-12.

X. *Histoire de la vie édifiante de Madame Louise de France.* — Turin et Paris, Leroy, 1788, in-12.

(L'abbé MAY). *Lettre sur la mort de Madame Louise-Marie de France* (23 décembre 1787). s. l. n. d., in-18.

L'abbé d'ALMARIC. *Oraison funèbre* de Louise de France, prononcée dans l'église des Carmélites de Saint-Denis le 28 février 1788, et dans l'église du premier couvent des Carmélites de Paris, le 5 mars. — Paris, Méquignon, 1788, in-4°.

M. FRANÇOIS, prêtre de la Mission. *Oraison funèbre* prononcée dans l'église des Carmélites de la rue de Grenelle, le 15 avril 1788. — Paris, Mérigot, 1788, in-18.

L'abbé DU SERRE-FIGON, prédicateur du roi. *Oraison funèbre* de Louise de France, prononcée dans l'église des Carmélites de Pontoise, le 10 juin 1788.

Paris, Onfroy, 1788, in-8°.

X. « *Court récit de la vie de Madame Louise, princesse royale de France, Carmélite déchaussée.* » Suivi de l'*Oraison funèbre*, par le chanoine Lipinski, dans l'église des Carmélites de Varsovie, — Vilna, 1788.

Abbé PROYART. *Vie de Madame Louise, fille de Louis XV*, 2 vol., Bruxelles, 1793. — Lyon, Rusand, 1805. — Paris, Méquignon, 1819, etc.

X. *Chroniques de l'Ordre des Carmélites de la Réforme de sainte Thérèse*, depuis leur introduction en France, t. IV. — Troyes, 1846-1865, in-8°.

X. *Vie de la Vénérable Mère Thérèse de Saint-Augustin*, par une religieuse de la communauté [la mère Tourel, première prieure du monastère restauré de Saint-Denis]. — Autun, 1857, 2 vol. in-18.

Comtesse DROHOJOWSKA. *Madame Louise de France*. — Lille, Lefort, 1868, in-12

E. DE BARTHÉLEMY. *Mesdames, filles de Louis XV*. — Paris, Dentu, 1870, in-8°.

P. REGNAULT. *La Vénérable Louise-Marie de France, fille de Louis XV*. Études des Pères de la Compagnie de Jésus, octobre, novembre et décembre 1873.

LÉON AUBINEAU. *Les Serviteurs de Dieu*. — Paris, Palmé, 1875, in-8.

Maurice FAUCON. *Lettres inédites de Louise de France, fille de Louis XV*. (Extrait du *Cabinet historique*). — Paris, Picard, 1878, in-8.

L'abbé GILLET. *La Vénérable Louise de France, fille de Louis XV*. — Paris, Gervais, 1880, in-8°.

Frédéric MASSON. *Le cardinal de Bernis depuis son ministère*. — Paris, Plon, 1884, in-8°.

P. H. CHÉROT. *Les filles de Louis XV à Fontevrault*. (Extrait du *Bulletin du Bibliophile*.) — Paris, Techener, 1899, in-8°.

L. DE LA BRIÈRE. *Madame Louise de France*. — Paris, Victor Retaux, 1899, in-8°.

P. REGNAULT. *Madame Louise de France, Vénérable Mère Thérèse de Saint-Augustin*. Versailles, Lebon, 1899, in-12.

Mgr D'HULST. *Madame Louise de France*. Discours prononcé au Carmel de Saint-Denys, le 23 décembre 1887. — Saint-Denis, Motte, 1888, in-18.

Premier centenaire de la mort de la Vénérable Mère Thérèse de Saint-Augustin, Madame Louise de France. — Discours prononcés dans l'ancienne église du Carmel de Saint-Denis, les 21, 22, 23 décembre 1887. — Saint-Denis, Motte, 1889, in-18.

ICONOGRAPHIE

Peinture.

I. Portrait mi-corps. Ovale. Robe rose ouverte, à grands paniers, manches de dentelles. La princesse tient de la main droite des fleurs dont elle présente un œillet, de la main gauche. Décor : un arbre.

C'est le portrait de Fontevrault, signé et daté (1747), par *Nattier*¹.

Musée de Versailles. Salle des *Nattier*, 4428.

II. Mi-corps. Carré. La princesse, un bouquet retenu au corsage par une grosse perle, déroule une guirlande de roses. Décor : un vase.

C'est une copie ancienne avec variantes du tableau précédent. On avait cru longtemps qu'il représentait Mlle de Beaujolais.

Versailles. En magasin, non exposé.

III. Portrait en pied. Carré. Madame Louise assise, un éventail à la main ; robe jaune garnie de fourrures.

(De l'atelier de *Nattier*.)

Musée de Versailles. Galerie de l'Attique du Nord, 3813.

IV. Mi-corps. Carré. Robe rose. La princesse debout, appuyée sur une balustrade, coiffée très à plat, tient son livre de la main droite, des gants de la main gauche².

(École de *Drouais*.)

Versailles. En magasin, non exposé.

V. Mi-corps. Ovale. Le buste seul. Même tête, variante du costume : robe rose et blanche ; sur le côté gauche de

1. L'identification en est due à M. de Nolhac, qui a reproduit ce portrait dans *Louis XV et Marie Leczinska*. Édition in-4°.

2. Publié par M. de Nolhac dans *La dauphine Marie-Antoinette*. Édition in-4°.

la poitrine un nœud de ruban rouge retient au corsage un médaillon.

(Ecole de Drouais.)

Musée de Versailles. Chambre à coucher du Dauphin.

VI. Mi-corps. Ovale. Costume de Carmélite. La figure est bonne, le vêtement médiocre.

(École française.)

Musée de Versailles. Galerie de l'Attique du Nord, 3814.

VII. « Visite de Louis XV à sa fille au Carmel de Saint-Denis. » *Le Boucher*. Toile. Salon de 1882.

Au Carmel de Saint-Denis.

VIII.-IX. Portrait en Carmélite.

— Pastel chez les Carmélites de Cracovie, rue Wesola (vient de France et paraît être celui que Louis XV autorisa à achever en 1771).

Id. Tableau à l'huile, chez les Carmélites de Cracovie rue Lobzowska. (Vient du couvent de Berdyczow.)

Gravures.

I. Portrait en Carmélite : de trois quart assise en face d'un crucifix, un livre à la main, au fond une bibliothèque. — Gravure de Littret, 1770.

II. Variante du même, avec ces vers au Roi :

La vertu se dévoue et la grandeur s'immole;
Sacrifice éclatant, digne de l'Immortel !
Louise de l'orgueil confond, brise l'idole,
Abandonne le Trône et s'enchaîne à l'Autel.

III. Portrait en Carmélite, dans un encadrement ovale. Armes de France en losange. — Gravure d'Elluin, 1771.

IV. *Id.* Gravure de Mougnt.

V. *Id.* Madame Louise « Prieure ».

Dédié à Madame Victoire. Dessiné par Monet, d'après

le buste de J.-B. Lemoine, sculpteur du roi, gravé par J.-B. Bradel. A Paris, chez l'auteur, rue des Sept-Voies (177 ?).

VI. Carmélite. Madame Louise assise, tient un crucifix. Le cartouche entouré de lys et de palmes, dont les branches sont réunies par l'écu de France sans couronne

VII. Carmélite. — Gravure de Morse, 1860.

LE LIVRE DE PRIÈRES DE MADAME LOUISE DE FRANCE

Un petit problème bibliographique a été posé depuis les premières éditions de ce volume. Il nous paraît donc nécessaire d'ajouter une Note concernant le *Livre de prières de Madame Louise*.

Pendant qu'elle était encore à Versailles, du temps où sa vocation se formait, sa dévotion la plus facile, parce qu'elle n'attirait pas l'attention et la curiosité sur sa personne, c'était l'audition de la messe à laquelle l'étiquette lui prescrivait l'assistance le dimanche, à côté du Roi. Elle demanda à un Jésuite, d'une spiritualité reconnue et apprécié à la Cour, où il avait prêché l'Avent et le Carême, le P. Le Chapelain ¹, des conseils écrits « pour entretenir sa piété tout le temps que peut durer une messe haute ».

Et elle fit ses délices de ces pages substantielles où l'auteur semble bien avoir été au courant des mystères de son âme, car il lui recommandait de prier pendant le saint sacrifice « en esprit d'holocauste », immolant son corps, ses sens, son esprit, sa mémoire, sa liberté, son amour propre, sa vie s'il le fallait et jusqu'à ses

1. Charles-Jean-Baptiste *Le Chapelain*, fils d'un procureur général au Parlement de Normandie (né à Rouen en 1710, mort à Malines, en 1779), prédicateur de la Compagnie de Jésus où il était entré à seize ans, a laissé des Sermons (6 vol., 1767, réimprimés en 1772). C'était un disciple de Bourdaloue. — Feller (*Dictionnaire historique*, 1818) apporte sur lui des témoignages élogieux. *La Biographie universelle* de Michaud (1854) donne une Notice le concernant.

consolations. Ce manuscrit devint pour la Princesse son livre de chevet et, à son prie-Dieu, dans la chapelle royale, l'objet assidu de ses réflexions. Dans le saint lieu elle se trouvait délivrée vis-à-vis de son entourage de la « crainte de la singularité » qui la jeta longtemps dans de cruelles alarmes.

Les propres *Méditations* de Madame Louise s'imprégnèrent certainement de ce modèle, et on y retrouve la même mentalité religieuse.

Le petit travail du P. Le Chapelain, composé vers 1757, fut imprimé deux ou trois ans après, presque par circonstance, dans un recueil de sermons¹. Il semble avoir été apprécié particulièrement, car des copies manuscrites, reliées avec soin, circulèrent. Une d'entre elles, à la fin du dix-huitième siècle, était entre les mains d'un notaire de Coligny (Ain), Jean-Baptiste Jaquet, et son arrière-petit-fils, M. Jean Chochod, de Lyon, le possède encore². M. l'abbé Bouvier, professeur au collège de Vienne, en a donné une réimpression élégante, en 1912³. Seulement, il ignorait le nom de l'auteur et cherchait avec ingéniosité à soulever le voile de l'anonyme qu'il appelait « le chapelain J », comme on dirait « le chanoine X ou Z ». Ce mystère

1. *Discours sur quelques sujets de piété et de religion*, par le R. P. LE CHAPELAIN, de la Compagnie de Jésus. A Paris, chez Humblot, librairie rue Saint-Jacques, vis-à-vis de l'église des Jésuites, MDCCLX, avec approbation et privilège du roy. — Épître dédicatoire à Madame Louise de France. *L'Ame chrétienne au sacrifice de la messe*. 1760. In-8.

2. *L'Ame chrétienne au sacrifice de la messe*. Frontispice à la plume. In-16 de 133 pages, relié en veau.

3. *Le Livre de prières de Madame Louise de France*, d'après le manuscrit rédigé à sa demande par le chapelain J, avec une Introduction de M. l'abbé C. BOUVIER. Vignettes d'Eugène Lefebvre. Lyon, Lardanchet, 1912.

le P. Roupain l'éclaircissait sans peine dans un article des *Etudes* (20 août 1913) pour avoir consulté, à la Bibliothèque municipale de Douai, un autre manuscrit¹ où le nom tout entier se lisait au bas de la dédicace :

« Je suis avec le plus profond respect, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur,

« LE CHAPELAIN, *de la Compagnie de Jésus.* »

Le P. Roupain rappelait d'ailleurs l'existence de son confrère du dix-huitième siècle, ses travaux, leurs succès et la mention qui en est faite dans la *Bibliothèque des Ecrivains de la Compagnie de Jésus*, par les PP. de Backer et Sommervogel².

La réimpression de M. l'abbé Bouvier nous a donné un texte facile à consulter, agréable à lire. Il était intéressant pour la vie morale de Madame Louise de connaître le religieux dont les conseils avaient guidé sa propre dévotion, et il semble tout naturel de le rencontrer dans la personne d'un Père Jésuite.

1. *Bibliothèque municipale de Douai*. M. M. N° 1177 (Legs de M. Poucques de Wagnonville). — *L'Ame chrétienne au sacrifice de la messe*. 71 pages encadrées d'ornements au poncif, reliées en maroquin fleurdelisé.

2. Liège, 1854.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VIII.

PRÉFACE	
CHAPITRE I. — A l'ombre de Fontevrault.	1
CHAPITRE II. — Sous le soleil de Versailles	24
CHAPITRE III. — La vocation	52
CHAPITRE IV. — L'entrée au Carmel	76
CHAPITRE V. — La Prieure de Saint-Denis	98
CHAPITRE VI. — L'Econome des Carmélites	119
CHAPITRE VII. — La servante de Dieu	143
CHAPITRE VIII. — De la mort à la gloire	177

· APPENDICES

ENSEVELISSEMENT ET EXHUMATIONS DE MADAME LOUISE. .	192
BIBLIOGRAPHIE.	197
ICONOGRAPHIE.	204
LE LIVRE DE PRIÈRES DE MADAME LOUISE.	207

25169

